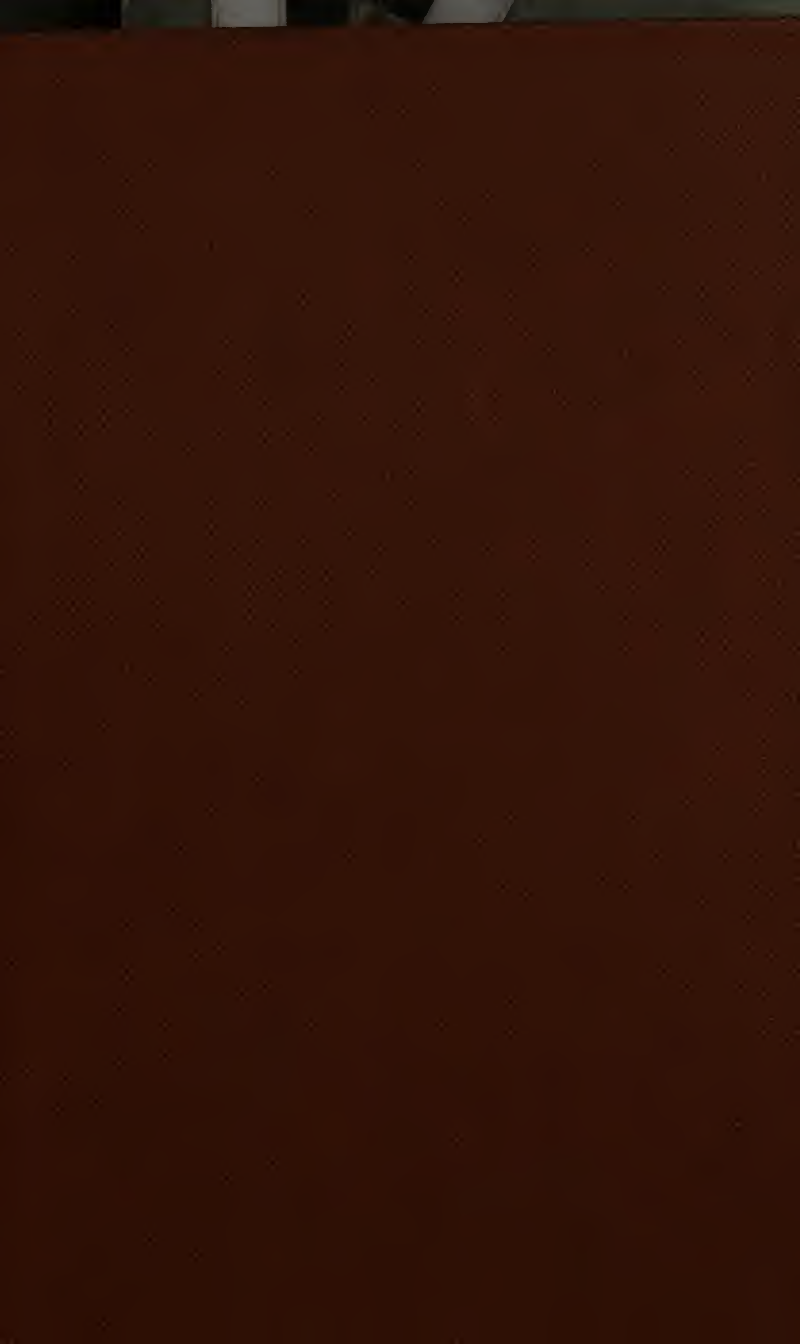
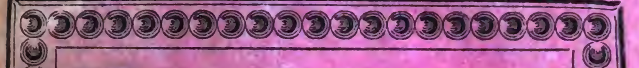




Vol XXVIII


ROMA
EMANUELE



COLLECTION COMPLÈTE
DES OEUVRES
DE JEAN JOSEPH

ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DES MATIÈRES

VOL. XXVIII.

14.ME RECUEIL

MÊLANGES
VOL. III.

TURIN 1823
Chez Hyacinthe MARIETTI Libraire
Rue du Pô

COLLECTION COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

DE JEAN JOSEPH ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DE MATIÈRES.

VOL. XXVIII.

14.me Recueil

60. MÊLANGES.



VOL. III.

Dont la Table est placée à la fin du Volume.

MÉLANGES

PAR

M.r L'ABBÉ ROSSIGNOL

TROISIEME RECUEIL.



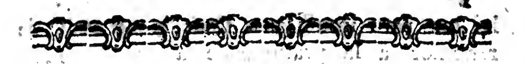
A PARIS,
Chez Louis FANTIN, Libraire,
quai des Augustin, n.º 70.

M. DCCC. IV.

AVIS.

Ce troisieme Recueil de Mêlanges peut être considéré comme une sorte d'ambigu qui présente des mets propres pour tous les goûts. On y en trouve pour les savans et les ignorans, les hommes solides et les esprits frivoles, les gens de lettres et les idiots, les Astronomes, les Métaphysiciens, les devots et les Philosophes, les hommes profonds et les lecteurs de livres bleus, les amateurs, les artistes, etc. etc. etc. J'ose croire que la lecture de quelques articles attirera particuliérement l'attention de certaines classes de lecteurs, tels que les suivans. De l'Espace et du Temps. Des Forces Mortes. De la Spiritualité de l'ame. Parallele de la Lombardie et de l'Egypte. Des Sensations. De la bonne Mort. Des Jésuites de Russie. Du passage de Vénus. Des Calmoucks. Vues philosophiques sur le Globe. Du Mystere de la Trinité. De l'impôt, etc. Les Mémoires sur la Géographie sont à la portée de tout le monde, j'entends de tous ceux qui n'ont pas négligé d'acquérir les notions élémentaires de cette belle science. On sera tenté de rire au sujet de ce que je me permets de dire sur les serrures et les loquets: mais je rirai de mon côté de l'empire que l'usage et l'habitude ont sur le commun des hommes. Ce que je dis sur les sensations paroîtra tout à

fait incroyable à ceux qui n'ont pas lu la Théorie que j'ai publié sur ce sujet. Les vrais Métaphysiciens en auront une idée bien différente. La Pratique pour la bonne mort intéresse également tout le monde. C'est un tribut que nous devons tous payer : mais les Philosophes et les mauvais Chrétiens n'y pensent guere. Les Vues Philosophiques sur le Globe présentent à tous les pas des preuves palpables de la Sagesse et de la Providence de l'Auteur de la nature. Les lecteurs du passage de Vénus, apprendront avec surprise combien il est aisé de devenir Astronome. Je ne me propose pas de rendre intelligible aux Philosophes le Mystere adorable de la Trinité : mais je prétends leur fermer la bouche, et je me flatte d'y réussir. Les preuves que je donne de la Spiritualité de l'ame, n'ont rien de commun avec celles qu'on a apporté long-temps dans les écoles. J'ai adopté la premiere idée du Philosophe de Geneve, qui a mis en poudre les Matérialistes : mais je crois avoir développé son principe avec une rigueur de Logique et un degré de précision, qui peuvent me faire partager avec lui la gloire de l'invention. On ne verra pas sans étonnement une Prédiction authentique, qui fixe 25 ans à l'avance, l'époque du Rétablissement de la Religion, à l'an 1800. Je suis obligé de m'arrêter, et je livre mes lecteurs aux réflexions que mon Recueil leur suggérera.



DES PIERRERIES.



Je vais exciter l'attente et la reconnoissance des artistes, des amateurs des beaux arts, des gens de lettres, de tous les Mécenes, puissans ou riches, qui ont assez de générosité pour prendre part à une belle entreprise, mais un peu dispendieuse. Il existe dans l'endroit où j'écris, un grand homme dans sa partie, qui dès sa premiere enfance, s'est consacré tout entier à l'étude et à la culture de tous les genres de pierreries. Il a réussi à établir une fabrique de crystaux sur la cime des Alpes Cottiennes, au moyen d'une quarantaine d'ouvriers qu'il avoit attiré de France, de Suisse, et d'Italie; il étoit parvenu à former une branche considérable de commerce avec l'étranger. Les malheurs de la révolution lui arracherent ses artistes, pour en faire des massacreurs et des massacrés. Losque le Restaurateur de la France, a eu commandé aux flots de cette mer en furie, de se calmer, il a fait des démarches auprès des hommes en place, pour remonter ses atteliers. Les moyens qu'on lui a offert,

lui ont paru insuffisans. Dans la nécessité de renomer à la pratique de la jouaillerie, il s'est tourné tout entier du côté de la théorie. Il est en état en ce moment, de publier un grand et magnifique ouvrage, sous le titre de *Traité général des pierres précieuses.* Je puis en apprécier le mérite avec connoissance de cause; ce genre d'étude ne m'est pas bien étranger. J'ai eu ce bel ouvrage sous les yeux, pendant trois ans au moins, et toujours avec un nouvel intérêt. L'auteur a un style, ferme, noble, rempli d'énergie. On y trouve des images pittoresques, beaucoup d'esprit naturel, une multitude d'expressions heureuses. Mais il n'a pas appris sa langue par principes. Pénétré de l'importance de son entreprise, j'ai consenti avec le plus grand plaisir, à passer le tripoli et l'émeri sur les ébauches de sa plume, sachant très-bien que les plus excellentes productions perdent parmi nous la plus grande partie de leur mérite, si elles ne sont revêtues des graces, de l'amenité, de la pureté du style. J'ai dû entrer dans ces détails, pour obtenir la confiance de ceux à qui je dirige cette annonce, et les engager à prendre en considération ce que je vais dire.

Le Traité que j'entreprends de faire connoître, est de nature à éclipser entiérement tout ce qui a paru jusqu'ici en cette matiere. Le respect que nous devions au public, le vif interêt que nous prenions à cette brillante et aimable partie de l'Histoire Naturelle,

nous ont engagé à examiner avec soin les ouvrages de ce genre de tous les auteurs connus, tels que Berquin, Romé de l'Isle, Jeffriès, Guettard, Dutens, Hauy, etc. etc. etc. Il résulte de l'examen réfléchi que nous en avons fait, qu'ils ne sont chacun en particulier que des morceaux très-incomplets sur la partie individuelle qu'ils avoient pour objet, et que tous pris ensemble ne présentent pas un corps de doctrine, qui puisse en aucune maniere être comparé à la vaste érudition qu'on trouve dans le Traité que nous annonçons. C'est là son premier mérite; car il n'est pas le *seul*.

Il n'est pas moins recommandable par l'ordre qui y regne, la distribution ingénieuse et judicieuse des matieres. On y verra les tentatives infructueuses qu'on a faites pour l'assujétir à celle des couleurs du prisme; et l'on observera avec quelque regret, qu'après une navigation heureuse, on est venu faire naufrage au port. Quant aux détails de l'exécution, on reconnoîtra que l'auteur avoit tous les talens nécessaires pour être un grand écrivain: mais on pourra s'appercevoir du moins vers la fin, que les circostances ne l'ont pas favorisé. J'aurois bien souhaite être à portée de continuer jusqu'au bout à diriger sa plume, à employer la lime pour donner le poli à son style; les occupations immenses où je me trouve engagé par l'édition générale de mes œuvres, y ont mis un obstacle; et

peut-être n'est-il pas le seul. Ce Savant Artiste à jugé sans doute, et peut-être un peu légérement, que dans les additions et les changemens qu'il a fait après coup à son Traité, il pouvoit planer sans danger sur ses propres ailes, sans s'aider de celles d'un ami. Peut-être encore . . . . . . arrêtons nous. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ses succès me sont et me seront toujours aussi chers qu'à lui-même. Il est mon ami, il est mon parent. Il est Caire Morand, je suis Rossignol Morand; tous les deux parens du fameux Morand de Lyon, à qui je disois, avant qu'il fût guillotiné, que j'étois plus flatté de lui appartenir, que je ne l'aurois été d'un bâton de Maréchal. Nous sommes Briançonnois, tous les trois *. Pardon, lecteur, s'il vous plait. Revenons à notre sujet.

Je me fais un devoir de prévenir que M. Caire est l'auteur unique de tout l'ouvrage; quelques vues particulieres et en petit nombre, ne sauroient m'autoriser à me parer en géai superbe, des plumes du paon. Cela présupposé, je vais donner une idée rapide de sa façon de rendre ses pensées. On pourra juger de la piece par l'échantillon.

Le Diamant, la plus belle et la plus précieuse de toutes les pierres, n'est susceptible d'aucune comparaison dans la nature. Celui qui est de la premiere eau, c'est-à-dire, de la premiere qualité, renferme un assemblage de perfections. Limpidité étincellante, netteté

exacte, vivacité incomparable, blancheur absolue, poli admirable effet de sa grande dureté, couleurs accidentelles du prisme, de l'arc-en-ciel, reflets ravissans qui frappent l'œil avec la vîvitesse et l'éclat de l'éclair; tels sont les phénomenes que présente cette reine des gemmes. L'eau de roche la plus pure, ruisselant dans un sillon dont les bords seroient émaillés de fleurs, que l'astre du jour, de concert avec les pleurs de l'aurore, embelliroit de ses rayons, n'offriroit qu'une foible imitation de cette substance merveilleuse. Le Diamant possede ces sublimes qualités à un degré si éminent, que dans tous les siecles et chez toutes les nations, il a été regardé comme la production par excellence du regne minéral. Aussi a-t-il toujours été le signe le plus en valeur dans le commerce, le premier comme le plus riche ornement dans la société.

Quoique les Diamans soient communément blancs, on en voit de différentes couleurs. Les François sur-tout ont fait un assez grand usage des diamans jaunes; cette parure entourée de rubis est des plus agréables. Il faut pour cela que la couleur soit bien décidée; on les nomme alors *diamans paillerins*. Paris est la ville où on les payoit le mieux; on ne peut pas dire qu'ils soient entiérement passés de mode.

Les diamans couleur de rose, ainsi que les bleus et les verds sont des pierres infiniment rares; ils sont fort recherchés des amateurs, et ont un grand prix d'affection dans le com-

merce. Le superbe diamant bleu, pesant 268 grains, qui étoit à la toison de la couronne, fut estimé trois millions, à cause de sa grande beauté et de sa rareté. M. Dutens dit en avoir vu un noir dans le cabinet du Prince de Licthinstein. J'en possede un d'un bel orange ou hyacinthe, parfait dans son espece. Il étoit de cinq carats: mais il avoit une taille à l'Indienne; j'ai été obligé de le réduire en le rectifiant. J'ai rassemblé des diamans de toutes les couleurs. Du reste il est extrêmement rare que ces couleurs soient bien prononcées.

C'est l'Auteur qui a parlé jusqu'ici. Ce léger apperçu peut donner une premiere idée de la nature et du mérite de son travail. Il traite successivement du diamant au sortir de la mine, de sa dureté, de ses défauts ordinaires, des différens sites où il se trouve, de sa taille en brillant et à rose, de son prix. Il finit par une notice des diamans les plus fameux. On peut dire qu'il a épuisé sur tous ces points, les connoissances qu'on est parvenu à se procurer jusqu'à présent. En lui rendant une exacte justice, on doit ajouter qu'il en augmente sensiblement la masse, par des faits ignorés jusqu'ici, par des vues nouvelles, en particulier sur le perfectionnement de la taille, et sur divers autres articles.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que d'une petite partie de son ouvrage. Il est toujours également intéressant dans les détails où il entre

sur le rubis, le saphir, l'hyacinthe, la topaze, l'émeraude, le grenat, l'améthyste, et généralement toutes les pierres précieuses proprement dites.

Les pierres fines, quoique d'un moindre prix, ne sont pas traitées avec moins de soin et d'étendue. Elles occupent une partie considérable de son ouvrage. On y trouve une multitude d'observations nouvelles, des découvertes même, qui ne peuvent manquer d'exciter la curiosité et l'intérêt des amateurs de cette précieuse partie de la Lithologie.

L'ouvrage sera enrichi d'une grande quantité de gravures exécutées par les plus habiles maîtres. Elles sont en grande partie relatives aux pierres antiques les plus renommées et les plus recherchées. On y verra aussi la figure enluminée d'une opale, que l'auteur possede, et qui probablement n'a jamais eu sa pareille. Elle a l'étendue d'un écu de six francs, et à peu près deux fois son épaisseur. Ses couleurs répondent à ses dimensions.

M. Caire, lorsque sa fabrique de crystaux étoit sur pied, fit travailler un lustre, dont la valeur peut être portée à quatre vingt ou cent mille francs. Il est actuellement monté à Paris. Les curieux seront plus empressés à le voir, que les millionaires à en acquérir la possession.

* (NOTE) Je pourrois encore faire mention de deux autres Morand de la même famille, l'Abbé Morand chanoine de S. Germain l'Auxerrois, et

Jean François Morand son frere. Celui-ci donna une preuve de ses talens sous le Regent. Les registres des Finances étoient dans le plus grand désordre ; c'étoit un cahos où l'on se perdoit. On dit au Duc d'Orléans, que Morand étoit le seul homme qui pût le débrouiller. On lui propose cette entreprise hardie. Elle ne l'étonne point. Il demanda trois cens secrétaires, qui lui furent accordés ; et il répondit parfaitement aux désirs et à l'attente du Prince. Ses services ne furent pas sans récompense. Il fut employé dans l'armée d'Italie sous le Duc de Villars. A son retour il se rendit au lieu de sa naissance. Il n'y a sorte de caresses qu'il ne fit à sa nombreuse parentée. C'est là que je l'ai connu. Après soixante et dix ans, il me semble de le voir encore. On ne peut rien imaginer de plus aimable. Il mourut quelques années après, directeur du canal de Nantes, et répandit en mourant ses bienfaits sur tous ceux qui lui appartenoient de près ou de loin. Il étoit frere de ma grand'mere. A ce titre, et plus encore à celui qui doit suivre, on me pardonnera plus aisément l'effusion que je viens de me permettre. Cet homme rare n'avoit jamais cru que ses talens et ses succès l'autorisassent à mépriser la Religion de ses peres. Retiré à Nantes, et dégagé du fracas des affaires, il y mena une vie vraiment chrétienne, fréquentant les sacremens de l'Eglise, et employant la force de son génie à reconnoître celle des preuves qui démontrent la divinité de l'Epouse de Jesus-Christ. C'est encore ici une leçon que je me complais de donner au philosophisme. Riez tant que vous voudrez, sophistes, de mon récit ; vous ne m'ôterez pas la satisfaction que je goûte en le faisant.

Pour l'honneur du Briançonnois, je me permets encore de faire mention du fameux Ros-

signol maître écrivain, dont il est parlé dans le Spectacle de la Nature. Je ne doute pas qu'il ne soit né dans ce pays, où plusieurs familles portent ce nom. De la seule communauté de Vallouise, ils sort tous les ans quatre cens maîtres d'écriture, qui pendant la mauvaise saison, vont exercer leurs talens dans la France méridionale. Je prépare sur cette vallée un mémoire, qui je l'espere, pourra intéresser à bien des égards. Il est juste qu'il m'intéresse moi-même; elle a été mon berceau.

Je pourrois encore citer les deux Bonnot, Mably et Condillac, Fantin des Odoards et son frere mes parens, si . . . . faut-il achever? s'ils n'avoient pas abusé de leurs talens.

Je n'ai garde d'oublier un simple charpentier, qui donna le plan du cintre du fameux pont de communication de Briançon; il est d'un seul arc en pierre de taille, de 168 pieds de haut et de 120 d'ouverture. Le cintre étoit disposé avec tant d'art, qu'un seul coup de marteau suffit pour dégager la voûte, et précipiter cet énorme échaffaudage dans la riviere.

Et pourquoi ne ferois-je pas mention d'Oronce Finé Briançonnois, qui nous a donné, il y a plus de 300 ans, le premier Traité de la Sphere. Eloigné de ma Patrie, confiné dans mon cabinet, sans correspondances et sans livres, je regrette de ne pouvoir pas presenter de plus amples informations sur une ville, dont le proverbe dit: Briançon, petite ville et grand renom. Je pense qu'il est particulierement relatif à ses fortifications, qui ont en effet quelque chose de prodigieux.

DES SERRURES ET DES LOQUETS

Une maison respectable m'a invité à aller passer une semaine à la campagne. On m'a donné une chambre dont la serrure étoit à ressort. Je mis le soir la clef derriere la porte. Le lendemain matin, je sors pour un moment; un coup de vent pousse la porte, et me voilà dehors. On cherche un Rossignol; on est à la campagne, il ne se trouve pas; on a recours aux passe-par-tout, aux crochets, aux fausse-clefs; tout est inutile; on est réduit à enfoncer la porte. Je suis placé dans une autre piece: mais il y avoit un an qu'elle n'avoit pas été habitée. Le ressort, car aujourd'hui, parmi ce qu'on appelle gratuitement honnêtes gens, tout est à ressort, le ressort ne jouoit point; il avoit été rouillé par l'humidité, la poussiere, ou roidi par la vétusté. On a recours à l'huile d'olive; on en frotte la clef, et on doit le faire avec peu de réserve. Enfin on ouvre et on ferme. Mais en sortant, il est question et peut-être prudent de mettre la clef dans la poche; elle est huilée: il faut la néttoyer; il me conviendra d'avoir la même attention, toutes les fois que je sortirai. Voilà le premier avantage que présentent les serrures à ressort; car il n'est pas le seul.

Voyons quel est le second. Au moyen du ressort, ma chambre est très-mal fermée, ou ne l'est point du tout. Un fil de fer recourbé suffit pour l'ouvrir. Il n'y a, me dit-on, qu'à donner un tour de clef: mais dans ce cas le ressort devient inutile; il est là en pure perte. Il est même incommode; car lorsque je voudrai rentrer, il ne me suffira pas de donner un tour de clef, il faudra encore faire jouer le ressort; et quand cette opération revient bien souvent, elle peut être comptée pour quelque chose, sur-tout si le ressort vient à se roidir, ce qui arrive assez souvent. Ennuyé de toutes ces maneuvres qu'il falloit répéter sans cesse, je m'étois mis sur le pied de ne pas donner le tour de clef. Qu'est-il arrivé? Les voleurs ont pénétré chez moi, et m'ont emporté argent, habits, linge, meubles, pour la valeur d'une centaine d'écus.

Passons maintenant aux loquets. Ils sont tous à ressort; cela s'entend, ou n'en trouve plus d'autres; et ces ressorts sont tout aussi incommodes et plus incommodes encore que ceux des serrures. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils sont complétement inutiles. D'abord on ne sait si on doit tourner la manivelle à droite ou à gauche, ce n'est qu'en tâtonnant qu'on le devine. L'embarras est encore plus grand, lors qu'il est question de fermer. Si le ressort n'est pas aisé, il exige une plus grande mesure d'attention, une plus grande force, il faut fermer d'une maniere bruyante

qui est souvent opposée au respect. Il semble qu'on a été ingénieux à multiplier les embarras. Au lieu d'une main alongée, on s'avise de mettre un pommeau parfaitement arrondi, qu'on fait tourner avec moins d'aisance. Ces jours passés, j'ai rendu une visite à une Dame respectable. En sortant je n'ai pas été peu intrigué, pour parvenir à fermer la porte. Il a fallu en quelque sorte annoncer mon départ à coups redoublés et à son de trompe. Je le demande à quoi bon tout cela ? Pourquoi mettre tant d'esprit à donner des entraves à tout allant et tout venant, à fatiguer et ceux qui partent, et ceux qui restent ? Cette plaisante mode me rappelle l'*eautontumorumenos* de Térence, l'homme qui se tourmente lui-même.

Nos bons devanciers n'y entendoient pas tant finesse. Leurs loquets consistoient dans un simple pel qui couloit légérement sur un plan incliné, et fermoit la porte par une chûte douce et paisible. J'ai fait mon noviciat chez les Jésuites dans une des plus belles maisons d'Avignon. Au pied de trois escaliers, nous avions des loquets à l'antique. Ils avoient chacun un secret particulier pour être levés avec la plus grande aisance, et avoient tout l'avantage d'une serrure, sans en avoir l'incommodité. Ceux-là seuls qui le connoissoient, étoient en état d'ouvrir. Voilà qui seroit d'un excellent usage chez les particuliers, surtout à Turin où une foule de mendians et

souvent de vagabonds pénètrent impunément dans les endroits les plus retirés des maisons. Les loquets de nos prédécesseurs ne manquoient pas du reste de cette bonne grace à laquelle nous attachons tant de prix. Ils étoient souvent surmontés d'une coquille très-élégante. Si l'on étoit offensé de l'anse qu'on y voyont communément, et qui d'ailleurs étoit trés-commode, rien ne seroit plus aisé que de la faire disparoître.

J'oubliois de dire qu'on paroît avoir épuisé à dessein les combinaisons, pour rendre les loquets modernes le plus incommodes possible. Pour ramener la manivelle vers le milieu de la porte, ou s'est avisé de réduire le pel au *levier du second* et même du troisieme genre; ce qui exige un effort sensiblement plus grand, pour le mettre en mouvement.

A tout cela, on me répond que la mode le veut ainsi. C'est ainsi qu'on prétend justifier les manches courtes, les ceintures sous les aisselles, les barbes à la capucine, les cheveux classeux et luisans, les cravates aux écrouelles, les goîtres postiches, etc. Si j'en avois l'autorité, je défendrois aux peintres et aux graveurs de transmettre à la postérité un costume aussi maussade, pour ne pas être l'objet de ses risées. Mais revenons.

Vous me dites qu'il faut se conformer à la mode pour les serrures et les loquets. Voilà qui est par merveille. Les Chinois conviennent que la construction de nos vaisseaux est

bien supérieure à la leur : mais ils disent qu'ils ne peuvent se résoudre à se départir de la maniere de construire de leurs ancêtres. Ils ont tort assurément. On ne sauroit cependant disconvenir que leur inertie à cet égard part d'un principe qui mérite d'être respecté, et même des éloges. Rien n'égale le respect que les enfans ont chez eux pour leurs parens, et qu'ils ont tous en général pour ceux qui les ont précédés. Nous agissons sur un principe diamétralement opposé. Nous avons la manie de ne rien faire de tout ce qu'on a fait avant nous. Nous rougissons de nous traîner sur les traces de nos peres ; ils n'avoient pas le sens commun. Il nous faut du neuf en tout et par tout. Jugeons nous, ou l'on nous jugera.

PRODIGE ADMIRABLE

Arrivé à Notre-Dame du LAUS.

Notre-Dame du LAUS est un Sanctuaire près de Gap, devenu célebre par une multitude de miracles éclatans, et de la plus grande authenticité, qui s'y sont opérés depuis un siecle, comme on peut le voir dans la relation qui en a été imprimée. Il étoit desservi avant la révolution, par une communauté de Prêtres de la Congrégation de sainte Garde. Ces di-

gnes Ministres des autels, étoient l'édification de tout le pays, dont ils méritoient et avoient la confiance par leur solide piété, et leur zele éclairé. M. Grand entr'autres ne le cédoit en rien à tous égards à ses confreres. Je en ai la plus grande assurance, parce que je me suis fait un devoir pour les raisons que l'on verra, de prendre des informations sur ses qualités personnelles. Le récit que l'on va lire, est un précis extrêmement fidelle de ce qu'il a publié lui-même. Je me trouvois lors de l'événement dont il s'agit, à Embrun, à une demi-journée du Laus; et je fus à portée de prendre toutes les mesures que la prudence et une sage défiance peuvent inspirer, pour ne pas m'exposer à me tromper ou à être trompé. Je crois en avoir assez dit pour prévenir les défiances des esprits raisonnables, et les disposer à entendre M. Grand, qui va parler lui-même.

Le lundi de la Semaine-Sainte, le vingt-neuf du mois de mars 1790, je faisois faire une digue contre la Vense, petite riviere qui coule au dessous de Notre-Dame du Laus. J'avois avec moi deux domestiques, Etienne et Jean, tous les deux sages et craignans Dieu. Sur les trois heures après midi, les deux domestiques étoient dans la riviere, j'étois moi-même sur le bord de notre terrein, lorsque je les entendis, se disant l'un à l'autre. Qu'est cela? Qu'est cela, qui est si beau? Je m'approchai pour voir, et je fus bien surpris, lorsque je vis les images des Sacrés Cœurs de Jesus et de Marie

imprimées sur l'eau. Ces deux cœurs étoient de couleur de rose, tirant sur le blanc, comme une chair naturelle; ils étoient l'un à côté de l'autre, à environ un pouce de distance. Ils étoient environnés d'un cercle parfaitement rond; c'étoit une couronne, mais d'un or si beau et si brillant qu'on ne sauroit l'exprimer. Ce cercle ou couronne pouvoit avoir un pouce de large, un pied de diametre, et trois pieds de circonférence. Au tour de ce cercle ou coronne d'or, on voyoit un autre cercle ou coronne plus large, qui avoit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais infiniment plus vives. Le fond du tableau, soit en dedans, soit au dehors en cercle, étoit un bleu de ciel; mais d'une si grande beauté, qu'il me paroissoit surpasser celui du ciel dans la plus belle nuit. Il étoit tout parsemé de pierres précieuses de différentes especes, qui brilloient comme des étoiles; elles étoient disposées dans un ordre et dans une symmétrie, qui me surprenoient. Tout cela ne faisoit encore que la moitié du tableau, qui étoit du côté de ma main droite: mais je fus encore bien plus surpris, lorsque jettant les yeux sur le tableau, du côté ma main gauche, je vis l'image de la très-Sainte Vierge, tournée vers moi, avec un air de bonté et de misericorde, ténant l'enfant Jesus entre ses bras. Le tableau pouvoit avoir dans sa totalité, trois pieds de large, et trois pieds de haut. J'étois dans le plus grand étonnement; et après l'avoir exa-

miné, j'y revenois encore, et je disois en moi-même: c'est ici un miracle, car il n'est pas possible que cela se fasse naturellement. Le tableau renfermoit beaucoup d'autres petites images, oomme des enfans ou des Anges, distribués avec tant d'art que j'en étois ravi d'admiration ! On remarquoit encore au bas du tableau, vers le milieu, l'image d'une grande Hostie, telle que sont celles dont le Prêtre se sert pour dire la sainte Messe. L'un des domestiques a dit qu'on y voyoit aussi des lettres écrites en gros caracteres; mais comme j'étois occupé à examiner les autres détails du prodige, je ne m'en suis pas apperçu. Car il faut remarquer que les différentes parties du tableau ne se sont pas toutes formées dans le même instant, mais successivement les unes après les autres. Les images des Sacrés Cœurs, la couronne, l'arc-en-ciel et tout le côté droit étoient entiérement formés lorsque nous avons apperçu le prodige: mais nous avons vu le reste se former sous nos yeux. Il sembloit qu'une main invisible remuoit l'eau, dessinoit les nouvelles images et les revêtoit de leurs couleurs. Je me suis mis devant le soleil pour voir si le tableau disparoîtroit, il n'étoit pas si brillant, mais il existoit toujours. Enfin je portai la main dans l'eau par dessous le tableau, pour voir si je pouvois enlever quelque chose, ce que j'avois pris se fondit à l'instant. Nous étions tous les trois dans l'admiration, en examinant toutes

ces choses ; nous ne nous serions jamais lassés de contempler cette merveille : mais nous l'avions assez vue pour nous assurer de sa réalité. Les images disparurent, et ce qui étoit resté du tableau, coula sur l'eau, vers notre digue. Cette vision peut avoir duré, en tout, un quart d'heure. Si j'avois été seul témoin de ce prodige, je n'aurois pas osé en parler, du moins publiquement dans la crainte de passer pour visionnaire : mais les deux domestiques qui l'avoient vu comme moi, étoient si extasiés, si ravis de joie, qu'ils ne purent se taire ; ils en firent le détail, en arrivant, à tous ceux qu'ils rencontroient. Cet évenement est devenu public ; le bruit s'en est répandu par tout, à Gap, à Grenoble, à Avignon, à Marseille, à Lyon, à Paris, etc. de tous côtés on en demande des relations. Grand nombre de personnes, apprénant ces merveilles, ont augmenté leur confiance et leur dévotion envers les Sacrés Cœurs de Jesus et de Marie, et leur ont adressé de plus ferventes prieres. Voilà le fait, que je ne puis révoquer en doute, puisque je l'ai vu moi-même, aussi bien que les deux domestiques qui étoient avec moi ; voici à présent quels sont mes sentimens :

Comme Jesus-Christ se transfigura sur le Tabor en présence de trois de ses disciples, pour les prémunir et les fortifier, non seulement eux-mêmes, mais en leur personne tous les fideles contre les scandales et les persécutions qu'ils devoient endurer, en leur faisant

voir comme un échantillon de la gloire des Bienheureux dans le Ciel; de même il a voulu, par ce signe mystérieux, nous prémunir et nous fortifier, non seulement nous-mêmes, mais encore tous les vrais fideles qui en auront connoissance, contre les scandales et les persécutions que nous souffrons, et que nous souffrirons peut-être encore. Il a voulu par ce signe de tendresse, de bonté et de miséricorde, ranimer notre foi, fortifier notre espérance, et nous affermir tellement dans son amour, que nous fussions comme une digue inébranlable et insurmontable contre le torrent débordé et impétueux de l'impiété et de l'irréligion, qui fait aujourd'hui tant de ravages dans le champ de l'Eglise,

La merveille que Dieu vient d'opérer à nos yeux, est un des signes les plus consolans et les plus instructifs. Un tableau dont le fond nous représente le Ciel par l'éclat de sa beauté et par les brillans dont il est parsemé; au bas du tableau l'Hostie sainte et salutaire qui s'immole tous les jours sur nos autels, pour appaiser la colere de Dieu, et pour nous obtenir toutes les graces dont nous avons besoin. A la gauche, la très-Sainte Vierge, environnée d'une multitude d'Anges, tenant l'Enfant Jesus entre ses bras, nous regardant avec la tendresse de la meilleure de toutes les Meres. A la droite, les Sacrés Cœurs de Jesus et de Marie, entourés d'un or le plus pur et le plus éclatant, symbole de la charité

éternelle de Dieu envers les hommes. Et pour ornement autour de cette couronne, l'arc-en-ciel qui, selon la parole de Dieu-même, est un signe de paix et d'alliance entre Dieu et les hommes. Cet arc, par sa beauté ravissante, représente, en quelque sorte, la majesté de Dieu. Il n'étoit avant le déluge qu'un signe naturel du retour du beau temps; et il est devenu, par la promesse de Dieu-même, le signe surnaturel de sa bonté et de sa miséricorde.

Ainsi Dieu qui, dans sa colere, n'oublie jamais qu'il est notre pere et que nous sommes ses enfans, a voulu proportionner ses secours et ses consolations à la grandeur de nos miseres, et à l'excès de nos douleurs, en faisant briller à nos yeux un signe propice; il a voulu relever nos cœurs abattus par une profonde tristesse, en nous faisant espérer qu'après le déluge des maux qui sont venus fondre sur nous, et que nous avons mérités par nos péchés, il ramènera le calme, fera luire des jours sereins, nous délivrera de nos ennemis, et donnera la paix à l'Eglise et aux vrais fideles.

Mais nous sommes en même temps avertis par ce prodige qu'un des moyens les plus assurés pour attirer sur nous l'abondance des bénédictions célestes, c'est une tendre dévotion envers les Sacrés Cœurs de Jesus et de Marie. C'est dans le cœur de Jesus que sont renfermés tous les trésors de la sagesse, de la puissance et de la miséricorde divine. C'est dans

le cœur de Marie, que nous trouverons toute la bonté, toute la tendresse d'une Mere, la plus puissante auprès de Dieu, et la plus bienfaisante envers nous.

A Notre-Dame du Laus, la veille de tous les Saints, l'an 1791.

GRAND Prêtre de Sainte-Garde.

HISTOIRE DE THOMAS PONDE.

Thomas Ponde naquit l'an 1539 en Angleterre, à Belmonte près de Wincester, d'une famille illustre et opulente. Il employa utilement ses premieres années à l'étude des langues et des belles lettres. A l'occasion des fêtes qu'on donna à la Reine Elisabeth dans cette ville, il lui offrit le tribut de sa plume dans un joli poëme: il ne reussissoit pas mal dans cette partie. Il alla ensuite étudier en droit au Collége de la Sapience à Londres. A la mort de son pere, il abandonna cette étude, et se produisit à la Cour. Les graces de la nature, accompagnées de la culture la plus élégante lui frayerent le chemin à la faveur de la Souveraine. Il ne regardoit pas à la dépense, pour faire à la Cour la figure la plus brillante. Quoique catholique dans le cœur, il se donna ouvertement pour être de la ré-



ligion de la Reine. Dieu le fit rentrer en lui-même par une voie extraordinaire.

Il étoit d'usage de passer le temps de Noël à l'Epiphanie, en comédies, en jeux, en concerts, en danses; la Reine fournissoit à la dépense avec une magnificence royale. Les Seigneurs qu'elle désignoit pour la partager avec elle, en étoient singuliérement flattés. Ponde fut choisi pour cet objet en 1569, et parce qu'il ne craignoit point de dissiper le patrimoine de ses peres, quand il s'agissoit de paroitre avec eclat, et parce qu'il excelloit dans l'art de danser. Il entreprit de danser une danse à seul, particuliérement propre à être goûtée, et à le faire admirer. Elle finissoit par un tour de force et d'adresse qui devoit lui faire le plus grand honneur. Il s'agissoit de s'élever en quelque sorte dans les airs, de se tenir en équilibre sur la pointe d'un pied, et dans cette position, de pirouetter avec vîtesse, d'un ton ferme et léger. Le succès répondit parfaitement à son désir et à son attente. Tous les spectateurs lui donnerent de grands applaudissemens. La Reine pour lui marquer sa satisfaction, le prit par la main. Elle ôta son chapeau au Comte de Wincester son favori, et l'envoya pour couvrir Ponde tout échauffé et suant. Pendant qu'il se reposoit, on fit d'autres danses et d'autres jeux. La Reine l'invita ensuite à recommencer. Ponde flatté de l'invitation de sa Souveraine, ne fit pas le difficile: il se remet en

mouvement ; il excite de nouveau l'admiration. Il alloit mettre le comble à sa gloire, lorsqu'il fit naufrage au port, mais un naufrage qui fit son bonheur. Il alloit finir, lorsqu'il est saisi d'un violent vertige ; il tombe lourdement tout de son long sur le théatre. Il fut accueilli des éclats de rire et des huées de l'assemblée. Mais le trait qui le blessa plus vivement, ce fut le propos d'Elisabeth, qui au lieu de prendre part à sa confusion, y mit le comble, en lui disant : *leve toi bœuf.*

L'infortuné et heureux Ponde accablé de ce coup de foudre, se releva en disant à voix basse de maniere cependant qu'on l'entendit : *sic transit gloria mundi.* Il prit bien vîte le chemin de son château de Belmonte, où il alla se cacher. Là il se livra aux réflexions les plus sérieuses et les plus profondes. Il reconnut clairement ce qu'il n'avoit jamais compris, que servir le monde, c'est servir un ingrat. Il rappella à son esprit avec une sainte horreur toutes les dépenses et les démarches qu'il avoit faites, pour plaire à la Reine, à qui il avoit sacrifié sa Foi, sa conscience, son Dieu. Ce sentiment pénétrant fut bientôt suivi du repentir et d'une résolution ferme de changer de vie.

Il se réconcilia avec l'Eglise, et lava ses péchés dans le Sacrement de Pénitence. S'étant retiré chez un parent catholique, il y mena une vie solitaire, qui fut pour lui un avant-goût des délices du Ciel. Là il se condamna

à des jeûnes fréquens et très-rigoureux : il dormit sur la dure et peu. Il se levoit à minuit, et faisoit une heure d'oraison : il lisoit ensuite des livres spirituels jusqu'à l'aurore. Il s'appliquoit alors de nouveau à la méditation pendant trois ou quatre heures. Il employoit une grande partie du jour à l'étude des Saints Peres. Sur le soir il se remettoit en oraison.

Les Protestans informés de la vie que menoit Ponde, dirent que la tête lui avoit tourné, et beaucoup de catholiques le taxerent d'indiscrétion. Mais Ponde invariable dans ses résolutions, ne fut pas tenté de regarder derriere lui. L'esprit de pénitence et de renoncement prenoit tous les jours en lui de nouveaux accroissemens. Il fit vœu de chasteté perpétuelle, et de se consacrer à Dieu par la prêtrise. Après avoir ainsi vécu pendant deux ans, uniquement occupé de sa propre sanctification, il pensa à travailler à celle des autres. Il réserva la nuit à ses exercices de piété, et employa la journée à rassembler chez lui la jeunesse, sur-tout les catholiques, à les instruire, à leur fournir le moyen d'entendre la messe, et de s'approcher des Sacremens. Entr'autres il prit soin de deux neveux nés d'un pere hérétique, qu'il fit ensuite ses héritiers. Il fournissoit à l'entretien de beaucoup de catholiques de Wincester. Il procuroit de grandes aumônes aux catholiques dont les prisons étoient pleines. Il écrivit un beau mémoire, dans la vue d'adoucir leur sort.

Sur ces entrefaites, il lui parvint quelques lettres des Jésuites des Indes, où ils faisoient le récit de leurs travaux, de leurs persécutions, et des conversions nombreuses qu'ils opéroient parmi les idolârres. Cette lecture lui fit naître le désir de s'associer à ces dignes ministres de l'Evangile, pour travailler au salut des ames. De plus amples informations sur l'institut des Jésuites, le déciderent à aller à Rome demander à être reçu dans leur Corps; des embarras domestiques l'obligerent à différer son départ. Il fit alors la connoissance d'un jeune homme, nommé Stéphani, qui avoit le même dessein, qui devint son ami, son compagnon, et passoit dehors pour son domestique. Ils vécurent deux ans ensemble, au bout des quels, ils résolurent de partir pour Rome, avec une élite de jeunes gens qu'ils avoient gagnés à la Compagnie.

Ils disposoient tout pour le départ, lorsque les sbirres de l'Evêque de Londres vinrent saisir Ponde. Il se livra à eux sans se troubler, et n'emporta avec lui que le regret de n'avoir pas encore le bonheur après le quel il soupiroit depuis cinq ans, j'entends d'être Jésuite.

L'Evêque lui fit mille caresses, et lui donna sa parole, que s'il consentoit à paroître une seule fois au sermon des Protestans, il le remettroit en pleine liberté. Mais Ponde refusa sans balancer; il fut en conséquence mis en

prison. Au bout de six mois, il fut élargi à l'instance du Comte de Southampton. Il se retira à Belmonte sa patrie. Là, comme il ne cessoit de raffermir ceux qui étoient ébranlés, d'éclairer les hérétiques, il fut saisi de nouveau par ordre de l'Evêque de Lincester, qu'il couvrit de confusion dans la dispute. Après une détention de deux mois, il fut livré au bras séculier, et envoyé en prison à Londres.

Ponde prévoyant que sa captivité seroit longue, elle fut en effet de trente ans, expédia Stéphani à Rome, pour demander avec instance au Général sa réception après la quelle il soupiroit depuis si long-temps. Le Général Mercurien lui accorda sa demande par une lettre de l'an 1578. Ponde fu transporté de joie à cette nouvelle qu'il attendoit avec tant d'empressement. Il ne mit plus de bornes à son zele pour la Foi et pour le salut des ames; il se sentit revêtu d'un courage qu'aucune épreuve ne pouvoit abattre. Il désiroit ardemment de répandre son sang pour une si belle cause. Comme un géolier lui mettoit les fers aux pieds, il baissa la tête pour les baiser. Ce brutal les releva et le frappa à la tête; le sang commença à couler. Le confesseur de la Foi, dit alors: plût à Dieu que ce sang sortît du fond de mon cœur, pour la cause que je défends. Le géolier interdit entra en éclaircissemens, se convertit et mourut saintement en prisons.

Ponde ne cessa d'être traduit de prison en

prison, et d'y souffrir cruellement de 1574 jusqu'en 1604. Il fut à *Porte Neuve*, réduit des malfaiteurs publics, sentine de tous les scélérats de Londres. On le transféra à la tour de Londres où l'on rassemble les assassins et les criminels de lese-majesté. Il fut dans des cachots souterreins, gelés, humides, infects; dans d'autres très-étroits, sans un rayon de lumiere, qui étoient plutôt des sépulchres que des prisons. On le retint dix ans à pourrir vivant dans les prisons de Wisbice.

L'invincible Ponde, toujours plus enflammé du zele de la Foi, dans chacune de ces prisons, fit quelque conquête sur l'hérésie. Les ministres enrageoient de voir ces conversions, Norton sur-tout qui le haïssoit à mort.

Lorsque le Roi Jacques succéda à Elisabeth, Ponde lui adressa une supplique où il lui peignoit les cruautés que les hérétiques exerçoient contre les catholiques. Elle ne produisit aucun effet. Lui-méme accusé de calomnie, fut condamné à une amende de quatre mille écus d'or, à avoir les oreilles coupées et à mourir en prison, s'il ne faisoit connoître ceux qui comme lui professoient la Religion Catholique. Il étoit bien éloigné d'acheter sa liberté à une pareille condition.

Enfin par les bons offices des ambassadeurs de France et de Venise, il fut tiré de prison. Il étoit alors plus que sexagénaire. Ce qui auroit mis un autre au comble de la joie, fut pour lui la source de l'affliction la plus

amere. Il voyoit échapper la palme du martyre, qu'il tenoit en quelque sorte dans la main. Il saisissoit avec empressement toutes les occasions de se la procurer, au point de dire aux juges mêmes que la Reine n'étoit point chef de l'Eglise. Un prêtre étoit examiné avec lui par le tribunal. On lui demanda si le Pontife ou la Reine avoit la puissance suprême, dans les choses ecclésiastiques. Comme il hésitoit à répondre, *dites*, repliqua Ponde avec une liberté apostolique, *que le Pape a cette puissance, et personne autre.* Une pareille réponse ne coûtoit rien moins que la vie. Le désir qu'il avoit de répandre son sang pour Jesus-Christ, étoit incroyable. C'est à cette fin qu'il dirigeoit ses disciplines sanglantes, ses veilles, ses jeûnes, ses tourmens. Il s'encourageoit chaque jour à ce sacrifice, par dix raisons qu'il avoit mis par écrit. Pendant quarante ans, il continua à ne prendre de la nourriture qu'une fois le jour. Dans une lettre au Pere Personius, il appelle le jeûne, l'hameçon pour pêcher les ames. On peut dire que son oraison étoit continuelle quand il étoit seul; et quand il étoit avec les autres, il ne faisoit que parler de Dieu et de la Foi, et gagnoit par là un grand nombre d'ames. C'est pour cela qu'on le faisoit passer d'une prison dans une autre. On ne peut dire combien il aida à réduire la prison de Visbice à la discipline d'un collége bien réglé.

De retour à Belmonte sa patrie, il survécut onze ans, menant une vie très-sainte, et

en vrai Jésuite, très-dépendante de ses supérieurs. Finalement il fut appellé à la couronne de son long et heroïque combat en *1616*, là où il étoit né 77 ans auparavant. Les faits de la vie de ce héros de la Foi, sont rapportés nommément par Tanner et Jouvency.

Je me permets en finissant une réflexion bien importante. Il n'y a pas le moindre doute que la Reine Elisabeth s'est donnée pour chef de l'Eglise Anglicane, qu'on l'a reconnue pour telle; et ce qui n'est pas moins absurde, qu'on attribue encore aujord'hui cet auguste caractere au Roi d'Angleterre.

Je demande comment il peut se faire qu'une Nation aussi solide, aussi sage, aussi profonde ait porté le délire à un pareil excès. Je trouve la réponse dans les principes du Dogme Catholique. Il est de la Foi que toutes les lumieres naturelles sont insuffisantes pour nous conduire à la connoissance surnaturelle de la vraie Religion; que sans le secours de la grace, nous sommes incapables de la moindre pensée salutaire; qne sans son aide, nous ne pouvons pas prononcer d'une maniere méritoire le nom auguste de Jesus. Mais pourquoi Dieu n'accorde-t-il pas cette grace à une nation si estimable par tant de vertus morales? A cela je réponds que Dieu dans les dons qu'il nous départit, ne peut pas perdre de vue les intérêts de sa gloire; qu'il commence toujours par nous donner une certaine mesure de lumieres; *illuminat omnem hominem ve-*

nientem in hunc mundum; que cette lumiere, dans l'ordre ordinaire de la Providence, va sans cesse croissant ou diminuant, selon la fidélité que nous apportons à y correspondre. J'ai tout dit, et j'ai pleinement répondu à la difficulté qu'on me fait. Les Philosophes de leur côté nous fournissent une preuve éclatante de cette redoutable vérité.

EXPÉDITION D'ALEXANDRE.

Artaxerxes Ochus Roi de Perse étoit dans la résolution de passer en Grece avec de grandes forces. Les Grecs choisirent Philippe Roi de Macédoine, pour porter la guerre en Asie, à la tête d'une armée composée de toutes les troupes des différentes Républiques Grecques. A la mort de ce Prince, Alexandre son fils né vers l'an 350 avant Jésus-Christ, courut aussitôt à Corinthe, où il assembla les députés des Etats de la Grece. Il fut choisi pour remplir la place de Philippe; il alla vers les bouches de l'Ister ou Danube soumettre quelques peuples. Il se rendit ensuite en Thrace avec une armée d'environ 40 mille hommes; descendit dans la Chersonese de Thrace, et passa le détroit d'Hellespont entre Seste et Abyde, dont le trajet n'est environ que de 300 toises. Alexandre entra en Asie à l'âge de 20 ans, et fit en 12 ans la conquête de

l'Empire de Perse. Il se rendit d'abord à Troie, passa ensuite à Lampsaque qu'Anaximene sauva par un trait ingénieux. Il rencontra peu après le Granique qui se jette dans la Propontide; il met en déroute une puissante armée de Perses; et prend son chemin par la Mysie, l'Eolie, la Lydie, et l'Ionie, pour s'assurer des villes maritimes, et de la mer Egée ou Archipel. A Sardes, on lui remit les trésors du Roi; il rétablit à Ephese le temple de Diane brûlé par le berger Erostrate. Il s'empara de Milet, d'Halicarnasse. De Carie, il passe en Lycie, traverse la Pamphylie; il réduit la Pisidie; passe à Gordien où il taille le nœud gordien; il parcourt la Galatie, la Capadoce, et arrive en Cilicie. A Tarse il court risque de la vie, en se baignant dans le Cydne. Darius vient imprudemment l'y attaquer dans un endroit resserré, et il est défait. Le Gouverneur de Damas livre à Parménion la caisse militaire, et les trésors de Darius. Les villes de Phénicie, Tripoli, Sidon, etc. ouvrent leurs portes à Alexandre; il emploie sept mois au siége de Tyr qui étoit à un quart de lieue du continent environ.

Jaddus grand prêtre des Juifs attaché a Darius par son serment, avoit irrité Alexandre. Dieu lui ordonna d'aller au devant du vainqueur, avec tout le corps des prêtres et des lévites, couronnés de fleurs. Il avoit en tête sa thiare, sur son front la lame qui portoit le nom de Dieu, et tous ses habits sacerdotaux.

A l'aspect du grand prêtre, Alexandre se prosterna, et dit qu'il reconnoissoit en lui et à ses habits, ce Dieu puissant qui lui avoit promis en Macedoine dans la ville de Dion, la conquête de l'Asie. Jaddus lui montra dans les prophéties de Daniel, celles qui regardoient le Roi de Grece, destiné à renverser l'Empire Persan. Alexandre frappé de nouveau par les caracteres reconnoissables, où il se trouvoit désigné d'une maniere sensible, permit aux juifs de vivre libres, et gouvernés selon leurs loix. De là il alla assiéger et ruiner Gaza. Il entra ensuite en Egypte, passa par Héliopolis, traversa le Nil, entra dans Memphis, et descendit par le canal de Canope au lieu où il fit bâtir la fameuse Alexandrie, une des plus puissantes villes du monde. Dinocrate, fameux architecte, qui avoit rétabli le temple d'Ephese, donna les plans de la ville, des places publiques, des temples et du port. Alexandre alla consulter l'oracle de Jupiter Ammon, éloigné de douze journées à l'ouest: il y reçut les députés de Cyrene qui se soumettoit à lui; et s'y fit donner la qualité de fils de Jupiter. Il quitta l'Egypte, et vint punir à Samarie la mort du Gouverneur qu'il y avoit laissé; après quoi il se hâta de traverser la Syrie pour gagner le passage de l'Euphrate à Thapsaque.

Darius avoit quitté Babylone; il s'avança avec une nombreuse armée, le long de la Mésopotamie, jusqu'aux ruines de Ninive; là

il passa à l'orient du Tygre, et s'avança au sud-est vers Arbele. Alexandre traversa à gué ce même fleuve, et défit entiérement l'armée de Darius, qui s'enfuit vers le nord; de là il se rendit à Babylone où on lui fit la plus brillante réception. Il s'avança ensuite vers Suse près du Golfe Persique; il arriva à Persépolis qui est à l'est de Suse. Ces grandes villes, et sur-tout Suse étoient le séjour des Rois en hiver, Ectabane l'étoit pendant l'été. C'est de Persépolis qu'étoient parties ces armées formidables qui avoient inondé la Grece sous Darius fils d'Hystaspe et sous Xerxès. Alexandre plein de vin, mit le feu à cette Capitale de la Perse, au son des flûtes et des tambours. Par la suite, il eut beaucoup de regret de cette action. Persépolis étoit sur l'Araxe qui se décharge vers le milieu du Golfe Persique, et qui s'appelle aujourd'hui Bendimir. Alexandre se rendit après à Ecbatane capitale de la Médie, entre la Mer Caspienne et le Golfe Persique; il se mit à la poursuite de Darius; il passa à Ragis, et aux Portes Caspiennes placées au sud de la Mer Caspienne. De là il descendit au sud-est où il découvrit une conspiration dans la quelle entroient Parménion et son fils. M. Rollin dit qu'il les fit périr sur un simple soupçon. Il retourna vers le nord à la poursuite de Bessus qui se donnoit pour successeur de Darius, et qui se sauva au delà de l'Oxus à l'orient de la Mer Caspienne; il l'y suivit, l'atteignit,

et le livra au frere de Darius assassiné par Bessus.

Alexandre prend alors la résolution de conquérir les Indes; il s'avance vers le midi; il arrive sur les bords de l'Inde où il fait construire une flotte; plusieurs vaisseaux étoient construits de pieces exactement numérotées, qu'on pouvoit détacher, transporter et rassembler au besoin. L'Inde devient après les pluies un des plus grands fleuves de la terre. Le Roi Porus disputa à Alexandre le passage de l'Hydaspe qui vient se décharger dans l'Inde; il fut vaincu et traité avec une générosité royale. Alexandre voulut aller jusqu'au Gange, et fut obligé d'abandonner son dessein; il revint sur l'Inde, et descendit jusqu'à l'océan; sa flotte tourna les côtes de Perse pour venir à Babylone par le Golfe Persique, et l'armée y revint par terre. Le Roi voulut descendre jusqu'à la mer; il visita les côtes voisines, et fit construire à ses soldats des ports et d'autres ouvrages. Néarque ayant conduit la flotte à Ormuz, vint trouver Alexandre qui n'étoit pas loin, et qui repassa à Persépolis qu'il avoit brulée. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de voyager par mer au tour de l'Arabie, puis de faire le tour de l'Afrique, et de rentrer par le détroit de Cadix dans la Méditerranée. Peu avant d'arriver à Suse, il permit à Calanus Philosophe Brachmane de se faire mourir publiquement sur un bucher. Il accompagna cette ridicule fête d'une autre

encore plus ridicule ; il la fit célébrer par les Indiens les plus grands buveurs, en y proposant des prix pour ceux qui boiroient le plus de vin ; ils en moururent presque tous.

De Suse Alexandre descendit dans le Golfe Persique, remonta par les bouches du Tygre. Il célébra de grandes fêtes à Ecbatane ; elles furent l'occasion de l'ivresse fréquente, et enfin de la mort d'Héphestion. Il reprit la route de Babylone ; il y entra et y reçut des ambassadeurs, pour ainsi dire, de toute la terre, aux quels il répondit et satisfit. Il extravaga dans les honneurs qu'il rendit à Héphestion, et se mit à arranger des projets pour rendre Babylone aussi commerçante que l'étoit Alexandrie. Il commença à creuser un port, et à rétablir les ouvrages ruinés. Il distribua des vaisseaux dans les villes déja établies au tour du Golfe Persique, et dans de nouvelles villes qu'il y fit bâtir. Mais la ruine de Babylone étoit prédite depuis long-temps ; et elle devoit être effacée de dessus la terre, au point qu'on ignorât l'endroit où elle avoit existé. Les savans disputent aujourd'hui sur le lieu où elle étoit ; et le pays où elle a été, est couvert de marais qui ont tout confondu.

Alexandre avoit en tête un dessein encore plus grand, que de rendre à Babylone son premier lustre, et d'en faire son séjour. C'étoit d'équiper une puissante flotte sur la Méditerranée, pour rendre toute la longue côte de l'Afrique praticable aux gens de pied, et pour

établir des correspondances entre les Etats de l'Europe et ceux de l'Asie, en sorte qu'il se formât une union parfaite entr'eux.

Tous ces projets et bien d'autres, périrent avec lui à Babylone, où le vin qu'il y but avec excès, dans les fêtes qu'il permettoit aux grands de sa cour de lui donner, lui causa la mort. Les nouvelles découvertes ont réalisé à un certain point ce projet de l'union de l'Europe et des Indes.

DE L'ESPACE ET DU TEMPS.

Ce ne sont pas des assertions que nous mettons en avant, ce sont des conjectures, de simples soupçons que nous proposons; nous n'avons gardé de les garantir. Nous ne croyons pas même être en état d'apprécier jusqu'à quel point ils peuvent être fondés; tant la matiere est profonde et obscure. En commençant notre Physique Générale, nous avons employé quelques courts momens à contempler la nature de l'espace et du temps. Nous avons demandé si l'espace et le temps étoient quelque chose de réel, ou s'ils n'étoient rien. Quelque parti que l'on prenne, on est arrêté par des difficultés insolubles. La nature de ces deux êtres ou de ces deux riens, est inaccessible à l'esprit humain. Nous l'avons prouvé d'une maniere invincible. Chose étonnante

tandis que nous ne sommes pas en état de dire ce que c'est que le temps et l'espace, nous en connoissons les propriétés relatives à nos usages et à nos besoins, avec une clarté qui surpasse l'éclat du soleil dans le plus beau jour. Quel est l'homme assez stupide pour ne pas saisir la différence d'une heure et d'un jour, d'un jour et d'un mois, la différence d'un pied et d'une toise, d'une toise et d'une lieue, d'un quarré et d'un cercle? Dieu nous a accordé les lumieres qui devoient nous être utiles, ils nous a refusé celles qui ne tendoient qu'à contenter une vaine et stérile curiosité.

Nevvton a dit que l'espace étoit l'*immensité de Dieu*. Pensée profonde et sublime, que je n'ai garde d'adopter, que je n'ai garde de combattre. Il ne falloit rien moins qu'un si grand génie pour la concevoir; et à le dire, je l'admire plus ici, que dans la découverte de son calcul, de son attraction, de son Optique. Il ne répondra pas à toutes les difficultés qu'on lui fera: mais il n'est pas donné à l'esprit humain d'y répondre. S'il dit vrai, on doit se souvenir de ce grand oracle: *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloriâ.* Une fois que l'espace est supposé un des attributs de la Divinité, c'est une témérité intolérable de vouloir en sonder la profondeur, de prétendre dire ce qu'il est, et ce qu'il n'est pas.

Sans oser porter mon vol si haut, je puis

peut-être répondre à quelques unes des difficultés qu'on fait sur un mystere aussi ténébreux. Vous dites que l'espace est incontestablement composé de parties distinctes, sans quoi l'idée de dimension, de figure est vaine, le répos et le mouvement sont une même chose ; d'où vous concluez qu'il n'est pas Dieu. Vous ne vous attendez pas sans doute que je dissipe entiérement vos ténebres, il me suffit de vous faire voir que vôtre assurance est mal fondée. Dans la Trinité vous reconnoissez trois personnes distinctes, et un seul et unique Dieu. Concevez les points de l'espace, comme autant de personnes, dans l'immensité divine, qui est identifiée avec Dieu, être simple et unique. La parité est parfaite. Vous admettez le premier mystere sans le comprendre, vous n'êtes pas fondé à rejetter le second, quoique vous ne le compreniez pas.

Sur le même principe, on pourra dire que le temps est l'Eternité de Dieu; que le passé, le présent, l'avenir peuvent être considérés, comme trois personnes distinctes, qui se trouvent dans l'Eternité divine, la quelle est une, simple, sans composition. Dès-lors, on ne se demande plus, comment Dieu peut connoître les actes libres de la créature, qui n'existeront pour nous que plusieurs siecles après, et qui sont aussi présens à Dieu, que les actes que nous produisons en ce moment.

Si vous n'êtes point satisfait, et si vous vous obstinez à me proposer des difficultés, je vous

en ferai aussi à mon tour. Dites moi : ou l'espace est quelque chose, ou il n'est rien. S'il est quelque chose de réel, je vous défie de concevoir qu'il puisse être détruit ; et s'il n'est pas Dieu, voilà un être dont l'existence est indépendante de Dieu. Dieu cesse d'être tout-puissant, d'être le Souverain maître de toutes choses. Si l'espace n'est rien, je vous défie de me dire quelle différence il y a entre le repos et le mouvement, entre une grande et une petite distance, en quoi different un triangle et un quarré, une sphere et un cube, en général deux figures quelconques. Je fais des raisonnemens tout semblables sur le temps. S'il est quelque chose, il est indestructible et indépendant de Dieu ; s'il n'est rien, toutes les durées sont égales, elles ne different en rien. Si le temps est Dieu, ou ce qui est le même, s'il est un attribut de Dieu, toutes mes difficultés s'évanouissent. Cessons de nous élever à une métaphysique bien au dessus de notre foible intelligence. Abaissons notre vol, et parlons un langage qui est plus à notre portée.

Saint Paul qui avoit été ravi au troisieme ciel, et qui avoit entendu des secrets qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de révéler, a cependant dit : *in ipso enim vivimus, movemur et sumus.* Dieu lui-même est garant de la vérité de ses expressions. Empruntons un moment le langage de l'école, à cause de sa grande précision. *Id in quo movemur, locus*

est, movemur enim in loco : atqui, juxta Apostolum, Deus est id in quo movemur ; ergo Deus locus est. On peut faire cet autre raisonnement : *quidquid est, in loco est ; ergo id in quo quidquid est, locus est : sed Deus est id in quo sumus ; ergo Deus locus est.*

J'ajouterai par occasion quelques réflexions sur ces mots : *in ipso vivimus.* Celui qui est privé de toute sensation, de toute idée, de toute activité, peut exister, parce qu'il est distingué de ses modifications, quoiqu'en disent M. de Condillac et M. de Buffon, et qu'il peut être sans elles. Mais dans cet état tel que celui d'un homme enseveli dans un sommeil profond, on peut dire dans un certain sens, qu'il n'est pas vivant. Je conclus ainsi : si vivre, c'est avoir des sensations et des idées, puisque nous vivons dans Dieu, que c'est de Dieu que nous recevons nos sensations et nos idées, c'est dans lui que nous voyons les couleurs qui ne sont autre chose que nos propres sensations, comme on en convient aujourd'hui. Malebranche n'étoit donc pas si *fou*, quand il disoit que nous voyons tout dans le Verbe. C'est la seconde fois que j'entreprends l'apologie de ce grand homme, au risque de lui tenir compagnie dans les petites maisons ; car de quoi ne sont pas capables les ignorans ? et le nombre n'en est pas petit en ce genre de métaphysique.

Je finis par une observation sur la prescience divine. Ou Dieu a prévu, dit-on, que je pé-

cherai, ou il a prévu que je ne pécherai pas. Dans les deux cas, j'agirai nécessairement, et sans liberté, car ce que Dieu a prévu, ne peut manquer d'arriver. Quoique la réponse qu'on fait communément à cette difficulté, soit solide, je me décide pour une autre, et je dis: Dieu n'a rien prévu, et ne sauroit rien prévoir, parce que prévoir, c'est voir dans l'avenir: or pour Dieu il n'y a ni avenir, ni passé, tout est également présent. Il voit et ne prévoit pas. Ainsi la difficulté se réduit à celle-ci: ou vous voyez que je vole, ou vous voyez que je ne vole pas. Si vous voyez que je vole, je vole nécessairement. Ce qui est une absurdité. Si tout est présent pour Dieu, on peut demander comment il arrive qu'il n'a aucun pouvoir sur ce qui est passé par rapport à nous. Voici la réponse: je distingue dans Dieu deux volontés, une volonté absolue, et une autre qui ne l'est pas. La premiere lui ôte le pouvoir de vouloir le contraire; et c'est le cas où sont les choses passées qu'il veut absolument, ou qu'il est absolument résolu à ne pas empêcher.



COMMERCE DES GRANDES INDES.

Depuis la fondation d'Alexandrie, le commerce des Indes Orientales, se faisoit principalement par le Nil et la Mer Rouge qui doit son nom aux coraux, aux plantes marines qui tapissent presque par-tout son fond, et lui donnent en apparence cette couleur. Dans le septieme siecle, les Sarrazins s'emparerent de l'Egypte; les Grecs se consolerent de cette perte, lorsqu'ils virent qu'elle avoit jetté la plus grande partie du commerce des Indes à Constantinople, par deux canaux déja fort connus. L'un étoit le Pont-Euxin, alors actif et peuplé. On remontoit le Phase qui étoit sur sa côte orientale, d'abord sur de grands bâtimens, et ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapane. De là partoient des voitures qui conduisoient en quatre ou cinq jours les marchands et les marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Inde, d'où l'on repartoit chargé des richesses de l'Asie. Au commencement du dernier siecle, Pierre le Grand ayant bâti une forteresse à l'embouchure de l'Oxus, les habitans de ses bords qui en eurent des ombrages, détournerent ses eaux dans le lac Aral situé à l'est de la Mer Caspienne.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des Bâtimens Indiens gagnoient par le Golfe Persique, l'Euphrate, où ils déposoient leur cargaison; il ne falloit qu'un jour pour la porter à Palmire, d'où elle passoit par les déserts aux côtes de Syrie. Cette ville fut élevée par ce grand commerce au plus haut point de prosperité: elle étoit assez près du coude occidental de l'Euphrate.

Les caravanes dans la suite se fixerent à la route d'Alep, qui par le port d'Alexandrette rendit Constantinople le marché général des productions de l'Inde. Les Grecs corrompus abandonnerent cette source prodigieuse de richesses aux Italiens. Mahomet II. chassa les Génois de Caffa où ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie. Les Venitiens avant cette catastrophe, s'étoient rouvert la route de l'Egypte. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais arriverent aux Indes par mer.

Ce grand évenement causa de vives inquiétudes à Venise; elle vit que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien, et par conséquent sa puissance; elle se ligua avec les Arabes, et les habitans des côtes orientales de l'Afrique. Le Soudan d'Egypte voyoit que ses douanes commençoient à ne plus rien rendre. Les Venitiens envoyerent à Alexandrie des bois et d'autres matériaux. On les conduisit au Caire par le Nil, de là ils furent transportés sur des chameaux à Suez, d'où l'on fit partir une flotte.

Les Portugais avoient prévu cet orage ; ils s'emparerent de Socotora: mais l'isle étoit stérile, et n'avoit point de port. D'Albuquerque forma le projet cruel de détourner le cours du Nil. Le voyage des Indes par le Cap de Bonne Espérance, peut être regardé comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

Ormuz capitale d'un grand royaume ; situé sur un rocher stérile, avoit deux bons ports; il étoit grand, peuplé, fortifié, et servoit d'entrepôt au commerce de l'Europe et de la Perse avec les Indes. Une partie de l'année, il étoit la ville la plus brillante, et la plus agréable de l'orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre, faire un échange de leurs denrées et traiter leurs affaires avec une politesse et des égards peu connus dans les autres places de commerce. Ce ton étoit donné par les marchands de l'endroit; leurs manieres, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espece qu'ils y rassembloient, tout concouroit avec les intérêts du commerce à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, et en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets ornés de vases dorés ou de porcelaine, dans les quels étoient des arbisseaux et des herbes de senteur. On trouvoit dans les places des chameaux chargés

d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums, et les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l'orient. Tous les arts qui varient et augmentent la volupté, y étoient portés au suprême degré. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer et réunir, l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, et un sexe galant.

D'Albuquerque, qui s'affermissoit dans ses idées par les contretemps et par les murmures, entreprit de réduire Ormuz, et ne se rebuta pas par un mauvais succès; il reparut devant cette ville, avec des forces aux quelles une cour corrompue, un peuple amolli ne se crurent pas en état de résister. On se soumit. Le Roi de Perse envoya demander un tribut au vainqueur qui présenta des boulets, des grenades, des sabres ..... aux ambassadeurs: *voilà*, leur dit-il, *la monnoie des tributs que paie le Roi de Portugal.*

D'Albuquerque s'occupa ensuite de la conquête de Ceylan. Cette isle a 80 lieues de long sur 30 dans sa plus grande largeur. Elle étoit fort peuplée; on y trouvoit des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, la seule cannelle qui ait jamais été estimée; les fruits, les grains, les pâturages abondoient dans ce pays. C'étoit sur la côte septentrionale et sur la côte de la pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche des perles la plus abondante de l'orient. Ses ports étoient les meilleurs

de l'Inde : il y régnoit un printemps perpétuel. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton de l'univers ; ses habitans sont les peuples les plus doux et les plus industrieux de l'Indostan. On trouve vers le nord les mines de Golconde : mais cette côte est dépourvue de porrs. Céylan étoit particuliérement propre à devenir le centre du commerce et de la puissance des Portugais dans l'orient.

D'Albuquerque porta ses vues plus loin, et entreprit la conquête de Malaca. La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain, rafraichi par les vents et les eaux sous le ciel de la zone torride ; une terre prodigue de fruits délicieux qui pourroient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société ; des bois d'une verdure éternelle ; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes ; un air parfumé d'odeurs vives et suaves, qui s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais, mais la société avoit tout fait contr'eux. Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Un peuple esclave obéissoit à un tyran sous l'anarchie de plusieurs autres. Cet état d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre et du

ciel versés avec profusion à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats et des malheureux.

Ce peuple avoit conquis un archipel immense, célebre dans tout l'orient sous le nom d'Isles Malaises; sa langue étoit la plus douce de l'Asie. Cependant Malaca étoit devenu le marché le plus considérable de l'Inde. On y arrivoit du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, etc. on y venoit de Bengale, de Coromandel, de Malabar, de Perse, d'Arabie, d'Afrique. On y exerça des violences contre les Portugais qui étoient devenus suspects. D'Albuquerque saisit cette occasion. La place fut prise après des combats sanglans et opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse. Les habitans des environs enchérissent sur la barbarie de leurs anciennes mœurs; animés par une fureur inexplicable de tuer ou de périr, ils vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux de quarante canons; et quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repoussés, ce n'est pas du moins sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Après la prise de Malaca, D'Albuquerque envoya une flotte aux Moluques. Les Chinois y aborderent dans le moyen âge, et y découvrirent le girofle et la muscade, inconnus aux anciens. Le goût en fut bientôt établi aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes qui tenoient alors dans leurs mains

presque tout le commerce de l'univers, n'en négligerent pas une si riche portion. Les Portugais vinrent leur arracher cette branche de leur industrie; et la Cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ses provinces. D'Albuquerque acheva de soumettre le Malabar; il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la discipline militaire, et parut toujours actif, prévoyant, sage, juste, désintéressé, humain. Il mourut à Goa en 1515, sans richesses, et dans la disgrace de son Roi à qui on l'avoit rendu suspect. Les Indiens alloient à son tombeau pour lui demander justice de la vexation de ses successeurs. Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires et de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration ces hommes intrépides à qui il avoit l'honneur de commander? Ils avoient puisé cet héroïsme dans la guerre contre les Maures, et dans l'esprit de chevalerie qui en fut la suite. Il n'y avoit pas 40 mille Portugais sous les armes, et ils faisoient trembler, l'Empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus célebre milice du Soudan d'Egypte, les Arabes et tout l'orient depuis l'isle d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent. La cupidité donna un nouvel essort à leurs qualités guerrieres. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses cor-

rompirent tout. Ils dégénérerent peu à peu: mais ce qui mit le comble à la chûte de leur prospérité et de leur gloire, ce fut d'être assujétis à la Domination Espagnole pendant 60 ans.

Le principal commerce des Grandes Indes passa des mains des Portugais, dans celles des Hollandois. Ceux-ci se sont vus à la longue forcés de le partager avec les Anglois, qui actuellement paroissent les avoir supplantés sans retour. Les Anglois auront-ils aussi quelque nation qui les remplace? C'est ce que la postérité saura. Ce qui est certain, c'est que toutes ces Puissances factices ne durent qu'un temps. Elles ont leurs accroissemens, leurs déclins, et finissent inévitablement par disparoître de la scene du monde.

Les François n'ont jamais fait une grande figure dans ces parages. Il n'en avoient pas besoin pour leur gloire. Leur prosperité est fondée sur une base plus inébranlable, sur les fonds territoriaux. Une guerre civile, un démembrement est seul capable de les faire déchoir de ce haut degré de grandeur et de puissance où ils se sont élevés.



HISTOIRE DE JEAN FERNANDEZ.

Le récit que je vais faire est trop singulier pour ne pas piquer la curiosité du lecteur, il est trop instructif et trop authentique pour ne pas mériter son accueil. Les esprits frivoles, les soit-disant philosophes en riront, mais ils le liront. Jean Fernandez naquit à Tolede en 1538. Il donna des preuves d'un rare génie et d'une mémoire extraordinaire. A dix-huit ans il fut Professeur de Grec et d'Hébreu dans sa patrie. Appellé à Placensia, il annonça un talent éminent pour l'éloquence de la chaire. Entré chez les Jesuites, il fut fait Professeur de Théologie à Rome. Pendant qu'il donnoit le traité de la Trinité, il lui vint un désir très-ardent de voir la Divinité des trois Personnes.

Une nuit, comme il étoit en prieres, il fut ravi en extase. Il vit à côté de lui trois jeunes vierges qui l'inviterent à le suivre, et le conduisirent aux portes du céleste séjour décrit par Saint Jean. Une d'entr'elles frappa, et dit à la portiere qui étoit dedans, qu'elle conduisoit une ame qui avoit une très-grande envie de voir la Sainte Trinité. La porte s'ouvrit, et Fernandez fut introduit dans un palais ravissant. Un ange vint à lui, et lui commanda de s'arrêter, et d'attendre qu'on lui dît s'il pouvoit voir ce qu'il désiroit. On

le laissa seul. Il ne pouvoit se lasser d'admirer l'entrée de ce magnifique palais. Le pavé conduisoit à un escalier de quatre rampes d'une matiere et d'un travail exquis. Le grand désir dont il étoit animé, l'engagea à monter, et à entrer dans une salle d'une vaste étendue.

Dans le moment six hommes noirs se présentent à lui, le saisissent, le placent dans une chaire, et l'obligent à prêcher. L'honoraire qu'il reçut de son sermon, fut d'être pilé de coups de poingts et de bâtons, et d'être ensuite précipité de la chaire. Le pauvre malheureux pleuroit sa disgrace. Cependant il n'étoit pas encore guéri de sa curiosité; elle le porta à passer avant. Voici six nouveaux esprits noirs, qui le forcent à s'asseoir, et trois à chaque oreille lui font entendre des cris, des hurlemens si déchirans, si hideux, que lui-même se mit à crier et à hurler. O! combien je suis malheureux, leur dit-il, vous m'assassinez par vos voix affreuses. Si tu étois un scélérat, repliquerent-ils, nous te traitérions bien encore d'une autre maniere. Fernandez ne rabattit rien de sa curiosité; elle le poussa quelques pas avant. Alors il vint une autre troupe d'Ethiopiens qui l'accueillirent à coups de pieds, le frotterent de la grande maniere, et ensuite lui distillerent de la poix ardente sur les flancs. Quand ils eurent disparu, Fernandez continua sa route; il arriva à un jardin d'une grande beauté, où l'on respiroit un air parfumé des odeurs les plus délicieuses; on y entendoit

une musique qui ravissoit. Il vit venir à lui une ame, éclatante comme le soleil dans le plus beau jour. Il imagine qu'il étoit parvenu à l'endroit, où se trouvoit le grand objet de ses recherches. Il demanda à l'ame qui elle étoit. Je suis, répondit-elle, un frere lai de la Compagnie de Jesus où j'ai vécu sept ans. O, que votre gloire est grande, replique Fernandez. Hélas! dit-elle, ma douleur est inexplicable. C'est ici le lieu de mon Purgatoire. Je me consume du désir de donner un coup d'œil à la Très-Sainte Trinité. Mais je suis retenue; parce que pendant ma vie, mon amour pour elle a été languissant, et que je n'avois qu'un désir foible de la voir, quoique d'ailleurs j'aie eu en partage une pureté angélique.

Alors un ange se présenta à lui, et lui fit de grands reproches sur ce qu'il avoit osé pénétrer si avant. Il lui ordonna de retourner sur la terre; que Dieu le commandoit ainsi, qu'il n'étoit pas encore capable de voir la Sainte Trinité. Du moins, Ange de Dieu, avant que je retourne, dites moi, je vous prie, qui sont ces trois vierges si merveilleuses, qui m'ont conduit ici. Ce sont, répondit l'ange, la Foi, l'Espérance et la Charité, qui t'accompagnent par-tout; quoique tu ne les voies pas. Et ceux qui m'ont si fort maltraité, qui sont-ils? Ceux qui t'ont jetté en bas de la chaire, sont les défauts où tu as coutume de tomber dans tes sermons, en ne cherchant pas la pure gloire de Dieu, et le profit des ames. Et ceux

qui m'ont étourdi par ces cris affreux ? Ce sont les fautes que tu commets en parlant dans les récréations ordinaires, interrompant tantôt l'un tantôt l'autre, pour prendre la parole. Enfin ceux qui t'ont brûlé les flancs, sont tes négligences à mettre un frein à ta sensualité.

Le Pere Jean Fernandez revint enfin à lui-même. Son extase finie, il ressentit pendant plusieurs jours des douleurs très-vives aux parties qui avoient été brûlées. Il travailla sérieusement à se corriger des défauts qu'on lui avoit reprochés. Il mourut à toutes les choses sensibles, qui ne furent plus rien pour lui. Il s'abstint de la récréation commune. Il ne se proposa plus que la gloire de Dieu dans ses sermons.

Pour l'honneur de mon récit, il est essentiel de bien faire connoître la solidité de la vertu et du caractere de Fernandez. De Rome il fut envoyé en Flandres pour l'assistance spirituelle de l'Armée Espagnole en 1576. Le Prince Jean d'Autriche eut pour lui la plus grande vénération ; il le prit pour le directeur de sa conscience, s'aida de ses conseils dans ses affaires, et mourut entre ses bras. Fernandez continua à assister l'armée sous le Duc de Parme. Il prêchoit trois ou quatre fois le jour. On fit le siége de Maëstricht ; on donna l'assaut ; et il y périt un millier de soldats. Fernandez en fut pénétré de douleur. Transporté par son zele, à l'étonnement de toute l'armée il grimpa jusqu'au sommet du fossé,

au milieu du feu de la place; là roulant, comme s'il avoit été blessé, il parvint au fond du fossé, et fit le mort sur les monceaux de cadavres. Au milieu des ténebres, il se mit à parcourir ce vaste cimeterie, pour donner l'absolution à ceux qui donnoient encore des signes de vie. Avant l'aurore, il retourna au camp tout couvert de sang. L'ennemi fit jouer une mine et une sortie où périrent environ mille Espagnols. Fernandez alors malade, se fit porter au milieu des blessés pour les confesser.

Pendant toutes les années qu'il assista l'armée, il ne prenoit que des alimens grossiers, sans jamais boire de vin. Après la prise de Maëstricht, il faisoit traduire ses sermons en François, et prêchoit après aux soldats de cette nation avec le plus grand fruit. Il alla ensuite à Paris, où il prêcha avec un succès admirable dans cette langue. De là il passa en Espagne, et prêcha dans la Castille. Il paroissoit tout feu, sur-tout les dernieres années de sa vie. Il n'avoit déja plus la force de monter en chaire, et quand il commençoit à parler, on eût dit qu'il avoit l'activité de la foudre. Les derniers six ans, il dormoit sur la terre, ou sur une planche, et quand il étoit malade sur une natte. Une de ses vertus les plus chéries, étoit l'esprit de pauvreté. Il portoit une soutane toute rapiécée; tout ses vêtemens étoient un amas de haillons. Son Supérieur lui fit enlever sa soutane,

la nuit, pendant qu'il dormoit, et en mit une neuve à la place. Le lendemain matin, Fernandez lui fit de si vives instances, qu'il fut obligé de la lui rendre.

Le philosophe demande avec dédain, ce que signifie ce ton crasseux et déguenillé, si c'est la le respect qu'on doit à la société. Cependant il admire la besace et les crottes de Diogene, qui dans le fond n'étoient qu'un raffinement de vanité et d'orgueil, comme l'observa Platon; *calcas sed alio fastu.* Il faut lui apprendre ce qu'il ignore.

Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, nous le tenons de la main de Dieu. Il exige notre reconnoissance; il nous demande notre cœur: mais il le demande tout entier. Il ne condamne pas un goût modéré pour tout ce qui nous environne. Mais depuis notre dégradation, ce goût prend presque toujours un caractere de passion.

Or c'est ce que Dieu ne sauroit souffrir. Figurez vous une épouse tendrement chérie qui partage son cœur avec un étranger; son époux qui n'aime qu'elle, peut-il y être insensible? Tel est notre position. Dieu est le fidelle époux de nos ames; nos attaches qui sortent des bornes, blessent son cœur. Les caracteres les plus solides ne sont pas aussi indifférens qu'on pense sur la maniere dont ils se parent, en couvrant leur état d'humiliation. Il est rare que le goût qui paroît le plus innocent, ne franchisse pas les limites,

en ce genre. Ce partage d'affections déplait à ce Dieu jaloux. Les Saints éclairés de son esprit, comprennent combien ce penchant est tyrannique et insidieux; et ils se roidissent contre leur propre cœur, pour le tourner vers son véritable centre. Ce que Diogene faisoit pour se faire remarquer, pour faire parler de lui, les Saints le font pour être tout à leur Dieu. C'est la grande leçon qu'ils apprennent de son Divin Fils, qui leur dit: les oiseaux du Ciel ont un nid, les renards une taniere; et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Voilà le langage, je ne dis pas seulement de la Religion, mais de la raison, de la vraie Philosophie. L'Apôtre des Indes avoit une soutane toute déchirée. Les Négocians Portugais lui en substituerent une neuve pendant son sommeil. Le Saint, le lendemain, tout absorbé dans l'exercice de son zele, ne s'en apperçut point. Le soir on lui fit compliment à table sur son bel habit. Xavier n'étoit point sauvage; il se faisoit tout à tous, pour les gagner tous à Dieu. Il répondit agréablement: il n'est pas surprenant que cette soutane cherchant un maître dans les ténebres, ait si mal rencontré. Revenons à Fernandez.

Un jour, qu'il prêchoit dans la place publique, il fit arrêter le carrosse d'une dame qui avoit pour cortege un grand nombre de gentils-hommes. Un d'eux le chargea de mille injures. Le Pere lui répondit: vous ne savez

pas que je suis un prêtre du Seigneur ? Mettez vous à genoux, et baisez ces mains. Le Cavalier atterré les baisa. Il n'étoit pas François, du moins de ceux d'aujourd'hui. Ils traitent de calotins les Ambassadeurs du Ciel. Les Lithuaniens furent convertis à la Foi, au quinzieme siecle. Leurs Princes quitterent leur nom pour le donner aux Missionnaires ; ils prirent celui de Petits Princes, qu'ils retiennent encore. Pendant le séjour que j'ait fait parmi eux, je m'entendois appeller, le Prince Rossignol, tandis qu'on disoit : le petit Prince Radzivil, le petit Prince Czartorickì. Cela fait pitié. Que ne viennent-ils apprendre de la grande nation, sur quel ton il faut se monter ? Il est vrai que nous pourrions apprendre d'eux bien des choses que nous ignorons, et que nous pratiquons encore moins. J'ai perdu de nouveau de vue Fernandez. Après avoir soutenu la dignité, et fait sentir la force du caractere dont il étoit revêtu, il finit par un acte de la plus profonde humilité. Il savoit distinguer l'homme du Ministre des autels. Il étoit rempli de mépris pour lui-même, au milieu des marques de vénération que sa vertu lui attiroit.



VOYAGES DE SAINT XAVIER.

Xavier issu des Rois de Navarre, vint au monde l'an 1506, dans le château de Xavier, à six lieues de Pampelune, dans la Navarre Françoise. Il alla continuer ses études à Paris, d'où il se rendit à Venise par l'Allemagne avec les autres compagnons d'Ignace; il passa ensuite à Rome, d'où il partit pour les Indes orientales. Il traversa l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal, pour se rendre à Lisbonne, où il s'embarqua pour l'Orient, sans prendre aucune précaution contre les froids du Cap Verd et de Bonne Esperance, et les chaleurs de la Zone torride. On fait voile à Lisbonne pour l'Orient au commencement de mars. Xavier se fit tout à tous dans la traversée; au milieu des mourans et des malades, il se trouvoit par-tout, et prodiguoit ses soins aux ames et aux corps. La flotte aborda à Mozambique; elle jeta ensuite l'ancre à Mélinde, ville belle et agréable. Xavier conféra avec les maures mahometans, mais sans fruit. A Socotora, il instruisit les habitans par signes, et réussit à les toucher; enfin le vaisseau qui le portoit aborda à Goa. L'avarice et la lubricité y étoient portées au derniers excès. En six mois toute la ville changea de face. De là Xavier se porta à la côte de la Pêcherie qui a près de 60 lieues de long;

il convertit les habitans nommés Paravas, par ses prédications et par ses miracles. Le travail d'un mois suffisoit à l'instruction et au baptême d'une bourgade. Il traite avec les Bracmanes qui sont les prêtres du pays: il n'y a rien au monde de plus scélérat; il ne put les convertir. Au bout d'un an, il vient à Goa, chercher du secours. De retour, il s'avance dans le continent, dans un pays dont il ignore la langue; il parle par ses actions. Il va prêcher à Travancor et convertit tout le royaume. Il y mit en déroute un armée de Badages. Il convertit les habitans de l'isle de Manar sur la côte de Ceylan. Près de 700 d'entr'eux furent martyrisés. Xavier va trouver le Gouverneur Portugais à Cambaie; il veut réduire le Roi de Jafanapatan, persécuteur des chrétiens et usurpateur du Trône; l'avarice des Portugais fait manquer son entreprise. Il passe à Méliapor, il y visite le tombeau de S. Thomas. Là il s'embarque pour Malaca en 1545. Avant d'aller plus loin, nous devons observer que la presqu'isle d'en deça du Gange, qui a été le premier théatre du zele de Xavier, est traversée dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes qui est un rameau du Caucase ou du Taurus; elle forme ainsi deux ados inclinés vers l'est et l'ouest, où regnent alternativement six mois d'été et six moix d'hiver. C'est une chose fort surprenante que vers le Cap Comorin, dans un espace de deux jets de pierre, où se termine

la montagne, on passe de l'été à l'hiver, et de l'hiver à l'été.

Xavier traverse le Golfe de Bengale pour se rendre à la presqu'isle au delà du Gange; il arrive à Malaca qui étoit la retraite de tous les vices où le cœur humain s'abandonne. On y trouve mille moyens pour goûter tous les plaisirs qui flattent les sens. Le printemps y dure toute l'année; la douceur de l'air y est merveilleuse; la terre n'est jamais dépouillée de sa verdure. Tout y étoit plein de mollesse et de délicatesse, jusqu'à la langue qui est la plus agréable et la plus charmante qui soit dans les Indes. Xavier se fit tout à tous; Dieu lui avoit donné un goût et un don particulier pour les enfans qu'il gagnoit à Dieu. Il y avoit peu de personnes qui pussent lui résister; plusieurs Juifs embrasserent le christianisme. Après avoir sanctifié Malaca, il partit en 1545 pour l'isle d'Amboine. Elle est voisine des Moluques proprement dites, qui sont cinq petites isles; Ternate, Tidor, Motir, Machian, Bachian; la plus grande n'a que six lieues de tour. La terre y est stérile, presque brûlée: mais elle est amplement dédommagée par l'abondance du girofle, qui y croît en une quantité si prodigieuse, qu'il suffit pour fournir à tout le luxe de l'univers. Là où ces arbres croissent, on ne trouve pas un brin d'herbe; ils tirent à eux tout ce que la terre a de suc; ils viennent sans aucune culture.

L'isle d'Amboine est plus fertile; elle est

environnée de douze petites isles qui font que toutes ses côtes sont autant de havres sùrs et commodes pour les vaisseaux. On y recueille la noix muscade, mais bien plus encore dans la petite isle de Banda qui est voisine. Rien au monde ne paroît plus beau que cet arbre, lorsqu'il est en fleur; il est de la grandeur et de la forme d'un pêcher: l'art n'a point d'incarnat plus parfait que sa fleur; elle exhale une odeur si douce, que tout l'air en est agréablement parfumé. La navigation du Saint fut de six semaines; dans la traversée il opéra des conversions et des miracles; tous les idolâtres reçurent le baptême, ainsi qu'une grande partie de l'isle.

Le Pape Alexandre VI. avoit accordé les Portugais et les Espagnols, en laissant aux premiers l'Afrique et l'Asie, et aux seconds l'Amérique. Ces deux puissances en navigant à l'Est et à l'Ouest, se rencontrerent aux Moluques, et se livrerent plusieurs combats. Une flotte Espagnole de six vaisseaux venoit d'arriver à Amboine, dans l'état le plus misérable, et y fut attaquée d'une maladie pestilentielle. Xavier dans cette occasion ne mit point de bornes à son zele. Il recouvra miraculeusement à Baranura près d'Amboine, son crucifix que j'ai tenu à Rome dans mes mains. Il ne put convertir qu'un seul homme à Rosalao, où il secoua la poussiere de ses souliers; il passa à Ulate, où il obtint de la pluie aux habitans qu'il convertit avec

leur Roi; de là il se rendit à Ternate, où les Portugais vivoient en païens, et ceux-ci étoient dans la plus grande dissolution. Il réforma tellement cette isle, qu'il écrivit qu'il n'y laissoit que deux personnes qui selon les apparences, fussent en état de péché mortel. Il part pour l'isle du More, pays excessivement barbare et anthropophage; il y fait de grands fruits; il reprend le chemin de Goa, pour aller chercher des coopérateurs; il repasse et séjourne à Ternate, à Amboine, et retourne à Malaca en 1547. Sous sa direction, les Portugais triomphent avec éclat de leurs ennemis. Il appaise une violente tempête au détroit de Ceylan; il visite la côte de la Pêcherie, et l'isle de Manar. De retour à Goa, il se dispose au voyage du Japon. Il se rend à Malaca; il en part en 1549, et en moins de deux mois, arrive au Japon.

C'est un pays un peu plus grand que l'Italie, beaucoup plus froid, très-fertile de sa nature, mais mal cultivé. Les habitans sont remplis d'esprit et de courage. L'impureté contre nature, est le vice dominant de cette nation; tout en est infecté, hommes et femmes, jeunes et vieux. Xavier fut accueilli par le Roi de Saxuma; il commença à prêcher et à opérer des conversions. Il passa à Firando en 1550, ensuite à Amanguchi, et partit après pour Méaco, alors la capitale. Après un court séjour assez infructueux, il revient au Royaume de Bungo, où il fait triompher la religion,

avec le plus grand éclat. Après avoir opéré de grandes conversions à Amanguchi, il part de Funai, et reprend le chemin de Goa. Maniere frappante, dont il sauve la chaloupe du vaisseau dans une tempête, où il est reproduit. Il part de nouveau de Goa, pour aller soumettre à l'évangile l'Empire de la Chine. Ce dernier voyage du Saint, fut rempli de tant de merveilles, qu'il sembloit que Dieu l'avoit rendu l'arbitre de la nature. Le vaisseau mit à la voile; aux approches des isles de Nicobar, il s'eleva une furieuse tempête; on voulut jeter les marchandises à la mer; Xavier s'y opposa et prédit que la tempête s'appaiseroit avant la nuit, et qu'on découvriroit la terre; ce qui se vérifia. Malaca étoit affligé d'une maladie pestilentielle, Xavier déploya toute sa charité et tout son zele; il ressuscita un jeune homme et le rendit à sa mere. Le Gouverneur Atayde, par un effet de sa jalousie et de son avarice, traversa l'entreprise du Saint, et se porta aux derniers excès. Xavier en qualité de Nonce du Pape, le déclara excommunié, ce qui mit le comble à sa fureur. C'est ainsi que les passions humaines mettent à l'œuvre de Dieu, des obstacles plus insurmontables que toutes les loix de la nature. Dieu fit connoître à Xavier le châtiment terrible qu'il devoit tirer du coupable, qui fut condamné à une prison perpetuelle, à la perte de tous ses biens, et frappé d'une lepre et d'un ulcere qui le conduisi-

rent au tombeau. Xavier se remit en mer; il change l'eau de la mer, en eau douce qui opéra dans la suite un grand nombre de miracles. Il rend au bout de six jours à un mahométan, son enfant qui étoit tombé dans la mer; toute la famille fut baptisée. Dans l'isle de Cincéo, il baptise une soixantaine d'infideles, et paroît d'une taille gigantesque dans cette céremonie. Le vaisseau repart, et s'égare; Xavier en avertit les mariniers qui reconnoissent leur erreur au bout de trois jours. Le Saint fait d'autres prédictions, et arrive enfin à l'isle de Sancian. Il en chasse les tigres qui désoloient le pays. C'étoit ici le terme de ses courses et de sa vie. Le reste du temps que vécut le Saint, ne fut presque qu'une prophétie continuelle; il voyoit les choses éloignées comme les présentes, et les futures comme les passées. Rien ne lui étoit caché; et Dieu avoit mis dans son ame, comme un miroir, qui lui représentoit tout ce qu'il vouloit connoître: cependant Dieu ne lui découvrit qu'a l'extrêmité le temps prochain de sa mort. Son dessein étoit de convertir la Chine qui contient 195 millions d'ames, de passer ensuite dans la Tartarie, de revenir par le Nord, réduire les hérétiques d'Europe, et d'aller ensuite au Sud, chercher de nouveaux royaumes à conquérir à Jesus-Christ. Il mourut à la vue de la Chine, le 2 décembre 1552.

MORT DE PHILIPPE III. ROI D'ESPAGNE.

Je vais renfermer en peu de lignes, un grand fond d'instructions et de réflexions, pour les Rois qui ne me liront pas, et qui auroient plus de besoin de me lire, pour tous ceux qui sont élevés au comble du pouvoir, au faite de la gloire, pour les Ministres des autels dont le zele est couronné des plus brillans succès, et généralement pour tous ceux qui sont enivrés des vaines prospérités de ce monde passager.

Philippe III dans sa derniere maladie, fit dépêcher trois courriers pour appeller le Pere Florentia Jésuite, qui étoit éloigné de Madrid. Il étoit dans une profonde mélancholie accablé de tristesse. Il lui paroissoit de n'avoir pas répondu aux biensfaits de Dieu, de n'avoir pas rempli ses obligations dans le gouvernement de tant de royaumes. Il étoit tellement affligé qu'on ne pouvoit parvenir à le consoler, et à lui inspirer de la confiance en la miséricorde de Dieu. Au moment où le Pere Florentia entra, on lisoit la *Passion*. Il en prit occasion de parler de la divine miséricorde. Il le fit d'une maniere si touchante, que le Roi et tous les assistans verserent des larmes. Le Roi prit ensuite la main du Pere Florentia, la mit sur son cœur, et lui dit: *Pere Flo-*

rentia, ne me quittez pas, jusqu'à ce que vous m'ayiez vous-même fermé les yeux. Je me sens beaucoup conforté par vos paroles. Le Pere commença à lui suggérer des motifs de confiance et de repentir sur les omissions commises pendant un si long regne; c'etoit le point qui inquiétoit le plus le Roi.

Sa Majesté retint auprès de lui le Pere avec son confesseur, et congédia tous les autres. Ils ne pouvoient plus lui être d'aucun secours. On se borna à faire beaucoup de vœux pour la guérison de ce Prince mourant: mais Dieu avoit resolu de ne pas les écouter. Le Roi disoit au Pere, en poussant de profonds soupirs: *oh! si Dieu m'accordoit une plus longue vie, je m'appliquerois bien tout autrement au gouvernement de mon royaume* (telles furent les expressions de Louis XV. au lit de la mort). *Vous n'avez pas manqué, Pere Florentia, de me dire la verité, du haut de la chaire évangelique, et de me mettre mes péchés sous les yeux. Je vous commande de ne pas faire mon oraison funebre. Je proteste que je suis indigne d'être enseveli dans la terre sainte, étant le plus grand pécheur qui soit au monde.*

Le Pere pour ranimer sa confiance, lui parla ainsi: Sire, comptez-vous pour peu de chose d'avoir gouverné, pendant vingt-deux ans, vos Etats avec tant de droiture? Nous les voyons présentement administrés avec plus de justice et de piété, qu'ils ne l'ont jamais

été. Tout le monde est témoin des exemples de vertu que vous avez donnés. Que Votre Majesté se souvienne qu'elle m'a témoigné plusieurs fois, que pour tous les Empires du monde, elle n'auroit jamais offensé Dieu mortellement. Est-ce que cette disposition ne suffit pas pour obtenir grace auprès de lui? Comment, cela est suffisant? répondit le Roi. Le Pere reprit: vous paroît-il que ce soit si peu d'avoir maintenu sur pied plusieurs armées pour soutenir la Religion Catholique en Allemagne, et préserver des ravages de l'hérésie l'Italie et l'Espagne? d'avoir tiré des sommes si considérables du trésor royal, pour expulser d'Espagne les Maures qui la tyrannisoient depuis huit-cens ans, et faisoient la guerre à sa Religion et à son Dieu. Que Dieu vous récompense, répondit le Roi, du courage et de la confiance que je ressens en ce moment. Dites moi, Pere Florentia, qu'est-ce que vous souhaiteriez obtenir de moi? Je voudrois reconnoître le service que vous venez de me rendre. Je désirerois, non pas une seule, mais deux graces de Votre Majesté. Parlez, dit le Roi, je suis prêt à vous les accorder. Je ne m'expliquerai point, ajouta le Pere, si Votre Majesté ne me donne auparavant sa parole de Roi, qu'elle ne me les refusera pas. Je vous promets, repliqua le Roi, par le caractere sacré dont je suis revêtu, de vous satisfaire. Alors le Pere reprit la parole. Je vous demande que Votre Majesté fasse un

acte de contrition avec toute la ferveur et l'energie dont elle est capable, et qu'elle promette ensuite à Dieu, s'il se complaisoit de lui rendre la santé, de s'appliquer à récompenser la vertu, et à punir le vice. Le Roi se tournant de nouveau vers le Pere, lui dit: faites connoître quels sont mes sentimens en ce moment. La couronne que j'ai portée, ne sert actuellement qu'à augmenter ma douleur et ma peine. Helas! que n'ai-je passé ces 22 ans dans un désert? Je ne serois pas à présent dans un si grand danger de me damner. Sire, répondit le Pere, voudriez-vous dans ces courts momens, acquérir de plus grands mérites auprès de Dieu, que si vous aviez vécu dans une solitude? Eh! comment cela est-il possible, repliqua le Roi? - Que Votre Majesté remette entre les mains de Dieu la Monarchie, sa vie, et le désir qu'elle a de la prolonger, avec une vraie et sincere résignation à tout ce qu'il lui plaira de disposer. - Je fais très-volontiers cette résignation: mais sera-t-elle suffisante? - Dites moi, mon Prince, quel est votre plus ardent désir, ou de voir votre vie prolongée, ou d'avoir passé vos jours dans un désert? Le Roi avoua sincérement qu'il désiroit encore plus de vivre plus long-temps. Hé bien, poursuivit le Pere, offrez une chose plus difficile et plus dure à la nature, que la vie solitaire, à un Dieu attaché à la croix, qui, comme Roi suprême du Ciel et de la terre, goûte, jouit et

attache un plus grand prix à voir les Rois de ce monde passager, prosternés et résignés à ses pieds. Les Anges se réjouiront avec lui d'un si bel hommage. Alors le Roi ayant pris le crucifix, protesta de se jetter à ses pieds, comme l'insecte le plus vil de la terre ; il les lui baisa avec tendresse, tant qu'il eut la force de le tenir entre ses mains. Il dit qu'à dater de ce moment, personne ne l'appellât plus Roi, mais Philippe ; qu'il n'étoit pas digne de porter le nom de Roi, étant l'homme le plus vil et le plus scélérat du monde. Au milieu de ces actes héroïques de vertus chrétiennes, dans le calme le plus profond de sa conscience, il rendit son esprit au Roi du Ciel, entre les mains du Pere Florentia. Ah! Philosophes, que n'éties-vous là, pour lui apprendre à mourir en esprit fort, en blasphémant, en se livrant au désespoir, comme Voltaire, contre l'abandon de Dieu et des hommes ?

Nous avons parlé pour les Rois, nous devons ajouter quelque chose pour les hommes du commun.

Après la mort du Roi, son successeur Philippe IV. confia l'éducation de ses freres au Pere Florentia, et le leur assigna pour confesseur. On conçut une si haute idée de ce digne missionnaire, que les Princes étoient remplis de vénération pour lui. L'Impératrice Marie et sa fille le choisirent pour leur Directeur. L'Infant Cardinal Ferdinand, l'aimoit

comme son pere, jusqu'à le servir, quand il étoit malade. Une foule de Princes et d'Ambassadeurs étoient empressés de voir le Pere Florentia.

On peut dire qu'il étoit le modele des vertus évangéliques les plus héroïques. Il apprit qu'un courtisan devoit présenter en son nom, un mémoire au Roi, pour obtenir quelque subside à sa sœur. Par les plus vives instances, il obtint que le mémoire lui fût remis; il le déchira en mille pieces, et témoigna toute sa reconnoissance à celui qui le lui avoit remis. Toutes les vertus alloient de pair dans ce digne ministre de la Religion; c'est à regret que nous nous en interdisons le détail. O monde! apprends à te connoître et à te mépriser. Les dernieres quatre années de sa vie, le Pere Florentia, cet homme si vénérable et si vénéré, cloué dans un lit par une violente paralysie, fut entiérement oublié, comme s'il n'avoit jamais été sur la terre. Dieu concourut avec les hommes à achever de purifier sa vertù. Il fut sur la fin de sa vie cruellement tourmenté par des scrupules, lui qui avoit été l'arbitre des consciences, l'Ange de conseil. Il faut avoir éprouvé cette sorte de peine, pour en concevoir toute l'amertume. Mais les derniers jours de sa vie, Dieu lui rendit le calme et la sérénité de la conscience, au point qu'au milieu de ses douleurs, il jouissoit d'un avant-goût du Paradis. Sa mort réveilla à l'instant les sentimens de vé-

nération qu'on avoit eu pour lui. Les Princes et les Prélats accoururent pour révérer son corps. Ses funérailles se firent avec le concours de toute la Noblesse et de tout le Clergé.

Voilà de ces hommes à qui on a mis des poignards en main pour assassiner les Rois. O Castillon! O Montclar! O Parlemens! O Philosophes! *Il est temps de parler.* Voyez l'Abbé Dasez.

VOYAGE DE MONSIEUR DE LA PÉROUSE.

Je mis à la voile de Brest, le 1 août 1785; nous mouillâmes à Madere le 13. Nous y fûmes très-bien reçus, y ayant été précédés des lettres de plusieurs Anglois, qui, sans nous connoître, s'intéressoient vivement pour nous. Nous arrivâmes le 19 à Ténériffe, où M. Dagelet fit plusieurs observations astronomiques. Le 16 septembre, nous vîmes l'isle de la Trinité, où nous fûmes assez mal reçus; cette petite isle est dépourvue de tout; lat. 20° 31', long. 50° 57'. Le 6 nov. nous mouillâmes à l'isle de Sainte Cathérine. La capitale, qui est d'un aspect fort agréable, contient au plus 3000 ames. Le terrein est extrêmement fertile, les bois sont remplis d'orangers, et d'arbustes aromatiques. On pêche

sur ses côtes environ 400 baleines chaque année. Les vivres y sont extrêmement abondans; les habitans sont bons et hospitaliers.

Le 21 janvier, nous eûmes connoissance de la côte des Patagons; le 25, nous entrâmes dans le détroit de la Maire. Le 24 février, nous fûmes à trois lieues de la Conception. Elle a environ 10 mille habitans; le terrein est très-fertile aux environs, et les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux; le peuple est bon, et nous avons été comblés de politesses par tous les Officiers de la place. Notre séjour y a été une fête continuelle. Le 8 avril, nous découvrîmes l'isle de Pâques; nous fûmes reçus par 400 Indiens; cette isle est entiérement dépourvue d'arbres, et livrée conséquemment à une sécheresse affreuse. Ses habitans sont grands, beaux, bienfaits, la plupart sans habits. Je ne crois pas qu'il y ait au monde, un peuple plus rusé et plus voleur tout à la fois. Dans peu de momens, ils nous enleverent tous nos chapeaux. L'isle ne fournissant point d'eau ni de bois, nous nous hatâmes d'en partir. Nous y trouvâmes plusieurs plantations dont le sol étoit très-gras; nous y semâmes plusieurs graines; les insulaires comprirent parfaitement notre but. Nous appareillâmes le 10 avril; nous dirigeâmes notre route vers les isles Sandvich, que nous reconnûmes le 29 mai. L'aspect de Movée est fort agréable; des plantations de bananiers entremêlés d'habita-

tions produisent un effet charmant. Plus de 150 pirogues vinrent nous apporter des fruits et des cochons qu'ils échangeoient contre du fer. Les Indiens observoient la plus grande fidélité dans leur commerce, et nous fûmes très-contens d'eux, dans notre court séjour.

Nous partîmes pour le Mont Saint Elie, lat. 59° 21′; long. 123°; 23′ ouest. Bientôt les baleines, les plongeons et les canards nous annoncerent la terre que nous découvrîmes le 13 juin, étant partis le 9 juin. Nous dirigeâmes notre route vers le sud; le 29 nous arrivâmes à la riviere de Béring. Le 2 juillet, je relevai le Cap et le Mont Beau-temps. Peu après, nous découvrîmes un vaste port, qui paroissoit très-commode; et qui n'avoit jamais été apperçu par aucun navigateur. Nous l'appellâmes, *Port des François.* Les sauvages vinrent nous proposer d'échanger du poisson, des peaux de loutre, etc. contre du fer. Ils étoient très-voleurs; une nuit, ils eurent l'adresse, malgré nos sentinelles, de pénétrer dans notre établissement, et de nous voler. Une isle est vers le milieu de cette baie où je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de l'eau qui n'est troublée que par la chûte d'énormes morceaux de glace. Messieurs D'Escures et de Marchainville périrent vers l'entrée de la baie.

Le Port des François est un des plus sûrs et des plus commodes que j'aie vus; il seroit très-propre à une factorerie pour le com-

merce des peaux de loutre qui y sont en grande quantité ; le climat y est assez doux. Nous avons trouvé sur cette côte, la plupart des plantes potageres, et presque toutes celles des prairies de France. Les bois sont remplis de la plupart des arbres et arbustes d'Europe, et d'une grande quantité de superbes pins ; nous y entendions les fauvettes, les rossignols, et les merles. On voit dans les bois des ours, des martres et des écureils. Quant aux habitans, ils sont féroces, indisciplinés, querelleurs, particuliérement adonnés au jeu, hypocrites et voleurs. Les chiens sont aussi féroces que leur maîtres. Les hommes se peignent le corps de noir et de rouge ; ils n'ont d'autre habillement que des chemises de peaux de loutre et d'orignal. Tous avoient des coëffures très-variées, dont l'objet principal étoit d'inspirer l'effroi à leurs ennemis. Les femmes les plus dégoûtantes qu'il soit possible d'imaginer, ont à la levre inférieure, une fente transversale, dans la quelle elles inserent un morceau de bois. Tous les hommes portent un poignard pendu au cou.

Les brumes nous accompagnerent depuis notre départ du Port des François, jusqu'au 4 août que nous découvrîmes l'entrée d'un port. Le 7 nous apperçûmes le Cap *Enganno* ; le 9 nous vîmes les isles San Carles ; depuis ce jour la brume nous fit perdre la terre de vue jusqu'au 18, que j'eus connoissance d'une baie que j'appellai De la Touche. Le 19 j'entrai

dans le Golfe Fleurieu. Le Cap Buache est lat. 52°. long. 113°. Le 25 je passai devant Nootka, sans le voir. Le 5 sept. nous passâmes devant le Cap Blanc, et le 14 j'entrai dans la baie de Monterey.

Monterey est la capitale de la Californie; 300 cavaliers et 5 petits forts suffisent pour tenir dans la soumission cette vaste contrée habitée par environ 50 mille Indiens errans, dont environ 10 mille ont embrassé le christianisme. Les derniers habitent les missions qui sont au nombre de 25. Ces Indiens sont petits, foibles; ils sont très-adroits à tirer de l'arc; leur couleur est très-approchante de celle des Negres. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espece. Les arbres des forêts sont le pin, le cyprès, le chêne-vert et le platane. Le terrein est très-fertile, et l'on y fait des récoltes de maïs, d'orge, de bled très-abondantes. Les cabanes des Indiens ne sont que des huttes, couvertes de paille. Ils ont toujours un religieux à leur tête dans leurs travaux; ils leur obéissent aveuglément. Leur costume ressemble parfaitement à celui du Port des François.

Dans notre traversée de Monterey à Macao, nous vîmes une petite isle que je nommai Necker, lat. 23°, long. 146° ouest. Le 14 décembre, je mouillai en vue de l'isle de l'Assomption, la plus septentrionale des Mariannes. L'aspect en est horrible; elle est entiérement déserte et stérile; elle est couverte d'une ma-

tiere noire. Le Gouverneur de Macao nous accueillit très-bien, et nous rendit tous les services possibles. Les Chinois exercent l'autorité la plus despotique dans cette ville, et font souffrir aux Portugais de très-grandes humiliations. Nous revinmes ensuite aux Philippines. On évalue la population de Manille à 38 mille ames. L'isle de Luçon est la seule que les Espagnols possedent effectivement; les autres sont peuplées de Malais. Luçon contient 900 mille ames. Le luxe est au dernier point à Manille; le nombre des carrosses est infini; les environs sont très-agréables, et remplis de maisons de campagne. Le ris, le sucre, le coton, les légumes sont cultivés avec succès. Les habitans de Luçon ont une passion immodérée pour le tabac. Ils ne manquent de rien de ce qui est nécessaire à la vie: mais le commerce est nul. Trois mille hommes environ font la garnison des Philippines.

J'appareillai le 9 avril; au mois de mai, nous fûmes enveloppés pendant 15 jours de brumes très-épaisses; nous côtoyâmes la Corée, sud-est. Je nommai une isle, isle de Dagelet, lat. 37° 25′, long. 149° est. Nous passâmes dans le canal qui sépare le Japon de la Corée. Les brumes et les mauvais temps ne nous permirent de mouiller que vers le 23 juin, dans la baie que nous nommâmes de Ternay lat. 45° 13′, long. 55° 9′ est. Nous fîmes une pêche très-abondante; nous eûmes

des brumes assez fortes. Le 4 juillet nous apperçûmes une baie que j'appellai de Suffren; lat. 47° 51′, long. 157° 25″ est. Le pic La Manon est par 48°, 40′ de lat. La baie de Langle n'en est pas éloignée; l'isle est fort grande et se nomme Thoka. Les mœurs et le costume des habitans, ressemblent beaucoup à ceux des Chinois. La baie de Castries, lat. 51°, 30′, long. 159°, 30′ est, est une des plus commodes que j'aie jamais rencontré. Le bois et l'eau y sont en abondance; on y voit une infinité de saumons. Les habitans sont bons, fidelles, n'ayant pas même l'idée du vol; bien souvent ils refusoient nos présens. Ce peuple est d'une mal-propreté et d'une puanteur excessive. Le 2 août, nous revinmes vers le sud. Nous passâmes le détroit de la Pérouse, qui sépare l'isle de Segalien, de l'isle de Jesso. Le 19 nous vîmes l'isle des Etats, et le 20, la Terre de la Compagnie. Le 29 nous arrivâmes aux isles Kuriles. Le 7 sept. nous mouillâmes dans la baie d'Avatcha. En général les côtes de la Tartarie ne fournissent rien qui puisse intéresser le commerce des Européens. Les Russes nous comblerent d'amitiés et de bons offices. Les pelléteries, sur-tout de martes et de zibellines sont les seuls revenus du Kamtschatka.

Nous appareillâmes le 29 sept. et nous arrivâmes le 6 dec. aux 5 Isles des Navigateurs; nous mouillâmes devant celle de Maouna; elle avoit un aspect enchanteur; de belles

cascades tomboient du haut des montagnes au pied de villages nombreux, et la campagne étoit couverte d'arbres fruitiers. Les habitans de ce charmant séjour, n'ont d'autre occupation que de chercher tout ce qui peut contribuer à leurs plaisirs. On y voit des cabinets en treillis, ornés de jalousies et de nattes fines. Les naturels livrés à la plus parfaite anarchie, portent sur leur visage l'empreinte de la barbarie et de la férocité dont douze de nos gens furent la victime. Le 24 janvier, nous arrivâmes à Botanibay.

C'est là que finit la relation de M. De la Pérouse, dont les deux vaisseaux périrent bientôt après sans retour. On présume qu'ils ont été submergés au sud de la nouvelle Hollande. Je dois des regrets particuliers au Chevalier De la Manon, que j'ai connu à Embrun. On ne vit jamais rien de plus aimable. Je lui donnai de bons conseils sur ses écrits et ses voyages qui lui ont fait donner le nom de Rupicole. Il les reçut de la meilleure grace du monde: mais en aura-t-il profité?



ADDITION A LA BERGERE DE FLORENCE.

Nos Freres séparés refusent d'admettre la réalité du Purgatoire ; en quoi ils montrent, je ne dirai pas, bien peu de soumission à l'autorité de ceux que Dieu a chargé de nous instruire, mais bien peu de raison et de vraie philosophie. Que diriez-vous d'un pere de famille qui se borneroit à trouver mauvais que ses enfans fussent des assassins, des voleurs de grand chemin, et qui seroit indifférent sur mille manquemens dont ils se rendroient coupables chaque jour, quoique moins essentiels ? Penseriez-vous que ce pere aime son fils, qu'il se respecte lui-même, s'il le voyoit, sans y prendre aucune part, négliger à tout moment mille petits devoirs, ne s'acquitter de rien qu'avec négligence ; sans haïr formellement son pere, n'avoir pour lui que des sentimens languissans, perdre une partie de son temps à des frivolités, être peu attentif à remplir les obligations que l'esprit de société impose, n'avoir qu'une subordination très-imparfaite pour ceux qui ont autorité sur lui. Une pareille conduite ne seroit-elle pas désavouée de la raison naturelle ?

Mais Dieu, qui est la raison souveraine, qui est la sainteté même, peut-il voir d'un même

œil et celui dont la vie est exempte de tout reproche, et celui dont tous les momens sont un tissu d'imperfections, d'infidélités quoique légeres, de péchés même, quoique moins griefs. Et lors qu'ils se présenteront tous les deux au tribunal de la justice divine, peut-on concevoir qu'ils subiront tous les deux un jugement exactement égal? Il y a donc dans l'autre vie, un châtiment proportionné pour les fautes légeres, comme pour les plus grands crimes; et c'est ce que nous appellons le Purgatoire. Je ne parle point en ce moment de la commutation d'une peine éternelle en une peine passagere. C'est une autre question, qui exigeroit trop de temps, pour que je puisse m'y arrêter. Terminons cette discussion par un mot. La vérité du Purgatoire n'est pas moins assurée que la Divinité du Christianisme. Il faut ou les admettre toutes les deux, ou n'en admettre aucune. Quant à moi qui n'ai aucun doute sur ce point, voici les pensées dont je m'occupe.

Il faudroit connoître toute la grandeur de Dieu, pour se former une idée de la rigueur avec la quelle il punit le péchés le plus légers. Tout ce que les hommes sont capables de souffrir sur la terre, tous les tourmens qu'ont jamais inventé les tyrans les plus impitoyables, toutes les douleurs des maladies les plus aigues, non seulement sont peu de de chose, mais ne sont rien, si on les compare à la rigueur du feu qui brûle les damnés.

Ce sont les paroles du plus grand des Docteurs de l'Eglise. *Quæcumque homines patiuntur in hac vitâ, in comparatione ignis illius, non pauca sed nulla sunt.* Or Saint Grégoire, Saint Chrysostome, Saint Ambroise, Saint Augustin, nous apprennent que le même feu qui tourmente les damnés, tourmentent les élus dans le Purgatoire. *Eodem igne torquentur reprobi et electi.* Mais ce n'est pas là le plus cruel de leurs tourmens; il n'est pas comparable à celui qu'ils souffrent, de se voir séparés de Dieu, privés de sa vision et de sa possession.

Ici se présente un nouvel ordre de choses, tout aussi étonnant, s'il ne l'est pas davantage. Dieu a réglé d'une volonté absolue et irrévocable, commandée en quelque sorte par sa sainteté et par sa justice, que tout le Ciel n'apporteroit jamais aucun soulagement aux peines des ames qui ont besoin d'être purifiées. Quand tous les Saints qui sont dans la gloire, quand les neuf chœurs des anges se réuniroient pour demander grace, ils ne seroient pas écoutés. La Mere de Dieu, qui comme l'on sait, a une toute-puissance suppliante, *omnipotentia supplex*, prieroit inutilement. Si Jesus-Christ par impossible, ce Fils bien aimé, l'objet des complaisances éternelles du Pere, intercédoit, présentoit ses plaies, ses souffrances, sa mort, il seroit refusé, comme il le fut dans le jardin des olives. Dieu l'a ainsi décrété. Le Ciel et la

Terre passeront, ses paroles ne passeront pas. Tout ce qui n'est plus dans la voie, ne peut rien en faveur des morts. Dieu lui-même, qui aime d'un amour ineffable ces chastes épouses, désire ardemment de les faire entrer en sa possession, pour les posséder lui-même, et ajouter, pour ainsi dire, à son propre bonheur. Mais sa sainteté s'y oppose, il a une haine infinie pour la plus petite souillure, comme pour le péché le plus grief, dans une juste proportion. Il cherche quelque intercesseur qui le désarme, qui le tire, qu'on me passe cette expression, elle est autorisée par l'Ecriture même, qui le tire de l'état de violence que son cœur éprouve. Il ne le trouve pas dans le Ciel, et il vient le chercher sur la terre. Mystere ineffable! L'homme seul, qui est encore dans la voie, peut verser des eaux rafraichissantes sur ces flammes vengeresses, en affoiblir l'activité, les éteindre. La noblesse d'un si sublime ministere, m'éleve au dessus de moi-même. Je ne me suis jamais senti si grand. Dieu m'a fait le dépositaire des clefs de ce lieu de tourmens et du Ciel. Et je serois insensible à une commission aussi glorieuse!

Il y a plus, Jesus-Christ ne nous dira pas simplement: j'ai eu faim, et vous m'avez nourri; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire: mais il nous dira: j'endurois toutes les ardeurs du feu de l'enfer, et vous m'en avez délivré. Je soupirois après la vision in-

tuitive de Dieu, et vous m'en avez mis en possession. Car tout ce que vous avez fait pour le moindre des miens, c'est pour moi que vous l'avez fait. O! Chrétien, crois-tu à ta Religion, et peux-tu m'entendre et demeurer insensible?

Pour toi, disciple de Luther ou de Calvin, je ne te demande pas si tu crois au Purgatoire; je te demande si tu as une démonstration invincible qu'il n'est pas. Tu te tais; tu doutes donc, et comment pourrois-tu ne pas douter? Mais dans le doute, que te dit la raison, le cri de la nature, la voix d'un certain fond de Religion que je reconnois encore en toi?

Quant à vous, partisans de l'humanité philosophique, vous plaisanterez sur un sujet aussi grave, et aussi digne des réflexions les plus sérieuses. Mais êtes-vous capables d'en faire? Jusqu'ici, vous n'avez pas même essayé de faire voir le foible des preuves de la divinité de la Religion des Chrétiens: mais si elle est descendue du Ciel, les dogmes qu'elle enseigne sont incontestablement vrais. Si des tourmens rigoureux, tels que je les dépeints, sont réservés aux fautes les plus légeres, comment pouvez-vous justifier votre insouciance, votre apathie bestiale, sur le sort qui vous attend, vous, vos proches et vos amis? Mais je parle à des hommes de boue, qu'une instinct brutal rend inaccessibles à toute considération raisonnable.

Il me reste à parler à vous, Catholiques. Vous croyez qu'il y a un Purgatoire: mais comment le croyez-vous? Avez-vous un grain de cette véritable Foi, propre à transporter les montagnes? La Foi est morte sans les œuvres; *Fides sine operibus mortua est.* Vous voyez votre pere, votre époux, votre fils dans des flammes dévorantes, ou vous avez les plus grands sujets de craindre qu'ils n'y soient; et vous ne faites rien pour les délivrer, pour les soulager! Nos peres étoient dans l'usage de saluer à genoux la Mere de Dieu, le matin, à midi, le soir. C'étoit un excellent moyen de secourir les morts, et bien assuré. Vous avez abandonné une si sainte pratique. Je vois tous les jours qu'on attend que les Fideles se soient écoulés après le salut, pour donner le signal de la belle priere de l'*Angelus.* Pourquoi ne pas se presser un peu plus? Pourquoi ne pas faire cet acte de religion et d'humanité en commun? Pourquoi ne pas en faire sentir de temps en temps le prix à ce pauvre peuple, qui entreroit si aisément dans les dispositions qu'on lui rappelleroit? Pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il reviendra, trouvera encore la vraie Foi sur la terre? *Putas, Filius hominis, cum redibit, inveniet Fidem?*

P. S. Il a fallu que je touchasse de près à la fin de ma longue carriere, pour faire une réflexion qui ne s'étoit jamais présentée à moi. Je m'entretenois un jour sur la rigueur

des peines du Purgatoire, avec M. l'Abbé Ricordi ex-jesuite, homme recommandable par la solidité de l'esprit, par la supériorité des talens, et plus encore par une vertu éminente. Il me dit qu'il avoit consolé des ames pieuses sur la sévérité de la justice divine en cette maniere. Les peines du Purgatoire ne sont pas aussi intolérables que vous l'imaginez. On voit des Saints que Dieu conduit par des voies terribles à la nature, qui se condamnent eux-mêmes à des genres d'austérités capables d'effrayer. Au milieu de leurs peines, de leurs tourmens, ils sont transportés de joie, ils disent comme l'Apôtre: *In omnibus infirmitatibus meis superabundo gaudio.* On a vu le Frere Laurent Jésuite, brûlé à petit feu, dans le Japon, s'écrier aux milieu des flammes: *O que je suis bien! ô que je suis bien!* C'est l'amour qu'ils ont pour Dieu, qui leur inspire des sentimens aussi héroïques, qui les éleve au dessus des foiblesses de la nature, et qui les rend heureux, au milieu des plus cruels supplices. Mais quel peut être leur amour, si on le compare à celui de ces ames dégagées de leur dépouille terrestre, et qui ont une connoissance tout autrement parfaite des amabilités infinies de la Divinité? Elles souffrent cruellement, mais elles se complaisent dans leurs souffrances; elles sont si contentes de satisfaire à la justice de Dieu, de se purifier de leurs moindres souillures, qu'elles ne consentiroient pas à terminer leurs

peines, si la chose étoit en leur pouvoir. Elles nous disent avec le plus grand des Ascétiques : *Amor leve facit omne onerosum, omne amarum dulce ac sapidum efficit. Nihil dulcius est amore, nihil fortius, nihil jucundius. Amans lætatur. Est amor jucundus, amœnus . . . . Da amantem et sentit quod dico.* Hélas ! nous n'aimons que foiblement, si toutefois nous aimons ; et il ne nous est donné que de nous former une idée bien imparfaite de ce langage céleste.

SEPTIEME VUE SUR LES FORCES MORTES.

On appelle *Forces Mortes*, celles qui agissent sur un même corps, en sens opposés, qui se contre-balancent, et demeurent sans effet. Un corps qui est poussé de droite à gauche, et de gauche à droite, avec trois degrés de force, ne va ni à gauche, ni à droite ; il demeure en repos dans l'endroit où il est. On dit qu'il est dans un état d'équilibre. Les deux forces qui le poussent sont alors des forces mortes. On se persuade naturellement que ces deux forces agissent physiquement sur le corps en équilibre. Je tends un ressort, et je suis obligé de faire un ef-

fort plus ou moins grand, pour le tenir comprimé, selon son degré de roideur ; d'où je conclus qu'il agit sur ma main. Cependant il n'en est rien ; il s'agit de remonter à la source de cette erreur. Elle se trouve dans l'ignorance de la théorie des sensations, d'ou découlent presque toutes les méprises que l'on fait dans l'étude de la Physique. C'est ce que nous nous proposons de développer.

On a disputé pendant 60 ans sur la nature des forces vives, parce que les différens partis composés des plus savans hommes de l'Europe, se trompoient tous, chacun à sa maniere. Nous avons fait voir que non seulement il n'est pas surprenant qu'ils ne se soient pas entendus, mais nous avons indiqué la raison pour la quelle ils ne devoient pas s'entendre. On n'a point disputé sur la nature des forces mortes, parce que tous se sont trompés, et tous de la même façon, en admettant tous unanimement les mêmes faux principes. D'où il est résulté que tout le monde s'est trouvé du même avis ; avis dont j'entreprends de montrer la fausseté dans ce Mémoire. Dans une attaque aussi hardie, je sens que j'ai besoin d'user d'une tactique des plus exactes et des plus mesurées. Pour procéder avec plus d'ordre, je prends les choses d'un peu loin.

Je considere d'abord le mouvement dans sa nature, dans sa cause et dans ses effets. Le mouvement considéré en lui-même n'est autre chose, selon moi, que l'existence suc-

cessive d'un corps dans différens points de l'espace, isolés, dans chacun des quels il est dans un état de repos, pendant un petit temps. Si quelqu'un n'est pas disposé à admettre cette notion du mouvement, il peut cependant la tolérer pour quelques momens, comme une regle de fausse position, avec l'assurance que je lui donne, de ramener avant de finir, ce que je vais dire, à l'idée qu'il jugera à propos de se former de la nature du mouvement. En se prêtant pour quelques instans seulement à notre façon de penser, il lui sera plus aisé de nous suivre, de nous entendre, et de nous juger avec connoissance de cause.

En envisageant le mouvement d'un corps, ou pour plus de précision, d'un atome quelconque, comme une existence successive dans différens points de l'espace, isolés et séparés par quelque intervalle, on voit clairement qu'il n'est qu'une création et une annihilation successive de l'atome dans ces différens points; que par là même Dieu seul peut être la cause physique ou productrice du mouvement. C'est en effet ce que pensent bien des Physiciens comme par instinct, et sans trop en savoir la raison. On conçoit dès-lors qu'un atome n'a rien de plus ni de moins, soit qu'il demeure persévéramment dans le même point, soit qu'il existe successivement dans différens points. D'où il suit que l'état de repos et l'état de mouvement n'ajoutent rien et n'ôtent rien à un atome. Le mouvement n'est donc pas un

être physique surajouté à l'atome qui se meut. On peut même dire qu'il n'y a point d'instant, où il ne soit dans un état de repos quelque part. Nous verrons bientôt comment il est arrivé que les Péripatéticiens ont considéré le mouvement comme une entitatule physique, qui passoit d'un corps dans un autre par le choc.

La base fondamentale que je viens d'établir, est d'une si grande importance, et tire si fort à conséquence, que je la présenterois sous mille jours différens, si la chose étoit possible. Le point capital est de se bien persuader qu'un corps qui est en mouvement et qui vient rencontrer un autre corps, n'agit point sur ce corps en le mettant en mouvement.

Rejettez tant que vous voudrez l'idée que j'ai donné de la nature du mouvement, tenez vous en tant qu'il vous plaira, à l'opinion commune qu'un mobile est un seul instant dans tous les points de la ligne qu'il décrit; vous serez toujours obligé de convenir que le corps choquant n'agit en aucune maniere sur le corps choqué, par la raison invincible qu'il ne peut pas agir là où il n'est pas; et que la loi invariable de la répulsion empêche que les atomes du corps choquant et du corps choqué arrivent jamais à se toucher. Dans votre systême même, vous ne pouvez vous refuser à avouer que les corps n'agissent pas les uns sur les autres, puisqu'ils sont invariable-

ment séparés par quelque intervalle. Dans le mien, cette vérité se présente avec un degré de clarté encore plus grand.

Il suit de ce que nous avons dit, que rien n'est plus vain que la recherche que les Physiciens ont fait de la cause physique de l'attraction et de la répulsion. Il est de la derniere évidence qu'elle n'est autre chose que l'action même de Dieu, qui crée et anéantit tous les atomes de l'univers, en mille manieres et dans mille endroits différens, toujours conformément aux loix générales qu'il s'est prescrites dans sa profonde sagesse. Nous avons démontré dans notre Physique générale, avec la rigueur de la Géométrie, l'absurdité de l'opinion de certains Métaphysiciens Anglois, qui, au rapport de M. De La Lande, prétendent que la force attractive est inhérente à la matiere. On peut y recourir, si l'on n'est pas pleinement satisfait de ce que nous venons de dire.

Le grand principe que nous avons établi, conduit naturellement à la théorie des *forces mortes*. L'action, ou pour parler exactement, la prétendue action d'une boule qui tombe sur un plan horizontal, porte le nom de *force vive*; l'action d'une boule qui repose sur un plan, porte le nom de *force morte*. Si l'on réfléchit mûrement sur ce que nous avons dit ici et ailleurs, on n'aura acune peine à convenir qu'un mobile qui tombe sur un plan, n'agit nullement sur ce plan. Qu'on revienne,

s'il en est besoin, à notre vue sur le choc des corps. Mais si la boule qui tombe sur un plan, n'exerce aucune action sur ce plan, si l'on est parvenu à en être bien persuadé, on conviendra sans doute que la boule qui repose sur ce même plan, n'agit pas non plus sur lui ; et que la prétendue pression qu'elle y exerce, est un pur être de raison.

Cependant l'imagination du lecteur se cabre. Quoi, me dira-t-il, prétendez-vous jouer ici le rôle du cordonnier de M. Jourdan ? — Monsieur, ce soulier me fait mal au pied — point du tout. — Lorsque je soutiens un boulet de canon, sur ma main, ne sens-je pas sa pésanteur ? et cette pésanteur qui est intimement présente à mes sens, n'est-elle pas quelque chose de réel ? — Ecoutez moi, je vous prie, quelques momens. Non seulement je prétends vous prouver que vous vous trompez, mais j'entends encore vous faire connoître la cause de votre erreur. On a dit, et l'on dira toujours que l'imagination est la folle du logis ; il est triste de se voir obligé de disputer contr'elle. Je ne désespere cependant pas de vous éclairer.

Non, mon cher lecteur, vous ne sentez ni la pression ni la pesanteur du boulet que vous soutenez sur votre main, parce que vous ne sauriez sentir ce qui dans la réalité n'est rien. Je dis plus, quand même cette pression, cette pesanteur seroient quelque chose de réel, vous ne les sentiriez pas. J'ai démontré invincible-

ment dans la théorie des sensations, que nous ne sentons pas la solidité et la résistance des corps, que nous ne les connoissons que par voie de raisonnement, et que les sensations ne peuvent nous en donner aucune idée. Or la pression et la pesanteur sont précisement dans le même cas. Tout ce qu'on dit des unes, on peut et on doit le dire des autres.

Mais d'où peut provenir la ferme persuasion où vous êtes, que vous sentez la pression et la pesanteur? Quelle peut être la source de votre erreur? C'est précisément ce que je me propose de vous faire connoître; et je ne prétends rien moins que de vous le faire toucher au doigt. Mais pour que vous soyez en état de m'entendre, il est indispensable que vous ayiez commencé par vous familiariser avec le grand principe admis aujourd'hui de tous les Physiciens, qui est que notre ame répand par une infinité de faux jugemens, ses propres sensations dans les objets extérieurs, quoiqu'elles n'existent réellement que dans elle. C'est ainsi qu'elle se persuade que les couleurs sont sur la surface des corps, que les sons sont dans les cloches, les instrumens, qu'elle sent de la douleur au pied ou à la main, tandis que les couleurs, les sons, la douleur sont uniquement dans le cerveau, au point de réunion des nerfs, qui est le siége de notre ame. De ce principe découle la distinction importante du *monde sensible* et du *monde matériel*, sans la quelle il

faut renoncer à l'étude de la Physique. Il est essentiel de s'en former une idée juste et précise, pour l'intelligence de ce que nous allons dire. Nous avons traité amplement ce sujet dans notre théorie des sensations, dans notre physique générale, et dans nos vues philosophiques sur l'Eucharistie. En présupposant que vous avez sur ce point fondamental les connoissances nécessaires, je vais travailler à vous guérir de vos préjugés.

Si vous êtes une fois bien persuadé avec tous les bons Physiciens, que les corps ne se touchent pas, qu'il n'y a pas dans l'univers deux atomes qui parviennent jamais à un contact immédiat, qui ne soient séparés par un petit intervalle, vous n'aurez pas de peine à convenir que le boulet est à quelque distance de votre main, et que par là-même, il est impossible qu'il agisse, qu'il exerce une pression sur votre main. Et puis que vous entendez prendre place parmi les Physiciens, vous vous résoudrez à passer condamnation sur ce point: mais vous revenez à me demander comment il se fait qu'il vous paroît que le boulet vous fait sentir sa pesanteur, qu'un ressort que vous tendez, semble pousser votre main dans un sens opposé. Quant à moi je le conçois aisément et trés-clairement: il ne me sera peut-être pas aussi facile de vous l'expliquer; je ne désespere pas au reste de vous le faire comprendre.

Vous me dites que je ne vous persuaderai

jamais que vous ne sentez pas ce que vous sentez. Je vous réponds que vous ne sentez pas ce que vous croyez sentir, ou pour vous moins effaroucher, que vous ne sentez pas ce que vous sentez, dans l'endroit où vous croyez le sentir; que ce que vous sentez, n'est point là où vous pensez, et qu'il est là où vous ne pensez pas. N'est-il pas vrai que si on vous pique le bout du doigt, vous croyez sentir de la douleur dans le doigt? Cependant tous les Physiciens, tous les Chirurgiens, tous les Anatomistes vous assurent et vous démontrent que la douleur que vous sentez, n'est point dans votre doigt, qu'elle existe uniquement dans le milieu de votre tête où votre ame est placée. La chose est si assurée, que si on venoit à vous couper la main, vous sentiriez, c'est-à-dire, vous croiriez sentir la douleur au bout de votre doigt, tout comme auparavant. C'est un fait dont on a des preuves journalieres dans tous les pays. J'en ai en ce moment un exemple frappant sous les yeux. C'est un Officier François, qui a perdu une main dans un combat, et qui m'assure qu'aux changemens de temps, il sent de la douleur dans sa main, au point de distinguer les doigts les uns des autres. Direz-vous qu'il sent réellement de la douleur dans sa main, qui a été enterrée, il y a dix ans?

Je vous crois assez raisonnable, pour vous rendre à des preuves aussi décisives, et ajouter

une pleine foi au principe que je viens d'établir, et sur le quel j'ai jugé qu'il étoit nécessaire d'insister. Voici maintenant l'application que j'en fais.

Dans l'idée où vous avez été jusqu'ici que la pression que vous sentiez, étoit dans votre main, vous avez raisonné ainsi: la pression que je sens est un effet très-réel, dont je ne saurois révoquer l'existence en doute. Mais dans toute la nature, il n'y a pas un seul exemple d'un effet sans cause. Cette pression est donc produite par une cause: or cette cause doit être là où est l'effet, sans quoi elle agiroit là où elle n'est pas. Elle est donc là où est ma main. La pesanteur du boulet, qui est cette cause, agit sur ma main; elle est donc un être physique distingué du boulet. Un bâton appliqué sur vos épaules, vous a fait sentir une vive douleur; vous avez jugé que cette impression étoit dans vos épaules, d'où vous avez conclu qu'elle avoit été produite par le bâton, et qu'il avoit exercé une véritable action. En partant du même principe, vous jugez qu'une boule qui s'approche d'une autre boule, la frappe et agit sur elle. En allant de conséquences en conséquences, vous imaginez que les mouvemens causés par l'attraction et la répulsion, sont les effets de l'action que les atomes exercent les uns sur les autres; et dès-lors, vous avez pensé que dans le cas de l'équilibre et du repos, les corps s'attirent, se repoussent,

gravitent les uns vers les autres, se pressent par une action proprement dite, positive et physique, distinguée de ces mêmes corps, et sans la quelle ces corps pourroient exister.

Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, la source de cette multiplicité d'erreurs, vient de ce que vous vous dépouillez de vos sensations qui ne sont que dans votre ame, et que vous les répandez dans les objets extérieurs.

Voici maintenant comment raisonnent les personnes instruites de la théorie des sensations. Je crois sentir que le boulet que je soutiens sur ma main, presse ma main; dans la réalité, il n'en est rien. J'éprouve une sensation, qu'on appelle impression du toucher; mon imagination me représente cette impression, comme existant dans ma main; d'où je suis porté à croire que la cause qui la produit est dans l'endroit où est ma main. Mais je sais que cette impression est uniquement dans mon ame. C'est donc là où est mon ame, et non ailleurs, qu'est la véritable cause de l'impression du toucher que je sens.

Résumons et concluons. Sur ce que nous avons dit dans cette septieme vue, et dans divers autres endroits, on doit établir les principes suivans.

1.° Soit que les atomes soient étendus, soit qu'ils soient des points mathématiques, inétendus et indivisibles, ce qui est ici indifférent, la loi de répulsion démontre invin-

ciblement qu'ils ne peuvent se toucher, qu'ils sont tous à une distance plus ou moins grande les uns des autres, qu'il n'y a pas dans l'univers deux atomes qui ne soient séparés par quelque intervalle.

2.° Il suit de là que c'est le comble de l'absurdité de supposer que les corps agissent les uns sur les autres. Il faudroit pour cela que les atomes dont ils sont composés pussent agir là où ils ne sont pas. Nous pouvons rappeller à ce sujet l'axiome des nos devanciers: *prius est esse, quam agere*, et ajouter, *prius est esse alicubi, quam agere ibi.*

3.° L'inertie de la matiere consiste en ce qu'aucun atome de l'univers ne change jamais de lui-même son état de mouvement ou de repos, la direction ou la vîtesse de son mouvement.

4.° Si l'on est obligé de faire un certain effort, pour remuer un corps, cela ne vient pas de son inertie, qu'on appelle mal à propos, force d'inertie. Un corps est indifférent à se mouvoir ou à ne pas se mouvoir. La résistance qu'on éprouve, vient uniquement de la force de répulsion que les atomes exercent dans les petites distances.

5.° Un corps qui se meut, n'a en lui-même rien de plus que quand il est en repos. Il ne lui survient pas, quand il commence à se mouvoir, un nouvel être distingué de lui. Figurez vous que six prêtres disent successivement la Messe, comme cela arrive tous

les jours, à Rome, Bologne, Milan, Turin, Lyon et Paris. Le Corps de Jésus-Christ se trouve successivement dans ces six villes. Vous ne concevez rien de plus ni de moins dans ce même corps, que si les six Messes avoient été dites dans le même endroit. Vous concevez seulement que Dieu a donné dans le premier cas l'existence à son corps, dans six endroits différens, et que dans le second cas, il lui a donné l'existence six fois dans le même endroit. Tel est précisément l'idée que vous devez vous former du mouvement ordinaire des corps. Je vous demande pardon, mon cher lecteur, si je vous apprends à lire la bûche en main. Le préjugé sur ce point est si étrange et si universel, que je ne saurois trop multiplier les moyens pour parvenir à le déraciner.

6.° Les forces mortes ne sont autre chose que l'état d'un corps qui est en repos, parce qu'il est attiré et repoussé dans des sens opposés, par des forces qui sont exactement égales. D'où je conclus qu'il est plus que probable que jamais il n'a existé et qu'il n'existera jamais dans l'univers de force rigoureusement morte. Tous les atomes s'attirent dans les grandes distances, et se repoussent dans les petites : or il n'est nullement vraisemblable que la somme de cette infinité d'attractions, et celle de cette infinité de répulsions, se trouvent jamais dans une exacte égalité, au point de se contrebalancer parfaitement.

D'où il est naturel de conclure que le saut d'une puce, un pas d'une fourmi, fait changer de place à l'univers entier. O Dieu, que vous êtes grand, que vous êtes admirable dans vos œuvres! *Mirabilis Deus in omnibus operibus suis.*

DE LA SPIRITUALITÉ DE L'AME.

Les Philosophes font les plus grand efforts, pour prouver que l'ame est matérielle. Ils sont résolus à se conduire en vrais pourceaux d'Epicure. Ils veulent se mettre à couvert de la crainte d'une autre vie, où ils redoutent de trouver le châtiment de leurs crimes. Ils cherchent à se persuader que l'ame étant matérielle, elle doit périr avec le corps, et qu'ainsi ils n'ont rien à craindre ni a espérer après la mort. Quand cela seroit aussi vrai qu'il est faux, je les défieirois de se rassurer pleinement. Car enfin, en supposant l'ame destructible de sa nature, ils ne peuvent disputer à un Dieu souverainement juste et tout-puissant, le pouvoir de réserver l'ame à un avenir, où il la jugera, la punira ou la récompensera selon ses œuvres. Mais pour ne pas embrasser trop d'objets à la fois, je me borne à examiner si l'ame est matérielle, ou si elle ne l'est pas. Et comme on a souvent mis dans cette discussion, et de la mauvaise foi et

de la mal-adresse, et plus souvent encore peu de précision, je commence par simplifier la question, la réduire à ses moindres termes, et par en fixer le véritable sens.

En disant que l'ame est matérielle, vous entendez que ce qui est étendu, peut sentir, penser, vouloir. Et pourquoi voulez-vous que ce qui est étendu puisse penser? C'est que ce qui est étendu, est composé de parties distinctes, et que par la séparation de ces parties, il peut être détruit. D'abord de tres-habiles Physiciens, tels que le Pere Boscovich, prétendent que la matiere n'est pas étendue, et qu'elle est composée de points mathématiques et isolés : mais la discussion de ce point, est tout-à-fait étrangere à notre sujet. Que la matiere soit étendue ou qu'elle ne le soit pas, peu nous importe ici. La question se réduit à savoir si l'ame est ou peut être composée de parties distinctes et séparables; car ce n'est que dans ce cas qu'elle peut être destructible, ce qui est l'unique point dont il s'agit. Laissons donc de côté toutes les idées de matiere et de non matiere, d'étendue, et de non étendue, qui sont ici complétement superflues, et qui peuvent affoiblir la lumiere pour ceux qui ne veulent pas voir. Circonscrivons notre objet, et envisageons le avec la rigueur de la Géométrie.

L'ame est-elle composée de parties distinctes, ne l'est-elle pas? Tenons nous en à ce seul et unique point de vue. Suivez moi, je

vous prie. Vous êtes tourmenté par une violence colique, j'éprouve le même mal que vous. Votre douleur et la mienne sont de de même nature, elles se ressemblent parfaitement. Je vous demande si ces douleurs sont individuellement une même douleur; si votre douleur est la mienne, et si la mienne est la vôtre. Vous vous apprêtez à rire, vous jugez que je me moque de vous; et vous me répondez sans balancer que nos coliques sont deux, et que l'une n'est pas l'autre. Vous n'hésiterez pas davantage à assurer que si nous formons un jugement, si nous faisons une résolution, quelque conformité qu'il y ait entre notre jugement et notre volonté, ce que nous faisons vous et moi, ne sauroit être une même chose individuelle; par la raison évidente que l'unité, que l'identité individuelle ne sauroit se trouver entre deux êtres qui sont réellement distincts. Appliquons ce principe incontestable, qui fait partie du sens commun.

Vous êtes-vous donné la peine de réfléchir quand vous avez dit que l'ame qui sent, qui pense, qui juge, qui veut, est un composé de parties dont l'une n'est pas l'autre? Assurément, si vous aviez prévu les conséquences que je vais tirer de vos assertions, vous n'auriez pas eu la confiance de vous préférer au plus fou de tous les foux qui sont dans les petites maisons. Quelques momens d'attention, s'il vous plait; je vais vous faire faire bien

plus de chemin que vous ne pensez. Si l'ame qui juge et qui veut, en conséquence de ce que nous avons dit, forme évidemment autant de jugemens, autant d'actes de volonté, qu'elle contient d'atomes; en la supposant composée d'un million d'atomes, elle juge, elle veut d'un million de manieres parfaitement distinctes. Ce n'est encore que le commencement des absurdités. Ces jugemens, ces volontés innombrables sont évidemment indépendans les uns des autres. Un atome pourra juger qu'une figure est ronde, un autre, qu'elle est quarrée, un troisieme qu'elle est blanche, un quatrieme qu'elle est noire, etc. Un atome voudra aller se promener, un autre voudra rester à la maison, un troisieme voudra veiller, un quatrieme voudra dormir. A présent dites moi comment il arrive que l'ame toute entiere, les temps d'indécision et d'irrésolution à part, comment l'ame toute entiere prononce un jugement simple, unique, veut d'une maniere seule et fixe, et cela de la maniere la plus invariable. Quoi, un million d'atomes avoir toujours la même façon de penser et de vouloir! Un pareil prodige n'est-il pas la chimere des chimeres. He! Messieurs les Philosophes, sachez une fois au moins vous rendre justice, et reconnoître ce que vous êtes et ce que vous valez. Je ne vous demande pas si on a vu un million de Philosophes être du même avis. En a-t-on jamais vu deux, dont les têtes fussent parfaitement à l'unisson? D'où

vient cela ? C'est qu'ils sont indépendans les uns des autres, et qu'aucun d'eux n'est d'humeur de recevoir la leçon de son voisin. Mais si leur ame est philosophe, les atomes dont elle est composée le sont aussi. A présent qu'on m'explique comment les atomes philosophes de l'ame de Voltaire sont si intolérans pour les atomes de la Beaumelle, de Nonnòte, et qu'ils sympathisent d'une maniere si étrange entr'eux.

Je n'ai pas encore fini. Que les atomes soient étendus, qu'ils ne le soient pas, peu importe en ce moment; il est également vrai dans les deux cas, que la force répulsive dans les petites distances, est établie sur des fondemens inébranlables. On peut en voir les preuves dans notre Physique générale. Il suit de là évidemment que les atomes ne se touchent pas, qu'ils sont isolés et séparés par quelque intervalle. Il se presente ici un nouveau mystere aussi ou plus incomprehensible que les précédens. Car dire que des atomes séparés s'accordent tous à penser et à vouloir une même chose, c'est dire qu'un Huron, un Cannibale, un Hottentot, un Calmouck, un Samoïede, un Lapon, sans aucun moyen de correspondance, passent toute leur vie, à penser, à vouloir les mêmes choses. Tout cela est exactement vrai, dans le cas que les atomes, qui sont certainement isolés, aient quelque étendue: mais si ce sont des points mathématiques qui n'occupent qu'un

point indivisible, comme on a de fortes raisons de le croire avec le Pere Boscovich, mon raisonnement acquiert un nouveau degré de lumiere, qui acheve de dissiper l'illusion.

Ceux qui ont la plus légere teinture de Physique, ne s'aviseront pas de supposer que chaque atome pris séparément, et supposé étendu, peut être détruit par la séparation de ses parties. Ce seroit consentir à la ruine prochaine et inévitable de la machine du monde. Une pensée aussi monstrueuse ne pourroit tomber que dans la tête d'un parfait ignorant ou d'un fou à lier. D'ailleurs, quand cela seroit, je prouverai toujours de la même maniere que les parties distinctes d'un atome, ne peuvent avoir une pensée commune, individuellement une. Car que ces parties se touchent ou non, mon raisonnement demeure toujours dans toute sa force.

Je viens de donner un apperçu d'un Traité de la Spiritualité de l'ame, dont le manuscrit a été livré aux flammes par les Sans-culottes Dauphinois. Ils pouvoient avoir leur intérêt à le faire disparoître: mais il auront beau faire, je les ramenerai bon gré malgré à leur dignité primitive. Je leur apprendrai, ou plutôt je leur rappellerai qu'ils sont destinés à une existence éternelle, pour être l'objet de la bonté d'un Dieu magnifique dans ses promesses, ou d'un juge inexorable dans ses vengeances.

DES FLIBUSTIERS.

Des corsaires François et Anglois, devenus si célebres sous le nom de Flibustiers, s'emparerent de la petite isle de la Tortue, à deux lieues au nord de l'isle de S. Domingue, et s'y fortifierent vers l'an !.. Ils formerent d'abord de petites sociétés de 50, de 100, de 150 hommes. Une barque plus ou moins grande faisoit tout leur armement. C'est là que nuit et jour, exposés à toutes les injures de l'air, il leur restoit à peine assez de place pour se coucher. L'indépendance les rendant ennemis de toute gêne, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité de leur capitaine se bornoit à commander dans l'action, tout étoit dans une confusion extrême. Sans crainte de manquer, sans soin de conserver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrêmités de la faim et de la soif. Mais tirant de leur détresse un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur sang jusqu'au transport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage; ils tiroient sur les sabords avec une justesse qui leur étoit propre, et déconcertoient les plus habiles canonniers. Dès qu'ils avoient jetté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper. Hors de la nécessité, l'Espagnol

étoit leur seul ennemi. Ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au Ciel le succès de leur expédition, et ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire. Lorsqu'ils rencontroient un vaisseau seul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. L'Espagnol qui trembloit à l'approche des Flibustiers, qu'il appelloit des démons, ne savoit que se rendre. On lui faisoit quartier, si la prise étoit riche; mais si elle ne l'étoit pas, on jettoit les vaincus à la mer.

Pierre le Grand natif de Dieppe, avec quatre canons et 28 hommes sur un bateau, attaqua le vice-amiral des galions; il l'aborda, et personne ne pensa à faire la moindre résistance. Cinquante cinq Flibustiers venus du sud pousserent leurs courses jusqu'à la Californie; ils firent deux mille lieues et retournerent au Détroit de Magellan, de là revinrent au Pérou, où ils prirent dans le Port du Callao un vaisseau chargé de plusieurs millions, et s'y embarquerent. Trois chefs croisoient devant Carthagene avec trois petits bâtimens. Il sortit du Port deux vaisseaux de guerre pour les combattre; ils les attaquerent sur le champ et les enleverent. Le Gouverneur fut invité à envoyer de nouveaux vaisseaux qu'on attendroit quinze jours. Le Capitaine Laurent fut surpris par deux vaisseaux Espagnols qui avoient chacun 60 pieces de canon, et 1500 hommes d'équipage; il passa entre deux, avec une rapidité et une résolu-

tion qui déconcerterent les Espagnols. Dans tous les combats, les Flibustiers montrerent la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable, ils se rendoient dans les premiers temps à la Tortue, dans la suite à S. Domingue, et les Anglois à la Jamaïque. Chacun levant la main protestoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Un parjure étoit expulsé de la société. Les braves qui arrivoient mutilés de leurs courses, étoient les premiers pourvus. Un bras, une jambe, un pied coupés se payoient deux cens écus. Un œil, un doigt, une oreille perdus ne valoient que la moitié. Les blessés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur pansement. Après cet acte de justice et d'humanité, on partageoit ce qui restoit en autant de lots qu'il y avoit de Flibustiers. On faisoit présent de trois ou quatre au Commandant, selon qu'on étoit content de lui. La faveur n'influa jamais dans le partage; tout étoit tiré au sort. On donnoit la portion des morts à leurs camarades ou à leurs parens, ou l'on faisoit prier pour eux. Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profusions de toute espece. La fureur du jeu, du vin, des femmes et de toutes les débauches étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, sans habits, sans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions.

Les Colonies Espagnoles, désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûterent de la navigation, et formerent presque autant d'Etats isolés. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore. Ce découragement augmenta l'audace des Flibustiers; ils demanderent à la terre ce que la mer leur refusoit. Parmi ceux qui se distinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars gentilhomme François se fit un nom singulier. Les cruautés des Espagnols dans le nouveau monde, lui avoient fait concevoir une haine qu'il portoit jusqu'à la frenesie. Arrivé en Amérique, il attaqua et aborda un vaisseau Espagnol. Parvenu sur le bord, il se porta deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, le sabre à la main, et renversa tout ce qui se trouvoit sur son passage. Laissant ensuite à ses compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation à la quelle il avoit juré une haine insatiable de carnage. Elle eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler sans s'assouvir. Descendu à terre, il se met à la tête des Boucaniers, fond le même jour sur les Espagnols avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides; il n'en échappa presque pas un à sa fureur. Le reste de sa vie répondit à cette premiere action, et lui fit donner le surnom d'*Exterminateur*.

L'Olonois s'empara d'une Frégate Espagnole

sur la côte de Cuba; il se fit amener les Espagnols l'un après l'autre, et leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégouttoit de son sabre. Il alla ensuite se rendre maître au Port au Prince, de quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse; et jetta leurs équipages à la mer. Il y trouva Michel le Basque, qui avoit pris sous le canon même de Porto-belo un vaisseau de guerre chargé d'un million de piastres. Ils assemblerent 440 hommes; il emporterent le fort de la baie de Vénézuéla, et passerent au fil de l'épée la garnison de 250 hommes. Ils emporterent de Maracaïbo, les croix, les tableaux, les cloches, dans le dessein, disoient-ils, de bâtir une chapelle à la Tortue.

Morgan le plus accrédité des Flibustiers Anglois alla attaquer Porto-belo; il surprit cette ville; les forts lui coûterent beaucoup de sang. Il se rend maître du fort qui est à l'embouchure du Chagre qu'il remonte avec ses chaloupes l'espace de 43 milles jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il s'avance par terre à Panama, qui n'en est éloigné que de cinq lieues. Il dissipe des troupes nombreuses sans beaucoup d'effort, et trouve des trésors immenses dans la ville. Il devient amoureux d'une Espagnole qui lui opposa la fermeté et la résistance la plus héroïque. Il fut obligé de céder au murmure de ses gens; il brûle Panama, et revient à l'embouchure du Chagre avec un butin prodigieux.

L'intrépidité de Vand Horrn ne lui permit jamais de souffrir une marque de foiblesse parmi ceux qui s'associoient à lui. Ils tuoit sur le champ ceux qui baissoient la tête, au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches et l'idole des braves. Du reste il partageoit volontiers ses richesses immenses avec les gens de cœur. Il partit avec quatre autres fameux chefs et 12 cens Flibustiers, sur six bâtimens pour la Vera-Cruz. Il mit la ville au pillage après avoir embarqué tout ce qu'il y avoit de plus riche. Sa retraite fut brillante et audacieuse; il passa au milieu d'une flotte Espagnole de dix-sept vaisseaux, qui n'osa pas tirer un coup de canon.

Moins d'un an après, mille Flibustiers s'associerent pour l'expédition du Pérou; ils s'y rendirent par terre et par mer; ils battirent plusieurs fois toutes les escadres qu'on arma contr'eux. Leurs exploits et leur histoire finit avec le seizieme siecle.



DU PIÉMONT.

Une Géographie complete demanderoit un homme tout entier; je me trompe, elle en exigeroit un grand nombre. A ce double titre, je n'ai garde de m'engager dans une entreprise que toutes les circonstances m'interdisent. Aujourd'hui que l'on tend avec ardeur au grand et à l'utile, une des plus belles institutions seroit une Académie de Géographie, dont les membres seroient uniquement occupés de cet objet important. Ils travailleroient à se procurer des correspondans dans tous les pays de l'Univers. Toutes les Puissances auroient un intérêt commun à favoriser leurs vues. Les Jésuites, comme je le dis ailleurs, avoient pour l'exécution de ce magnifique projet, des moyens et des facilités que les Souverains les plus puissans ne sauroient avoir. En attendant leur rétablissement que la Religion, les sciences et les arts sollicitent de concert, je vais tâcher de me rendre utile, de la maniere que je le puis, en me nourrissant de l'espérance de pouvoir beaucoup plus, et de le pouvoir bientôt.

Il seroit à souhaiter qu'un grand nombre de personnes cultivées et instruites prissent à tâche de perfectionner séparément quelque point particulier de Géographie. On prendroit, par exemple, pour modele la description des

Maldives que M. de S. Pierre a donné sur la Relation de Pyrard. Ses autres vues philosophiques sur le Globe sont admirables, et sont une source inépuisable de réflexions profondes sur la surface de la terre.

Me pardonnera-t-on d'oser me mettre sur les rangs. Il y a bien long-temps que j'ai tracé le Plan d'une Géographie combinée avec l'Histoire. S'il est assez habilement exécuté, pour répondre à l'idée que je m'en suis formé, il ne peut manquer de faire les délices de la jeunesse, et qu'on me permette d'ajouter, de l'age mûr. Il renferme un tableau, je puis dire pittoresque, du commencement, du milieu, de la fin de chaque siecle, autant que la nature des événemens peut le permettre. C'est un ouvrage de longue haleine, qui ne sauroit être composé que par parties brisées. Je me suis déja essayé sur plusieurs articles. On trouve dans mes Mêlanges imprimés. 1.° Un Mémoire sur le site du Paradis terrestre. Je me suis aidé de la Langue Sainte, des auteurs anciens; j'ai puisé des lumieres dans Buache et Danville. L'esprit de combinaison, de symmétrie, des vues géométriques m'ont fourni des ressources pour rendre ce morceau très-piquant, et le mettre à la portée de la jeunesse. 2.° Les dimensions de l'Empire Romain, sous Trajan. M. Danville m'a encore été ici d'un grand secours. 3.° Le démembrement du même Empire au 5.e siecle. Maimbourg d'abord trop accueilli, ensuite

trop négligé m'a été très-utile pour cette partie. 3.° Parallele singulier de la Lombardie et de l'Egypte, ces deux grands théatres des exploits militaires du premier Consul. 4.° La Découverte du nouveau monde. 5.° La Description, ou pour mieux dire, la conscription de la Turquie d'Europe, et de l'ancienne Grece. J'ose assurer qu'on en sera frappé, etc. etc. etc.

Parmi les différens morceaux que je me propose de donner successivement, il est juste que mes premiers regards se fixent sur le Piémont, où j'ai trouvé depuis 12 ans un asyle, et je puis dire, une seconde patrie. J'ai vu une grande partie de l'Europe; j'ai séjourné dans les villes principales. Si j'étois dans une pleine liberté de décider de mon sort, et de fixer le séjour de mes derniers ans, je n'hésiterois point à donner la préférence à Turin. C'est une des plus jolies villes du monde: mais il n'est pas encore temps d'en parler.

1. Le Piémont a une figure sensiblement triangulaire. La base nord-sud, du Mont Blanc à Nice, est de 50 lieues. La hauteur ouest-est du Mont Viso à Pavie, est à peu-près de même de 50 lieues; d'où il résulte que le Piémont contient 1250 lieues quarrées. Les principales rivieres sont le Pô, le Tesin, le Tanaro, la Sésia, les deux Doires, la Vraïta, la Magra, la Stura, et la Bormida.

Le Pô prend sa source au Mont Viso, coule

au nord-est, et ensuite vers Turin, plie à l'est. Le Tesin part du Mont Saint Gothard, traverse le Lac Majeur, et sépare le Piémont du Milanez. La Sésia vient du Mont Rose, et passe près de Verceil. La République Italienne s'étend actuellement jusqu'à cette riviere. La Doire Baltée part du Grand Saint Bernard, et se décharge dans le Pô près de Crescentino. La Doire Ripaire et la Durance coulent du Mont Genevre; ce qui m'a donné occasion d'arranger ce petit quatrain, dont on m'a donné l'idée dans mon enfance.

La Doire et la Durance
Partent du même mont,
L'une pour le Piémont,
Et l'autre pour la France.

La premiere passe aux portes de Turin, et la seconde à Briançon, dont les superbes fortifications ont fait dire: Briançon, petite ville et grand nom. Qu'on passe ce petit écart à l'amour de la patrie. La Vraïta, la Magra et la Stura forment un arc, en se repliant vers le nord-est. Elles vont se perdre celles-là dans le Pô, et celle-ci dans le Tanaro. Le Tanaro part du Col Ardent, et tombe dans le Pô au dessous d'Alexandrie. Il sépare les Alpes de l'Appennin. La Bormida, un peu plus à l'est, se décharge dans le Tanaro. Le Var fait la séparation de la France et de l'Italie.

2. Le Piémont est borné à l'ouest par la France, au nord par le Valais et la Suisse, à l'est par le Milanez et le Plaisantin, au sud

par la Riviere de Gênes. La chaîne de montagnes du côté de la France, présente une singularité remarquable. On trouve à des intervalles sensiblement égaux, l'embouchure du Var, Glandeves, la source du Var, le Mont Viso, le Mont Genevre, le Mont Cenis. De là deux intervalles jusqu'au Mont Blanc; le premier en Savoie et le second en Piémont. Chacun de ces intervalles pourroit se faire dans un jour, si l'on étoit dans un pays de plaine. On peut les évaluer à 8 ou 10 lieues au plus.

3. Le Comté de Nice forme une sorte de triangle, dont les trois pointes sont à Nice et aux sources du Var et du Tanaro. Les trois côtés sont chacun d'une quinzaine de lieues. La chaîne des Alpes va droit vers le sud, du Mont Genevre au Mont Viso, et du Mont Viso aux sources du Var. Là cette chaîne plie brusquement vers l'est, s'avance jusqu'au Tanaro, où elle finit. Cette portion des Alpes sépare le Comté de Nice du reste du Piémont. Pour le reconnoître, il n'est pas nécessaire de la voir tracée sur la carte; il suffit d'observer la direction des eaux qui coulent dans des sens opposés, les unes au nord vers le Pô, les autres au sud vers la mer.

Cette remarque est extrêmement importante. Elle fournit une méthode assurée pour reconnoître le site et la direction des montagnes qu'on dessine rarement et très-négligemment dans les cartes. On peut même se for-

mer une idée de la hauteur des monts, par la longueur du cours des rivieres.

4. Pour les raisons qu'on verra plus bas, nous passons au nord du Piémont. La Val d'Aoste s'étend du Mont Blanc au Mont Rose, ouest-est. Elle a 15 lieues ou deux journées de long, en deux sens en sautoir. De la Cité d'Aoste on va en six heures au Grand Saint Bernard. De la même Cité on compte onze postes et demie jusqu' à Turin.

5. Au sud de cette Vallée on trouve le Canavese qui a Ivréa pour Capitale; il a 15 lieues de long, ouest-est. Je ne décide pas jusqu'à quel point on est fondé à dire en plaisantant, que la guillotine est la diligence du Canavese. Le caractere et la conduite des habitans y auroient-ils donné quelque lieu?

6. Le pays d'Ossola, s'étend 15 lieues du nord au sud, entre la Val d'Aoste et le Tesin. On trouve en descendant, à l'est le Novarese et la Lumelline, et à l'ouest le Biélese et le Vercellois. Ces deux contrées ont aussi 15 lieues de long. L'Astesan et le Mont-Ferrat sont au sud du Vercellois, et le Tortonese au sud de la Lumelline. Ils en sont séparés par le Pô. Ces trois pays ont de 15 à 20 lieues de long.

7. Nous avons fait le tour du Piémont, en parcourant les différentes provinces. Le milieu n'est point divisé de la même maniere, quoiqu'il soit fort étendu. On compte 30 lieues du Mont Tabor à la Riviere de Gênes, et

30 lieues des sources du Var au confluent du Tanaro et du Pô. Cette irrégularité dans la division me parut d'abord une inexactitude dans la carte. Je fis ensuite réflexion que ce pays pouvoit avoir été le premier Domaine des Princes de Piémont, et que les autres Provinces y avoient été réunies successivement. Je pris des informations; et la réponse confirma mes conjectures.

8. Si Turin n'est pas une des plus belles, elle est assurément une des plus jolies, ou la plus jolie ville de l'Europe. Je puis dire que je parle avec connoissance de cause. Il a une forme ovale de 900 toises de long et de 600 toises de large. De la porte de Suse à la Maison de Ville, 300 toises; de là à la Rue de Pô, 300; la Rue de Pô, 300 toises. De la place Carignan aux bastions du sud 300 toises, et du côté du nord, 300 toises. Les rues de Pô et de Dora Grossa sont magnifiques. La premiere a 50 pieds de large, elle est bordée de beaux portiques. La seconde n'en a que 30: mais elle se fait remarquer par la richesse de son architecture; les rues des deux tiers de Turin sont larges, tirées au cordeau, et se coupent à angles droits. Les promenades dans la Ville sont de la plus grande beaute. Une chose qu'on ne sauroit trop priser, c'est le nivellement des rues. Dans le besoin, on fait parvenir par-tout en un quart d'heure, une masse d'eau qu'on ne peut franchir, et qui occupe, si l'on veut, toute la

largeur de la rue. Toutes les maisons, si l'on excepte le vieux Turin, sont de niveau, de même que les différens étages. Du reste la régularité des rues est assez incommode en hiver et en été. C'est ainsi que les plaisirs de la vie sont toujours mêlés de quelque désagrement. Nous ne sommes pas dans notre Patrie. Turin est placé au centre même de l'Etat; il est à 25 lieues de Nice, à 25 lieues de Chambery, à 25 lieues du Lac Majeur, là où le Piémont quitte ses bords, à 25 lieues de Bobbio, près du Plaisantin.

9. Le Piémont est un pays excellent. Le Dauphiné qui n'est guere moins étendu, ne renferme que *666* mille ames. Le Piémont compte deux millions et demi d'habitans. On peut juger de là de sa fertilité. Elle pourroit être encore plus grande. Les registres de toutes les Intendances que j'ai eu entres les mains, font foi qu'il y a encore beaucoup de terrein en friche. Il y auroit des moyens à prendre, pour favoriser l'agriculture. Du reste en l'état actuel, le Piémont recueille année commune, de la soie, pour la valeur de 24 millions de francs au moins. Il abonde en froment, en seigle, en maïs, en ris, en vin, en chanvre, en châtaignes, en pommes de terre. Mais les arts et métiers y sont dans un état de nullité. On n'y manque pas au reste d'hommes capables d'y exceller. Ils n'ont besoin que d'être encouragés et excités. Si les soies entr'autres y étoient travaillées, elles

vaudroient des trésors au pays. J'apprends qu'on compte à Lyon 7 à 800 ouvriers en soie Piémontois, qui sont plus recherchés que les autres.

Je finirai par une observation également curieuse et intéressante. On compte 30 lieues de Turin à Milan. Trois rivieres divisent cette route en quatre parties sensiblement égales. De Turin à la Doire Baltée 7 lieues et demie. De la Doire à la Sésia 7 lieues et demie. De la Sesia au Tésin 7 lieues et demie. Du Tésin à Milan 7 lieues et demie.

Pour fixer la mémoire des jeunes gens, il est permis de leur faire remarquer que trois rivieres coulent à la droite, et trois à la gauche du Pô; d'un côté les deux Doires et la Sésia, de l'autre la Vraïta, la Magra et la Stura. Que les plus éloignées commencent par une *S*, la Sésia et la Stura; qu'un peu plus loin, deux autres commencent par un *T*, le Tesin et le Tanaro.

PARALLELE DE LA LOMBARDIE ET DE L'ÉGYPTE.

Quoiqu'en dise un Antiquaire de Turin, le Piémont faisoit partie de la Lombardie sous les Rois Lombards. Je vais en donner les dimensions tirées de Tésauro et Sigonio. Ses limites à l'ouest étoient la chaîne

des Alpes du Var au Mont Blanc. Là elles se dirigeoient à l'est, et étoient indiquées par la source des eaux qui coulent au sud, jusqu'à Trieste. La mer la bornoit à l'est; et la Méditerranée et l'Apennin jusque vers Rimini au sud. C'est cette étendue de pays dont j'entends parler dans le parallele que je vais faire.

1. La Lombardie est une vallée de 100 lieues de long, qui s'étend de l'ouest à l'est, du Mont Viso à la mer; le Pô la parcourt dans toute sa longueur. Sa largeur est très-inégale; elle va croissant, et vers la mer où le Pô se décharge par sept bouches, elle est d'une cinquantaine de lieues. Elle est entourée de trois chaînes de montagnes. La premiere à l'ouest, la sépare de la France. La seconde au nord, va du Mont Blanc jusqu'à l'Istrie. La troisieme est l'Apennin, qui la borne au sud, et va du Tanaro jusque vers Rimini. Ces trois chaînes se reconnoissent par la direction des eaux, qui coulent dans des sens opposés. Nous allons retrouver toutes ces dispositions dans l'Egypte; les rapports seront frappans.

L'Egypte a 200 lieues de long du sud au nord. Elle commence à la fameuse cataracte près de Syene, dont la hauteur prodigieuse ne répond pas mal à celle du Mont Viso. Sa largeur est de même très-inégale. Elle va croissant d'une maniere irréguliere; et vers la Méditerranée, où le Nil se décharge par sept

bouches, elle est d'une cinquantaine de lieues. Elle est entourée de trois chaînes de montagnes. La premiere au sud, la sépare de la Nubie. La seconde à l'ouest, la divise des sables de la Lybie, et s'avance vers Alexandrie. La troisieme la borde à l'est, et suit les côtes de la Mer Rouge, jusqu'à Suez. Ces trois chaînes ne sauroient se reconnoître par la direction des eaux, qui n'existent pas. Et pour le dire en passant, ce n'est pas une petite merveille, que de longues chaînes de montagnes qui ne donnent point d'eau: mais ce n'est là que la moindre partie du contraste des deux pays dont je parle, et qu'on verra bientôt. De même que l'Apennin se replie vers la Toscane, la chaîne qui côtoie la Mer Rouge se replie vers l'Isthme de Suez. Le Nil parcourt l'Egypte dans toute sa longueur, comme le Pô la Lombardie. Telles sont les consonances de ces regions fortunées. Voici maintenant les contrastes.

Ces deux magnifiques vallées sont de la plus grande fécondité. Elles offrent une abondance extraordinaire de tous les genres de productions: mais leurs richesses proviennent de causes qui n'ont rien de commun.

Le Pô reçoit une immensité de rivieres et de ruisseaux. Toute la Lombardie est fertilisée par l'arrosage le plus universel et le plus multiplié. Le Nil au contraire ne reçoit ni rivieres, ni ruisseaux, ni fontaines, pas le plus petit filet d'eau. Ce sont ses propres

eaux qui donnent la vie et l'ame à toutes les campagnes de l'Egypte. Les canaux dans la Lombardie, dirigent les eaux qui vont se rendre dans le Pô. Ceux de l'Egypte sont destinés à distribuer les eaux mêmes du Nil dans les terres, qui sans ce secours, seroient frappées de la stérilité la plus entiere. Les inondations du Nil fertilisent l'Egypte, en proportion de leur hauteur. Le Pô au contraire cause les plus grands ravages, lorsqu'il se répand dans les environs. Près de la mer, le fond de son lit est au dessus du niveau de la campagne, de sorte qu'on a été obligé d'élever une chaussée sur ses deux bords. Dans la crue des eaux, on forme un long cordon sur ses deux rives : on se presse de réparer au plutôt la plus petite breche ; sans quoi le Pô y passeroit bientôt tout entier. Pour prévenir les suites de ces sortes d'accidens, on tient aux portes de Ferrare, des pierres, des briques, de la chaux, et on les mure dans le besoin.

C'est ainsi que l'auteur de la nature, inépuisable dans ses moyens, étale sa bienfaisance, et produit des effets tout semblables, par des voies directement opposées.

Les contrastes de ces deux fameuses régions ont assurément quelque chose de frappant. En voici un d'une autre espece qui fixe bien plus encore mon attention. La Lombardie et l'Egypte ont été le théatre des exploits militaires de Bonaparte. C'est de l'Egypte que partit

Sésostris pour la conquête d'une grande partie de l'Asie. On peut en voir l'histoire dans Rollin et ailleurs.

Le Roi déploya toute sa puissance pour disposer son fils Sésostris dès son enfance aux entreprises les plus propres à l'immortaliser. Avec de tels moyens, des talens ordinaires peuvent suffire pour conduire au chemin de la gloire. Bonaparte a reçu une éducation commune; et s'il est devenu un homme extraordinaire, il le doit uniquement à son génie, aux talens qu'il a reçu de la nature, et à la trempe de son caractere. Tout ce qu'on raconte de Sésostris, ne contient rien qui peche contre la vraisemblance. L'Egypte étoit un Empire formidable. Les Egyptiens n'étoient point alors des hommes efféminés. Que pouvoient être de leur côté les Assyriens sous un Sardanapale, les Babyloniens sous un Balthasar. La ruine de Ninive et de Babylone annoncent assez la dégradation de ces peuples. Tout ce que Bonaparte a fait, ne paroît pas même avoir un caractere de possibilité. L'Egypte avoit épuisé ses vastes ressources pour préparer les triomphes de Sésostris. La France ne fit rien pour rendre possibles ceux de Bonaparte. Il entre en Italie à la tête d'une armée sans casse militaire; il n'a pas de quoi soudoyer ses soldats. Nous les avons vu dépourvus de tout, qu'on me pardonne le mot, sans vivres, déchaux, presque déguenillés. Bonaparte n'a pour lui que

les qualités d'un grand Général, et la valeur des François soutenue par la confiance que leur inspire celui qui les commande. On a vu à Vérone que sans cette confiance, leur bravoure leur devient inutile. Sésostris avoit à subjuguer des peuples lâches, corrompus, abâtardis. Bonaparte avoit à se mesurer avec les nations les plus aguerries de l'Europe. Le contraste n'est pas encore fini.

Sésostris a fait ce qu'on fait le commun des conquérans, les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les Annibal, les César, les Mahomet, les Charlemagne. Tous ces hommes eurent de grands moyens et des circonstances qui favoriserent leurs desseins. Ici tout paroît conjuré pour traverser les vues du Héros de nos jours. Après avoir étonné l'Europe par ses succès, il est engagé dans une entreprise des plus hasardeuses. On l'envoie rivaliser la gloire de Sésostris, par des motifs que je ne me permets pas d'approfondir. Une nation rivale détruit une flotte qu'il ne commande pas. Le voilà sans espoir : mais il se suffit à lui-même. Il débarque sur les bords du Nil. Le Sultan peut aisément lui opposer un million de combattans. Sa perte paroît assurée. Non il ne périra pas, ni la troupe de Héros qu'il a formés. Il se soutiendra contre toutes les Forces Ottomanes ; et il conservera sa gloire, jusqu'au moment où il devra aller cueillir des lauriers d'un genre nouveau au sein de la France.

Ici l'Egypte ne fournit plus de matiere au

contraste, ou si l'on veut, elle y met le comble. Sésostris se perd dans la nuit des temps avec tout ce qu'il a pu faire après son retour dans sa patrie; c'est à cette même époque que je vois s'accumuler une foule d'événemens dont un seul pourroit immortaliser un grand homme, moins héros que Bonaparte. Je le vois traverser la Méditerannée des bouches du Nil aux côtes de France, au milieu des flottes Angloises si intéressées et si acharnées à sa perte. Il paroît à Paris, et par un coup de théatre inoui, il met en poudre une assemblée monstrueuse, qui tyrannisoit la France, et que les forces liguées de l'Europe, n'avoient pu ébranler ou intimider après des batailles sanglantes. La Vendée avoit déja coûté deux cent mille hommes à la République. Bonaparte parle, elle rentre dans le devoir, et prend le parti de la soumission. Nouvel Annibal, il franchit les Alpes Grecques; il a traversé le Pô, et on n'a pas encore eu le temps de l'apprendre. Il se montre a Marengo, brave les boulets, les balles, les baïonnettes, juge le moment avec la pénétration et le sang froid d'un grand Général, arrache la victoire des mains de l'ennemi qui s'en tenoit assuré, et lui impose la condition de la reddition de douze places fortes. On jugera sans doute qu'on ne peut rien ajouter à de pareils prodiges, et que la postérité aura de la peine à les croire.

Pour moi j'admire bien plus encore le rap-

pel pacifique des émigrés, qui n'a occasionné aucun trouble, aucune querelle entre les possesseurs et les propriétaires. Non seulement j'ignore les moyens que sa sagesse a suggéré au premier Consul, mais je me demande encore comment ce que je vois s'être réalisé, a été possible. A vous, Philosophes, je vous attends dans l'arene, et je vous déclare hardiment que Bonaparte a ajouté le plus beau fleuron à sa couronne, en rétablissant dans ses droits la Religion de ses peres, qui est la sienne; qu'en cela il s'est montré aussi grand Politique, que solidement Religieux.

Nous avons dû perdre de vue Sésostris, je reviens à lui, et je finis par un contraste dont je me flatte qu'on sera frappé. Les traits multipliés qui caractérisent la vie publique de Bonaparte pechent contre toutes les loix de la vraisemblable; ils ne paroissent pas placés dans la classe des choses possibles: cependant nous n'avons pas la liberté du doute sur leur réalité. Il faudroit pour cela douter de notre propre existence. Ils nous présentent un tissu de faits aussi vrais que peu vraisemblables. Les merveilles que l'Histoire des *Temps Fabuleux* nous raconte de Sésostris, n'ont rien que de vraisemblable, et n'ont rien de vrai. Comment cela? Je vous renvoie à l'Ouvrage immortel de M. Guerin Du Rocher, ce savant prodigieux, qui vous apprendra et vous démontrera que les conquêtes de Sésostris se réduisent au plat de lentilles que Jacob vendit

à son frere Esaü. O Philosophes, cet homme qui méritoit les autels de tous les gens de lettres, a péri sous votre couteau. Une basse jalousie, une crasse ignorance l'avoient tellement persécuté, qu'il l'avoient fait se désister de ses travaux. J'étois en relation avec lui; et j'avois eu assez d'empire sur son esprit pour le décider à reprendre la plume. Il avoit une multitude de manuscrits d'un prix infini sur tous les temps fabuleux. Il faisoit voir entr'autres que le fameux siége de Troye, n'étoit autre chose que l'Histoire travestie de la femme du Lévite à Gabaa. Malheureux! S'est-il trouvé parmi vous, quelqu'un qui ait eu le bon esprit de recueillir et de mettre en sûreté, un dépôt aussi précieux? Mais détournons nos regards de pareilles horreurs; et revenons à des idées plus consolantes.

Le premier Consul doit être rassasié de gloire: mais son esprit de bienfaisance est-il pleinement satisfait? Il ne le sera que quand il aura perdu tout espoir de pouvoir ajouter à ses bienfaits. Il a travaillé jusqu'ici pour le bonheur de la France. Mais s'il se présentoit à lui un moyen de déployer toutes les ressources de son génie pour procurer la félicité du monde entier, pour accélerer sur toute la terre les progrès des sciences et des arts, que pensez-vous qu'il feroit? Je n'attends pas votre réponse; vous ne me diriez que ce que je sais. Or ce moyen est très-réel; je ne crains pas d'en répondre sur ma tête. Au pre-

mier coup d'œil, il paroît au dessus du pouvoir du plus grand Monarque. Cependant il a été un temps où il étoit d'une facile exécution; et je m'en suis occupé très-sérieusement. Je l'ai insinué, dans la Preface de ma *Théorie des Sensations*, et dans *l'Histoire de mes Œuvres*. Mais ce temps n'est plus. Sommes-nous donc condamnés à de stériles regrets? Non, ce temps qui n'est plus, peut revenir sur ses pas. Le grand Bonaparte peut lui donner une nouvelle vie, avec un mot. Et quel est ce mot .... C'est un mot, qui de Restaurateur de la France, le fera le Restaurateur du monde entier, le Protecteur des sciences et des arts, le Promoteur de tous les genres de connoissances et de cultures, d'où dépend la prospérité des Nations. Alexandre pleuroit de voir renfermés dans des limites si etroites ses conquêtes, qu'il devoit a des torrens de sang. Bonaparte est appellé à une gloire plus vaste, plus vraie et plus amie de l'humanité. Elle fera sa sûreté, en faisant celle de la France, qui ne sauroit manquer de périr avec lui. Qu'on me devine, si l'on veut. Du reste je suis tout prêt à m'expliquer, et à prouver ce que j'avance. Je ne dis rien de trop, en assurant que mes preuves sont de nature à ôter la liberté du doute.

PENSÉES DÉTACHÉES SUR LES SENSATIONS.

Le sujet dont nous allons nous occuper, est inépuisable dans ses détails. Il n'y a presque pas d'erreur où l'on donne, dans l'étude de la Physique, qui n'ait son principe dans l'ignorance de la Théorie des sensations, ou dans la fausse application qu'on en fait. Puisqu'elle est la clef qui nous conduit à la connoissance des phénomenes de la nature, et de leurs véritables causes, il est aisé de voir qu'on ne sauroit mettre de l'ordre et une sorte d'enchaînement dans les conséquences, on peut dire, innombrables, qui suivent de cette belle Théorie. Ainsi nous n'avons d'autre parti à prendre, que d'indiquer au hasard celles que se présenteront à nous. Comme nous avons traité cet important sujet dans plusieurs endroits, il pourra nous arriver de donner dans quelques redites. Mais en vérité, nous ne saurions y revenir trop souvent. Dans l'étude constante que nous avons fait de la Physique, nous avons presque toujours trouvé que les méprises que l'on fait, ont leur origine dans les faux principes où l'on est sur le véritable site des sensations, principes du reste qu'il est étrangement difficile de déraciner.

On est dans le plus grand étonnement, et

l'on s'apprête à rire, quand on entend dire à un Philosophe, que l'écarlate n'est pas rouge, que la neige n'est pas blanche; que les cloches et les instrumens de musique ne rendent aucune son; que le musc, la rose et les matieres les plus infectes n'ont aucune odeur, ni bonne ni mauvaise; que le sucre et le miel ne sont pas doux, que l'absynthe et le fiel ne sont pas amers; que quand on se plaint d'avoir mal à la main ou au pied, on n'a mal ni au pied ni à la main; que le feu n'est pas chaud, que la glace n'est pas froide. On est tout aussi surpris de le voir assurer que notre ame est successivement et même tout à la fois, rouge, jaune, verte, bleue, violette, blanche et noire; qu'elle est sonore, et rend mille sons différens; qu'elle est odoriférante de toutes les façons, qu'elle sent bon, qu'elle put, qu'elle a l'odeur du jasmin, de la violette, de l'encens; qu'elle est douce, amere, chaude, froide, etc. le tout souvent dans le même temps.

Voilà un langage bien extraordinaire pour la multitude. Le peuple des esprits ne sera guere disposé à y ajouter foi. Cependant celui qui entreprend d'étudier la Physique, doit commencer à se familiariser avec cette façon de penser. Si avant tout, il ne fait ce premier pas, il est certain qu'il marchera dans les plus épaisses ténebres, qu'il se méprendra à chaque instant, qu'il confondra sans cesse les objets les plus différens. Non seulement

il marchera dans la plus profonde obscurité, il fera pire, il acquerra une masse, un cahos de fausses lumieres ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'avancer il reculera, puisqu'il vaut mieux ne pas savoir, que de mal savoir. En un mot, il ne parviendra jamais à mériter le nom de Physicien.

Nous croyons donc rendre un service important à tous ceux qui aspirent à pénétrer dans les secrets de la nature, que de developper, de mettre dans tout son jour, et de démontrer de mille manieres s'il est possible, cette grande et importante vérité que les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, les douleurs, le froid, le chaud, etc. ne sont pas là où on les croit, et qu'ils sont là où l'on ne les croit pas. Si une fois nous avons duement prouvé que toutes ces qualités ne sont ni dans les différentes parties de notre corps, ni dans les objets extérieurs, il en résultera nécessairement qu'elles sont dans nous-mêmes, c'est-à-dire, dans nos ames, selon la pensée de Saint Ambroise, *nos animæ sumus, corpora vestimenta sunt.* En effet toutes ces qualités qu'on appelle *sensibles*, les couleurs, les sons, les odeurs, etc. sont quelque chose de réel et de très-physique ; ainsi si elles n'existent pas hors de nous, il faut nécessairement qu'elles soient dans nous ; car elles doivent être quelque part. Entrons donc en matiere, et prouvons qu'elles ne sont pas hors de nous.

1. Vous me dites que vous avez mal au



pied, à la main, que vous y sentez une vive douleur. Je vous avertis qu'il n'en est rien. Vous n'êtes pas disposé à me croire; il s'agit de vous convaincre. Vous m'assurez que la douleur est dans votre main, parce que vous l'y sentez; je m'en vais vous faire voir que cette raison ne prouve rien. On voit tous les jours des hommes qui sentent de la douleur dans un pied, dans une main qu'ils ont perdu, et qui ont été enterrés il y a dix ans. Direz-vous que la douleur est dans ce membre qui n'existe plus depuis long-temps? Que l'on consulte les Chirurgiens de tous les pays; il n'en est pas un qui ne soit en état de garantir la réalité de ce phénomene. J'ai traité long-temps avec un Officier de la garnison de Turin. Il avoit perdu la main droite dans un combat. Il m'assuroit que dans les changemens de temps, il sentoit le froid, le chaud, la douleur dans la main qu'il n'avoit plus, au point de distinguer les doigts les uns des autres. Raisonnons maintenant. Votre douleur, dites-vous, est dans votre main, parce que vous l'y sentez: mais mon Officier l'y sentoit tout aussi bien que vous; direz-vous qu'elle étoit dans sa main? Ne dites donc pas qu'elle est dans la vôtre. La douleur que vous sentez, est uniquement au milieu de votre tête, dans le point central du genre nerveux, où votre ame réside. Par un faux jugement, dont il n'est pas aisé de rendre raison, vous la rapportez dans l'endroit où commence ordinai-

rement le mouvement de vibration des nerfs, qui se transmet jusqu'au siége de l'ame, et qui excite en elle ce sentiment de douleur que vous éprouvez. Voilà un phénomene qui prouve que la douleur n'existe pas dans la matiere, et qu'elle est uniquement dans notre ame. Passons à quelque autre genre de sensations.

2. Vous plongez votre main dans l'eau qu'on a retiré du feu ; vous assurez qu'elle est chaude et très-chaude. C'est encore une erreur ; et je m'en vais vous en donner la démonstration. Placez dans un bassin de l'eau, que vous avez fait tiédir, de maniere qu'elle ne soit ni froide ni chaude. Approchez votre main droite du feu, et supportez en la chaleur autant qu'il vous sera possible. Tenez en même temps la gauche dans la neige ou la glace pilée. Plongez ensuite la droite dans l'eau tiede, vous la trouverez froide ; plongez y la gauche, vous la trouverez chaude ; plongez y le pied, vous ne la trouverez ni chaude ni froide. Qu'est-elle dans la réalité ? Car si elle est froide, elle n'est pas chaude, si elle est chaude, elle n'est pas froide : si elle est tiede, elle n'est ni froide ni chaude. Il faut donc dire que le chaud et le froid ne sont point dans l'eau, et qu'ils existent uniquement dans votre ame. Ce phénomene singulier s'explique d'une maniere très-simple et très-naturelle, au moyen de la Théorie des sensations. Le fluide du feu tend sans cesse à se mettre en équi-

libre, c'est-à-dire, à passer des corps où il abonde dans ceux où il est en moindre quantité. Le feu de votre main droite s'écoule dans l'eau du baquet, et les fibres de votre main qui étoient séparées par la force répulsive du feu, se rapprochent par leur propre force attractive, et par la pression de l'air; ce mouvement en occasionne un dans le siége de l'ame qui excite en elle une sensation de froid. Le feu de l'eau du baquet s'insinue dans votre main gauche dont il dilate le tissu; et voilà l'origine de la sensation de chaleur. Le feu ne passe ni de votre pied dans le baquet, ni du baquet dans votre pied, puisqu'il a un égal degré de densité dans les deux, il ne s'excite donc aucun mouvement, et sans mouvement il n'y a aucune sensation ni de froid ni de chaud. Ce chaud, ce froid, que vous éprouvez en même temps, existent réellement et uniquement dans votre ame, qui est placée au point de réunion des nerfs, vers le milieu de la tête. Votre ame se dépouille de ces deux sensations, et les rapporte à vos deux mains. Cette explication est si satisfaisante, que j'ose croire qu'elle commencera à réconcilier avec la Théorie des sensations, ceux qui montrent plus d'éloignement pour ce genre de Métaphysique.

3. On dit constamment que le musc et la rose sentent bon, et que les matieres fécales sentent mauvais: mais si les odeurs sont réellement dans ces corps, comment arrive-t-il

qu'on trouve des personnes à qui l'odeur du musc et de la rose sont insupportables, au point de les faire tomber en pamoison ? Dans l'esprit de la Fable, cette odeur pourroit dire : si je suis quelque chose de réel, dans les corps, je suis toujours moi ; et je ne conçois pas comment je dois changer de nature, et devenir ce que je ne suis pas, selon les personnes à qui je me fais sentir.

4. Il y a plus, une même personne, selon qu'elle est saine et ou qu'elle a la bile répandue dans le palais, trouve un même vin doux et amer. Cependant si ce vin a en lui-même une qualité de douceur, qui lui est propre, qu'on m'explique comment elle se change en amertume, comment elle est elle et n'est pas elle, et devient une chose toute différente de ce qu'elle étoit.

5. Vous prétendez que le son que j'entends, vient de cette cloche qu'on sonne vers le sud, qu'il est dans le clocher et dans les airs qui me le transmettent. Mais quelque temps après, j'entends le même son dans un echo placé du côté du nord. S'il est dans la cloche, il est aussi dans le rocher qui me le fait entendre de la même maniere, et dans certains cas, avec un plus grand degré d'intensité et d'énergie. Direz-vous que le son est dans l'écho ? Mais s'il n'est pas dans l'écho, il n'est pas non plus dans la cloche. A parler exactement, il n'est ni dans l'un ni dans l'autre. Et où est-il ? Il est dans nos ames, et

dans nos ames uniquement, c'est-à-dire, au milieu de notre tête.

6. Vous croyez que les couleurs sont répandues sur la surface des objets. Ici au moins, vous êtes désavoué du commun des Physiciens, qui du reste ne donnent guere à la Théorie des sensations toute la latitude qu'elle a droit de revendiquer. Mais j'entends marcher les faits à la main, et vous démontrer directement votre erreur. Rien de plus connu que les fameuses découvertes de Chéselden. On s'imagine communément qu'on voit par le moyen des yeux, comme on voit la campagne en ouvrant les fenêtres de son appartement. Il n'y a aucune ouverture qui aille du siége de l'ame au fond de l'œil, au moyen de la quelle, l'ame puisse appercevoir les objets extérieurs. On peut dire que le passage est hermétiquement bouché, dénué de toute transparence, qui deviendroit même inutile, à raison des sinuosités qu'on y observe. Je parle ici le langage des Anatomistes, dont j'invoque l'autorité, et qui sûrement ne me démentiront pas.

Il est si peu vrai qu'on voie les objets extérieurs à travers l'ouverture des yeux, que le jeune homme à qui Chéselden avoit levé la cataracte, vit les différentes couleurs appliquées sur ses yeux, et non sur la surface des objets qu'il avoit devant lui. Il dut apprendre à voir comme nous voyons, de la même maniere qu'on apprend à lire et à écrire.

C'est-à-dire, que ce ne fut qu'à force d'études et de tâtonnemens, qu'il s'accoutuma à répandre les couleurs sur la surface de tout ce qui se présentoit à lui, comme nous sommes dans l'usage de le faire, sans nous en appercevoir.

7. S'il étoit vrai que les couleurs sont dans les objets, un même corps paroîtroit de la même couleur à tous ceux qui le voient. Or l'expérience démontre le contraire. Si je regarde à travers un verre rouge, jaune, verd, bleu, violet, tout ce que je vois me paroît de la même couleur; il est rouge, jaune, etc. Faisons l'application de ce principe. Nous avons dans la partie antérieure de l'œil, un petit corps qu'on appelle *Crystallin*, à travers lequel nous voyons. Il a la forme d'une lentille de trois ou quatre lignes de diametre; il a quelque degré de solidité, et une limpidité admirable dans les premiers ans. Vers les trente ans il prend une teinte de jaune. Cette teinte devient toujours plus foncée, a mesure qu'on avance en âge; et dans la vieillesse le crystallin est d'un jaune d'ambre. Nous devons cette observation curieuse à M. Petit, qui avoit formé une collection des crystallins de tous les âges. Il suit de là, que dans tout ou presque tout le cours de la vie, on voit les objets avec des teintes de jaune toujours plus foncées. Mais les objets sont toujours les mêmes; et puisque les couleurs changent sans cesse parraport à nous, il faut dire

qu'elles ne sont pas dans les objets qui n'éprouvent aucun changement. Il est essentiel de prévenir une difficulté, et d'observer que nous ne nous appercevons pas dans le cours de notre vie de ce changement de couleur et de teintes de jaune, parce qu'il s'opere successivement par des nuances insensibles. Celui qui est atteint brusquement d'une attaque de jaunisse, s'apperçoit très-bien qu'il voit tous les objets de couleur jaune, et qu'il est le seul à les voir ainsi. On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'une famille entiere, qui avoit mangé une soupe où l'on avoit mis de la jusquiame, vit pendant trois jours tous les objets de couleur d'écarlate, ou d'un cramoisi foncé.

8. Puisque nous avons annoncé des Pensées détachées, il doit nous être permis de ne pas mettre une suite rigoureuse dans nos observations. J'entrai chez les Jésuites dans l'âge le plus tendre; je me rappelle, après plus de soixante ans, qu'un de mes jeunes confreres * me tint un jour ce propos: lorsque je crois les mysteres de la Trinité et de l'Incarnation, je crois ce que je ne vois pas, et que je ne comprends pas: mais lorsque je crois le mystere de l'Eucharistie, je crois le contraire de ce que je vois. Je ne savois alors que ce

* *M. De la Périere, qui devenu fermier général, a fini, comme nombre de ses nouveaux confreres, par la guillotine.*

qu'on m'avoit appris au collége, et je n'étois pas en état de lui répondre: mon cher frere, vous vous trompez, en vous imaginant de croire contre ce que vous voyez. Avant que le Prêtre prononçât les paroles sacramentelles, vous croyiez voir du pain, en fixant vos regards sur l'hostie; vous êtes dans l'erreur, vous né le voyiez ni avant ni après. Les corps sont invisibles en eux-mêmes. En jettant les yeux sur moi, ce n'est pas mon corps, ce n'est pas ma soutane que vous voyez. Vous ne voyez que vos propres sensations, que les couleurs dont votre ame est peinte, aux quelles vous attribuez des dimensions imaginaires. Il en est de même dans une hostie consacrée ou non consacrée. L'une et l'autre sont également invisibles pour vous, comme tous les autres corps de l'univers sans exception. Ainsi, mon cher frere, vous ne croyez pas contre ce que vous voyez. Quand j'aurois été en état de lui tenir ce langage, il n'auroit pas été en état de le comprendre; et combien de mes lecteurs qui le comprendront tout aussi peu, s'ils n'ont pas lu et étudié la Théorie des sensations?

Il eût été naturel de ranger les pensées qui se présentent en foule sur un sujet aussi curieux et aussi intéressant sous trois titres, qui sont: l'application, les conséquences, et les preuves de la Théorie des sensations. Mais elles demanderoient un travail soutenu et assez long, au quel il ne m'est pas possible de me

livrer, dans les circonstances. Ainsi je me borne à mettre sur le papier les réflexions qui s'offrent à moi au hasard.

9. L'espace dont les dimensions s'étendent à l'infini dans tous les sens, l'espace n'est-il rien, est-il quelque chose de positif et de réel? Question profonde, mais question indifférente pour ce que nous allons dire, et que nous avons discutée ailleurs. Soit que l'espace soit quelque chose, soit qu'il ne soit rien, il sera toujours également vrai, que nous croyons voir l'espace, et que nous ne le voyons pas. C'est un point sur le quel j'ai fortement insisté, et que j'ai invinciblement démontré dans la Théorie des sensations. Il en résulte les conséquences les plus importantes et les plus extraordinaires. Lorsque nous fixons nos regards sur une vaste campagne, nous nous imaginons de voir la forme, la grandeur, le site des différens objets, leur distance, les intervalles qui les séparent, dans quelle direction ils se trouvent, s'ils sont au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, etc. Tout cela est un tissu d'erreurs; et l'on ne balancera pas un moment à en convenir, si l'on s'est rendu familiers les principes établis d'une maniere si solide dans la Théorie des sensations. Nous ne voyons pas les objets; nous ne voyons que nos propres sensations; et nous ne voyons pas les dimensions de ces sensations, par la raison que nous ne saurions voir ce qui n'est pas. Nous attribuons à nos

sensations par une multiplicité de jugemens erronés dont nous ne nous appercevons pas, des sites et des dimensions qu'elles n'ont pas; et comme ces sites et ces dimensions concourent communément avec ceux des objets, nous parvenons à la connoissance de ce qui est hors de nous, par une voie que nous sommes bien éloignés de soupçonner.

Je sais que ce que je dis n'est pas à la portée du commun des lecteurs: mais un Métaphysicien habile qui raisonne conséquemment, conviendra infailliblement avec moi que l'idée que nous avons de l'espace et de ses propriétés, est une démonstration de l'existence de Dieu si rigoureuse, qu'elle ne laisse pas même la liberté du doute. Il est de la derniere évidence pour quiconque réfléchira mûrement et solidement, que nos sensations par elles-mêmes ne peuvent en aucune maniere nous conduire à la connoissance de l'espace. C'est donc une idée qui nous vient immédiatement des mains de l'Auteur de la nature, et qu'il nous est impossible de recevoir d'ailleurs. Je défie hardiment les disciples de Condillac, et tous ceux qui pensent comme eux, de rien repliquer aux preuves que j'en ai donné.

Dans l'examen de cette fameuse question, il en faut sans cesse revenir à la base fondamentale, sur là quelle porte principalement l'étude de la vraie Physique; qui est que nous répandons nos sensations dans les objets exté-

rieurs. Notre corps est tout aussi extérieur parraport à notre ame que les objets qui sont dans le plus grand éloignement ; et nous tombons à son sujet dans les mêmes erreurs, que dans ce qui regarde les parties de la matiere qui nous sont les plus étrangeres.

10. Il est deux sortes de sensations, qu'il est nécessaire de distinguer, pour fixer nos idées sur le point qui nous occupe en ce moment. Les unes sont des impressions légeres ou modérées, telles que les couleurs, les odeurs, les sons, etc. Les autres nous affectent plus vivement et plus fortement. Dans les premieres, notre ame ne croit pas être dans l'endroit où elle les rapporte ; ainsi elle n'imagine pas être dans le rouge de l'écarlate, dans la blancheur de la neige, dans l'azur des cieux, dans la verdure de la campagne, etc. Mais elle se persuade qu'elle se trouve réellement, dans l'endroit où elle croit sentir une vive douleur, une forte chaleur, une colique, une brûlure. Ainsi l'ame après s'être dépouillée de ces sortes de sensations, et les avoir répandues dans les différentes parties du corps, court, pour ainsi parler, après ses sensations, se place elle-même là où elle les rapporte, et juge qu'elle est réellement là où elle n'est pas en effet. Elle joue en rigueur le rôle du Grégoire du P. Du Cerceau, qui se demandoit très-sérieusement si par aventure, on ne l'avoit pas changé pour un autre. Ce qui est rendu plaisamment dans le patois milanois:

stem a vedé che mi han baratà. Ce phénomene paroît à peine croyable : cependant il est tout aussi vrai, tout aussi incontestable, qu'il est peu vraisemblable. C'est ainsi que l'ame parvient à se persuader qu'elle est répandue dans les différentes parties de son corps, quoiqu'elle ne soit réellement qu'au point de réunion du genre nerveux.

11. On a dit long-temps que l'ame étoit répandue dans tout le corps, de maniere qu'elle étoit toute entiere dans chacune de ses parties les plus menues. *Tota in toto, tota in quâlibet parte.* C'étoit l'expression bannale de l'école. On rit aujourd'hui d'une idée aussi falote. On en sent communément l'absurdité : mais il en est peu, il n'en est presque point, qui sache se rendre raison de cette façon de penser, et remonter à la source d'une erreur aussi singuliere. On y seroit parvenu aisément et sûrement, si l'on s'étoit appliqué plus qu'on n'a fait, à méditer les principes que Descartes a établis sur les sensations, et que Malebranche a développés d'une maniere si admirable, mais sur les quels il a laissé bien des choses à dire, et à mettre à la portée du commun des lecteurs.

12. Combien les vues vraiment philosophiques servent à perfectionner les vues religieuses, et à leur donner de l'energie ! On dit avec raison que Dieu nous éclaire dans les couleurs, qu'il nous réjouit dans les sons, qu'il nous échauffe dans le feu . . . . . On le dit :

mais il s'en faut qu'on saisisse le vrai sens de ces expressions. On s'imagine que ce sont les créatures elles-mêmes qui nous rendent ces services, et que nous en sommes par là-même redevables à Dieu qui les a destinées à nos usages. Ce n'est point cela. Les créatures ne font rien, absolument rien, pour nous procurer toutes ces jouissances. Ces couleurs, ces sons, ces odeurs, ces saveurs . . . nous viennent immédiatement, directement et uniquement de la main de Dieu, c'est lui seul qui les produit en nous; les créatures n'y entrent pour rien.

Il y a cinquante ans, que je lisois Malebranche avec enthousiasme. J'ai cherché vainement depuis en France et en Italie, à me procurer ses ouvrages : mais je me souviens tres-bien que c'est dans cet auteur que j'ai lu cette belle et magnifique pensée. Il est vrai qu'il ne s'applique pas à la développer. Il avoit l'œil si perçant, qu'il ne pouvoit se persuader que ses vues eussent besoin de commentaire.

13. Celle-ci donne naturellement occasion à une difficulté. Si les créatures n'agissent pas sur nous, et ne concourent point à la formation du monde sensible, elles sont inutiles, et Dieu leur a donné l'existence sans aucun motif. Malebranche répond excellemment à cette objection, mais toujours avec son style rapide et concis. Dieu a produit le monde matériel, par autant de volontés particulieres qu'il y a d'individus dans l'enceinte de la nature : mais

il met sa gloire à conserver l'activité de cette admirable machine, par des loix générales. C'est ce que dit Malebranche, mais qu'il abandonne aux réflexions du lecteur, sans le mettre sur les voies. Essayons ce qu'il a dédaigné de faire; expliquons sa pensée.

Je vois une pendule qui marche avec la plus grande régularité, qui marque exactement les heures, les minutes, les secondes, le cours du soleil, des planetes, des étoiles fixes .... J'admire bien plus l'habileté de l'artiste, que si je le voyois appliquer constamment son doigt contre les aiguilles pour les faire tourner. Dans le premier cas, il agit par un principe simple et unique, qui est l'effet d'un ressort ou d'un poids. Dans le second cas, il agit par des volontés particulieres. Je croirois faire tort à mon lecteur, de ne pas le croire en état de faire l'application. Avec l'intervention du monde matériel Dieu agit selon des loix générales. Sans le monde matériel, il devroit agir par des volontés particulieres; et il seroit moins admirable dans ses œuvres.

14. Nous avons vu ailleurs que Dieu a attaché librement l'origine des couleurs aux vibrations ou ondulations du nerf optique, celle des sons aux mouvemens du nerf auditif, celle des odeurs et des saveurs aux ébranlemens des aigrettes qui tapissent les cavités du nez et le palais; et enfin à l'agitation des filets ou tuyaux innombrables qui forment le tissu du

corps humain, les impressions du chaud, du froid, de la douleur, du physique de l'amour. Que ce soit par des principes de convenance que Dieu ait affecté aux différens organes, la source de sensations d'une espece si différente, c'est ce qu'il ne nous est pas donné de pouvoir décider. Ce dont nous sommes bien assurés, c'est qu'il n'y a aucune sorte d'analogie entre les sensations que nous éprouvons, et les divers mouvemens qui s'excitent dans notre corps; qu'il n'ya aucune sorte de ressemblance entre ce qui se passe dans notre corps, et ce qui se passe dans notre ame. Les vibrations des fibres, les ondulations des fluides de notre corps se réduisent en rigueur à des particules de matiere qui existent tantôt dans un droit, tantôt dans une autre. Les sensations de notre ame sont purement spirituelles; et nous en avons une connoissance claire et distincte, qui nous est intime; ce qu'on ne sauroit dire des parties qui composent nos organes. Vouloir confondre nos sensations et les vibrations qui les occasionnent, c'est prétendre qu'un corps change de couleur, d'odeur, de saveur, etc. précisément parce qu'il change de site, ce qui est le comble de l'absurdité, quoiqu'en dise M. De Buffon.

15. Je tire de là des conséquences dignes d'attention. Puisqu'il n'y a aucune liaison nécessaire, prise dans la nature des choses, entre les modifications de nos corps,

et celles de nos ames, il est clair que Dieu a pu attacher la naissance des couleurs aux vibrations de l'oreille, et celle des sons aux mouvemens de l'organe de la vue; il en est de même des autres sens et des autres sensations. Dans cette supposition, nous aurions pu avoir des tableaux dessinés avec des sons, des concerts composés de couleurs, tout autrement réels que le clavecin optique du P. Castel. On auroit eu des portraits, des paysages, composés d'odeurs, de saveurs, de douleurs, de migraines, de coliques, de maux de dents, de torticolis, etc. etc. etc. On auroit reconnu dans ces tableaux, les illusions de la perspective, la magie du clair-obscur, etc. etc. etc. On dira que je délire: mais qu'on essaie d'attaquer les principes d'où je parts, et la justesse des conséquences que j'en déduis.

Une pareille théorie trouvera bien des incrédules: mais les preuves en sont si démonstratives et si multipliées, qu'il est impossible de s'y refuser, pour peu qu'on se donne la peine d'y faire attention. Descartes a été le premier qui les a fait connoître en partie. J'en avois formé un ample recueil pour l'instruction de mes éleves. Je ne suis pas assuré de jamais le recouvrer. Mais il me seroit aisé, si j'en avois le temps, d'y suppléer, et d'en réparer la perte avec avantage. J'invite les Physiciens à prendre sur eux une tâche si digne de les occuper.

16. *O curas hominum, ô quantum est in rebus inane!*

Les hommes se consument de travaux, de soucis, de peines, s'exposent aux plus grands dangers, se livrent aux transports de la joie, de la douleur, du désespoir; ils sont ingénieux à se tourmenter eux-mêmes. Savez-vous quel est le grand mobile de tant de mouvemens, de tant d'affections différentes? C'est et c'est uniquement pour exciter dans leurs organes, et dans ceux de leurs semblables, une vicissitude perpétuelle de vibrations et d'ondulations, qui n'ont par elles-mêmes aucune analogie, aucun rapport avec tout ce qui fait l'objet de leurs désirs, de leurs peines, de leurs plaisirs, de leurs jouissances. Ce sont des charlatans, des montreurs de marionnettes, qui sont éternellement occupés à modifier de petites parcelles de matiere. C'est par cette voie, et par cette voie unique que l'avare parvient à entasser des trésors, le voluptueux à ne rien refuser à ses sens, l'ambitieux, le politique, le conquérant, à décider du sort des empires, à bouleverser l'univers. Tout leur mérite, toute leur habileté se réduit à varier les combinaisons des vibrations qu'ils excitent dans le genre nerveux. Leur science ne va pas plus loin. Dans la réalité ils n'ont pas plus de part à tout ce qui intéresse l'homme, que n'en a un souffleur d'orgue à l'exécution d'un motet de Campra ou de Rameau. Les relations, la dépendance du

monde sensible et du monde matériel sont un pur effet des loix que l'Auteur de la nature à établies dans sa sagesse. Les spéculations sublimes des plus grands politiques qui changent à leur gré la face du monde, se réduisent à y regarder de près, aux mouvemens aveugles d'une tireuse de cordes, qui dans les manufactures de Lyon, concourent à la composition de ces belles étofes qui sont les chefs-d'œuvre de l'art.

17. Malebranche a dit que pendant que notre corps se promene dans le monde réel, notre esprit parcourt dans le même temps, le monde intelligible. On aura la clef de l'énigme lorsqu'on saura que ces deux mondes ne sont autre chose que notre monde matériel et notre monde sensible, dont nous avons suffisamment expliqué la nature et la différence dans notre Théorie, et sur les quelles il seroit superflu de revenir.

18. Il a encore dit que si Dieu anéantissoit tous les corps de l'univers excepté le vôtre, et qu'il continuât d'exciter dans vos organes les vibrations qu'y occasionnoient les objets extérieurs, vous ne vous appercevriez pas de la destruction du monde. Cela est exactement vrai, puisque vous n'observeriez aucun changement dans le monde sensible, qui vous fait connoître le monde matériel.

ÉGYPTE.

Ce fut de l'Egypte, que la Grece tira les premieres notions qu'elle eut des sciences et des arts, qui de la Grece passerent dans l'Occident. Les fameux édifices de l'Egypte se font plus admirer par leur solidité et leur grandeur que par leur élégance. Elle est proprement renfermée dans une grande vallée qui a deux cens lieues de long, du sud au nord, depuis Syene jusqu'à la mer, et qui est partagée par le Nil dans toute sa longueur. Sa largeur qui est d'abord assez petite, s'étend ensuite vers la mer. Tout ce qui n'est point à portée de recevoir les dérivations du fleuve, est une terre ingrate et sans culture. Son nom dans les livres saints est Mizraïm, il se conserve sous celui de Missir, comme le prononcent les Turcs. Nous renvoyons du moins pour le moment, à la description pompeuse que fait M. Rollin, de la fertilité de ce beau pays, qui est un effet des inondations du Nil.

La branche la plus orientale du Nil qui va finir vers Peluse a une cinquantaine de lieues de long. C'est vers son milieu que se déchargeoit le canal creusé par le Roi Nécao pour la communication de la Méditerranée et de la Mer Rouge; il remontoit à une vingtaine de lieues vers le sud, jusqu'à Belbis où se rendoit la riviere de Trajan qui prenoit sa

source à l'origine du Delta, et qui se terminoit dans le lac Shaïb. La communication de ce lac avec la Mer Rouge à Suez, ne fut achevée que sous Ptolémée Philadelphe. On en distingue encore quelques traces. C'est là la seule communication des deux mers, qui ait eu quelque chose de réel.

L'Egypte inférieure occupoit tout ce qui étoit enfermé entre les bras du Nil, et alloit même au delà vers l'Occident et l'Orient. La figure triangulaire de cette contrée, lui a fait donner le nom de la lettre Grecque Delta. Elle étoit séparée de l'Egypte supérieure par une province appellée Heptanome, parce qu'elle étoit composée de sept districts ou nomes. L'Egypte supérieure a tiré son nom de Thebaïde de la fameuse ville de Thebes. Elle s'étendoit jusqu'à la cataracte du Nil, près de la ville de Syene. Ces trois pays formoient toute la longueur de l'Egypte, que nous allons parcourir rapidement.

Pharos étoit une isle longue et étroite qui étoit jointe au continent par une chaussée de sept stades. C'est à côté de cette isle que fut bâtie la fameuse ville d'Alexandrie. On sait combien elle devint puissante par sa position qui la rendit l'entrepôt du commerce de l'Orient et de l'Occident. Un peu à l'est, on voyoit Canopus, lieu décrié par la licence qui y régnoit. Les déserts de Nitrie et de Scété en étoient à quelque distance au sud. Tanis ancienne ville royale d'Egypte étoit près d'une

des bouches du Nil à l'est. Peluse étoit le rempart et la clef de l'Egypte ; elle ne présente aujourd'hui que des ruines. A quelque distance au dessus du Delta étoit Babylone bâtie par des Perses.

Memphis sur le bord du Nil à une demi-journée du Delta, étoit la principale ville d'Egypte avant Alexandrie ; il en reste à peine quelque vestige. Différens canaux dérivés du Nil, qui séparent Memphis des anciennes sépultures et des Pyramides, ont fourni aux Grecs l'idée de leurs fleuves infernaux, l'Achéron, le Cocyte, le Léthé. La vallée où coule le Nil est principalement resserrée dans cet endroit par la montagne orientale qu'on appelle en général Mont Arabique, et qui suit de près la rive droite du Nil. La longueur de l'Heptanome n'est que de deux postes. Cette vallée s'ouvre de l'autre côté dans la montagne Libyque. Arsinoë étoit la ville principale de ce canton.

On trouve dans la Thébaïde, Abyde qui n'étoit inférieure qu'à la grande Thebes, et qui est ensevelie dans ses ruines. Copte étoit un peu au dessous de Thebes, un canal y conduisoit. Cette ville étoit le grand entrepôt du commerce par une route que Ptolémée Philadelphe rendit praticable dans un espace de 257 milles, au travers d'un pays aride et désert, jusqu'à un port nommé Bérénice. Ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui ont supposé un canal de communication entre le

Nil et Bérenice. On auroit dû faire réflexion que le Mont Arabique qui cotoie la Mer Rouge rendoit ce canal impossible.

Nous arrivons à Thebes ; les Grecs l'appelloient *Diospolis magna*, ou la grande ville de Jupiter ; elle est entiérement ruinée ; il n'en reste plus que quelques vestiges qui donnent encore une grande idée de son ancienne magnificence. Thebes étoit une ville immense dont le circuit étoit d'environ 9 lieues ou 27 milles romains. Nous sommes enfin à Syene dont la latitude est de 24 dégrés à peu près, de même que celle de Bérénice ; son nom actuel est Assuan. L'isle Eléphantine en est tout près ; la petite cataracte n'en est pas éloignée ; la grande se trouve en Nubie. La petite est formée par un rocher d'où l'eau coule d'une pente naturelle ; elle augmente de vîtesse vers le bas : mais elle n'est pas si rapide que des esquifs ne puissent franchir ce pas sans se perdre. Une cohorte gardoit au dessus de cette cataracte la frontiere où se terminoit l'Empire Romain.

On entre en Egypte et l'on parvient au Caire sa capitale par le canal de Damiette ou par celui de Rosette. Damiette est à l'Orient à 22 lieues de l'endroit où étoit Peluse. Rosette est près des ruines de la célebre Alexandrie. Il ne se peut guere voir de pays plus favorablement situé pour toutes les commodités du commerce. Les deux canaux apportent au Grand Caire les marchandises de

l'Europe. Celles des Indes avec le café et les aromates de l'Arabie heureuse, traversent la Mer Rouge; et des différens ports de cette mer, sont transportées jusqu'au Nil, sur le quel elles continuent leur route pour se rendre au Caire. Enfin les marchandises d'Arménie, de Perse et de Syrie se rendent par terre sur des chameaux à Alep, d'où elles passent au Caire. Toutes ces branches de commerce subsistent.

Le Nil qui favorise si fort le commerce de l'Egypte, est de plus l'ame de sa fertilité. Quoiqu'il ne pleuve que rarement dans ce pays, sur-tout en été, il couvre en se débordant les campagnes, et s'y éleve de 20 à 26 pieds, et plus dans la basse Egypte. Il reste sur les terres jusqu'au commencement d'octobre, et rentre peu à peu dans son lit, après avoir déposé dans les plaines un limon qu'on mêle par un léger labour avec la terre de dessous. Le bled, l'herbe des prairies, les légumes, tout leve en novembre. La campagne est toute couverte de fleurs en fevrier. On fait la moisson dans la haute Egypte en mars, dans la moyenne en avril, et dans la basse au commencement de mai. L'abondance des récoltes n'est nulle part aussi belle.

La cause de l'inondation du Nil est aujourd'hui bien connue. Au printemps, des vents alizés ou annuels soufflent cinq ou six semaines de suite du nord au sud, et portent des vapeurs dans la Nubie et l'Abyssinie. Ces

brouillards accumulés et épaissis se réduisent en pluies. Le Nil qui y commence son cours grossit prodigieusement. Bientôt ce n'est plus une fleuve, c'est une mer qui coule jusqu'à la Méditerranée. Comme les eaux ont moins de rapidité dans la Basse Egypte, elles s'y élevent à une plus grande hauteur. Les habitations des Egyptiens sont sur des terreins élevés naturellement ou sur des terrasses faites de la main des hommes. Elles deviennent en été comme autant d'isles au milieu des eaux. Les vapeurs échauffées y deviennent étouffantes, sur-tout pour les étrangers. Du reste l'hiver y est si doux, que souvent il ne dépouille pas les arbres de leurs feuilles en janvier; et cette délicieuse température peut être considérée comme une compensation des incommodités de l'été. „ Ce tempérament des biens „ et des maux que l'on peut observer dans „ tous les pays habités, avertit l'homme que „ tout est vicissitude sur la terre, qui n'est „ pour lui qu'un lieu de passage „.

Il n'ya guere de pays plus abondant que celui-ci en plantes de toute espece. Celles qui lui sont plus particulieres sont le Lotus, le Perséa, et le Bananier.

Le Lotus ressemble au Nénufar; il eleve sa tige de toute la profondeur de l'eau, et de plusieurs pieds au dessus de sa surface, avec un beau feuillage mêlé de fleurs odoriférantes. Il s'en forme des forêts au tour des habitations des Egyptiens, qui s'y promenent

en bateau, et y cherchent l'ombre et la fraîcheur. Une espece a des fleurs blanches, et l'autre d'incarnates.

Le Perséa est un assez bel arbre, à feuilles de laurier; le fruit à noyau a la figure d'une poire.

Le Bananier, qu'on nomme aussi Figuier d'Adam, s'éleve à 15, 18, 20 pieds et plus. Ses feuilles ont jusqu'à 5, 6 pieds de longueur sur 2 de largeur. Sur un rameau, il se forme jusqu'à 200 fleurs, qui font place à autant de fruits, semblables à des concombres, d'une chair fondante, et d'un goût agréable. Les Bananes étoient la nourriture ordinaire des moines de la Thébaïde, sous le nom de dattes.

Le Nil nourrit un jonc appellé Papier; la seconde écorce servoit pour l'écriture. Notre papier est incomparablement plus beau, plus blanc et plus durable.

Parmi les animaux, on y voit l'Ibis, l'Ichnéumon et le Crocodile. L'Ibis est une espece de Cicogne; l'Ichnéumon est un grand rat, une sorte de grosse belette avide des œux du Crocodile. Celui-ci est semblable à un lézard; il est amphibie; il à 15, 20, quelque fois plus de 25 pieds de long; il est très-redoutable.

ANCIENNE GRECE.

Nous avons vu ailleurs que la Turquie d'Europe est renfermée dans un triangle dont les trois côtés sont chacun de 250 lieues. Nous avons ajouté que l'ancienne Grece en occupe le quart, dans la partie méridionale, et y forme de même un triangle dont les trois côtés sont chacun de 125 lieues. Nous allons maintenant entrer dans de plus grands détails, pour faire connoître un pays qui s'est rendu si célebre.

Si vous partez du talon de la botte d'Italie et que vous vous avanciez vers l'Orient, vous trouverez sur le bord de la Mer Chimere, ou les Monts Acro-Cérauniens; en suivant la même ligne, vous arriverez au Mont Olympe et enfin au Détroit des Dardanelles, ou mieux, à Troie. Cette ligne est de 125 lieues, et forme la frontiere nord de l'ancienne Grece. Maintenant si de Chimere et des Dardanelles, vous tirez deux autres lignes droites au Cap Tenare, aujourd'hui Matapan, ces deux lignes seront aussi chacune de 125 lieues; et vous aurez formé un triangle qui renfermera le pays connu sous le nom d'ancienne Grece.

L'Epire et la Thessalie en occupent la partie septentrionale. L'Epire commence à une pointe nommée *Acro-Ceraunia*, opposée di-

rectement au talon de l'Italie, et où se terminent des montagnes, qui exposées par leur élévation à être frappées de la foudre, étoient appellées *Acro-Ceraunii Montes*, du mot Grec Cerauni qui veut dire foudre. L'Achéron couloit dans l'Epire. Dodone reculé dans les terres, y étoit célebre par le plus ancien des oracles de la Grece. Les Molosses étoient une nation dominante dans l'Epire; ils s'étendoient le long du golfe d'Ambracie. C'est là que se donna la fameuse bataille d'*Actium*. Le Mont Pinde sépare l'Epire de la Thessalie; c'est une montagne considérable.

La Thessalie est bornée au nord par l'Olympe, à l'ouest par le Pinde, au sud par le Mont Œta, à l'est par la mer. Larisse patrie d'Achille étoit la plus considérable des villes de la Thessalie, elle conserve encore son nom. Le Penée qui va de l'Occident à l'Orient, après avoir laissé cette ville à sa droite, est resserré entre l'Olympe et l'Ossa; la longueur de ce passage dans des lieux sauvages et escarpés, est la fameuse vallée de Tempé. Azor étoit la ville principale d'un territoire, vers la Macédoine. Au midi du Penée se trouve Pharsale lieu à jamais mémorable; on l'appelle encore Farsa. Sur le golfe étoit une ville de Thebes distinguée de celle de Béotie. On prétendoit que le navire des Argonautes étoit sorti de ce golfe. Près de là étoit Magnésie qui donnoit son nom aux environs. Les Dolopes étoient vers les confins au sud-ouest.

En revenant à l'Occident, on trouve au sud de l'Epire l'Acarnanie appellée aujourd'hui Carnie. Elle est séparée de l'Epire par le golfe d'Ambracie. Elle bordoit le rivage de la mer jusqu'à l'Achéloüs dont le cours faisoit la séparation de l'Acarnanie et de l'Etolie. Ce fleuve descend du Pinde. La ville de Leucas avoit donné son nom à l'isle de Leucadie qui le conserve encore. On voit au sud Céphalonia; à côté est la petite Céphalonie dont le nom propre Theakì, approche assez de celui d'Ithaque. C'est à l'ouverture du golfe de Corinthe et non à Lépante que la flotte chrétienne défit les Ottomans en 1571.

L'Etolie confine l'Acarnanie; du bord de la mer, elle va au nord jusqu'aux frontieres de la Thessalie.

Viennent ensuite la Doride et la Locride dont la ville principale étoit Naupactus que nous appellons Lépante, sur le golfe. D'autres Locriens habitoient les bords de la mer vis-à-vis l'isle d'Eubée, là où étoit la ville d'Opus.

En avançant vers l'Orient on trouve la Phocide, qui n'a rien de plus célebre que Delphes, et le Mont Parnasse qui couvre cette ville vers le nord. Anticyre est au sud, dans le col d'une peninsule. Au nord de la Phocide est le fameux passage des Thermopyles, où le pied du Mont Œta ne laisse que quelques pas jusqu'au rivage. Des Thermes ou bains chauds lui ont donné son nom.

La Béotie suit la Phocide; elle s'étendoit le long de la mer, vis-à-vis l'isle d'Eubée; elle avoit au sud le golfe de Corinthe et l'Attique. La terre y étoit fertile, et l'air plus épais que dans l'Attique, dont le sol est sec et stérile; de là le proverbe connu. Un lac spacieux, nommé Copais dont les eaux passent sous la croupe d'une montagne, communique par plusieurs canaux avec la mer que la montagne côtoie. Thebes devoit sa fondation à Cadmus venu de Phénicie; sa citadelle portoit le nom de Cadmea. Chéronée est célebre par la victoire de Philippe sur les Grecs; elle est la patrie de Plutarque. Orchomene s'étoit élevé au plus haut degré d'opulence. Le dos que forme l'Hélicon couvroit au nord la ville de Thespie, et le fond du golfe de Corinthe. Près de là se trouve Leuctres illustré par la victoire d'Epaminondas sur les Lacédémoniens. Platée rappelle la défaite de Mardonius; elle est séparée d'Eléuthere par le Mont Cythéron. Aulis étoit le port, où les Grecs s'embarquerent pour le siége de Troie; il étoit voisin de l'Euripe.

Le nom d'Attique dérivoit du mot Grec *Acté*, qui désigne une terre bordée par la mer; elle en est en effet resserrée de deux côtés. La gloire d'Athenes est assez connue du côté des beaux arts, qui de son sein se sont répandus chez les différentes nations. Quoique située à quelque distance de la mer, elle avoit trois ports, dont le principal étoit

le Pirée ; il communiquoit avec la ville par le moyen de deux longs murs dans un espace de 40 stades. Le stade Grec étoit de 94 toises. Le Mont Hymette étoit assez près d'Athenes ; il étoit connu par son miel. Eléusis aujourd'hui Lefsina est célebre par les mysteres de Cérès. Marathon que la victoire des Athéniens rend mémorable, conserve son nom, de même que Mégare près de l'Isthme de Corinthe. La Mégaride prétendoit à l'indépendance.

L'Eubée couvroit la Béotie et l'Attique, elle communiquoit avec le continent par un pont. Chalcis en étoit la ville principale ; elle étoit située sur l'Euripe où l'on remarque une marée aussi réguliere qu'extraordinaire.

Le Péloponnese a 50 lieues de long et de large ; sa figure fort échancrée par plusieurs golfes, la fait comparer à une feuille, et c'est d'après celle du mûrier que le nom de Morée lui est donné. Six contrées différentes le partageoient, l'Achaïe, l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Elide et l'Arcadie. Elles sont rangées sur les bords dans cet ordre ; l'Arcadie occupe le milieu. L'Alphée prend sa source dans l'Arcadie, et traverse l'Elide. L'Eurotas parcourt la Laconie, et coule au sud. L'Achaïe borde le golfe de Corinthe, en y comprenant les districts de Corinthe et de Sicyone. L'Isthme de Corinthe est aujourd'hui appellé Xexamili, par une évaluation de sa largeur à six milles plus courts que n'étoit

le mille romain. Sicyone avoit eu des Rois dans un temps très-reculé. Patra subsiste sous le nom de Patras.

L'Argolide tiroit son nom de la ville d'Argos, une des plus renommées de la Grece. Sa riviere Inachus se perd dans un marécage près de la mer. Mycene devenue après Argos la résidence des Rois, fut celle d'Agamennon. Némée étoit sur les confins du district de Corinthe. On trouve dans un étang le lac de Lerne, que son hydre a rendu fameux. Epidaure distingué par le culte d'Esculape, conserve le nom de Pidavra. Trézene a perdu le sien, et a pris celui de Damala.

La Laconie est célebre par ses loix et par la valeur de ses habitans; Sparte ou Lacédémone étoit environnée en forme de péninsule par l'Eurotas. Misitra n'occupe point le lieu où elle étoit; il est à son couchant. Un autre Epidaure est aujourd'hui appellé Malvasie la vieille. Cythere aujourd'hui Cérigo, est une isle peu éloignée du Cap Malca, à présent Malio; elle étoit consacrée à Vénus. Le Cap Tenare appellé maintenant Matapan, est la terre du Péloponnese la plus avancée vers le midi.

La Messenie tiroit son nom de la ville de Messene; Cyparisse est aujourd'hui appellée Arcadie. La forteresse d'Ira fut le dernier rempart où tinrent les Messéniens contre les Lacédémoniens leurs ennemis déclarés.

L'Elide renferme Olympie si renommée par

les jeux les plus célebres de la Grece ; elle étoit sur les bords de l'Alphée ; Pise étoit vis-à-vis sur la rive droite. Elis qui présidoit aux jeux olympiques étoit sur un fleuve Alphée bien moindre que celui de Thessalie. Cyllene étoit le port des Eléens. Vis-à-vis étoient les Strophades, écueils que les poëtes ont fait habiter par les harpyes.

L'Arcadie, environnée de montagnes étoit adonnée à la vie pastorale ; les bergers sur tout du Mont Menale sont célébrés par les poëtes. Mantinée a été illustrée par la victoire et la mort d'Epaminondas. Le Lycée est une des principales montagnes du pays. On y voit encore le Mont Cyllene où l'on vouloit que Mercure eût pris naissance.

DU MEXIQUE.

Fernand Cortez entrepit la conquête du Mexique l'an 1519. Lorsqu'il mit à la voile, 508 soldats, 109 matelots, les Officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie composoient ses forces. En général toutes les expéditions se faisoient aux dépens des particuliers, le Gouvernement n'y entroit pour rien. La soif de l'or et l'esprit de chevalerie qui règnoit encore, excitoient seuls l'industrie et l'activité. A peine Cortez parut sur le continent, que

Montésuma Empereur du Mexique fut saisi d'effroi. Ses députés parlerent de ses richesses et de sa puissance : *Voilà*, dit Cortez à ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grand périls et de grandes richesses.* Il brûle tout de suite ses vaisseaux, pour vaincre ou pour périr, et prend la route de Mexico. Il livre quatre ou cinq combats à la République de Tlascala, et est en danger d'être défait. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons où régnoient de petits Souverains appellés Caciques. Il falloit que leurs édits fussent confirmés par le Sénat de Tlascala. On punissoit de mort le mensonge, le manque de respect d'un fils à son pere, le péché contre nature. Le larcin, l'adultere et l'ivrognerie etoient en horreur, et punis par le bannissement. Ils avoient des jardins et des bains ; ils aimoient la danse, la poésie et le théatre. Leur pays peu étendu, étoit fort cultivé et fort peuplé.

Cortez fit alliance avec eux ; muni de ce secours, il s'avança vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés et de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'especes nouvelles. La nature étoit changée, et n'en étoit que plus agréable et plus riche. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs,

d'autres de fruits délicieux. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Montésuma commandoit à 33 Caciques ou Princes dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées nombreuses. Ses richesses étoient immenses, son pouvoir absolu. Son peuple avoit autant de lumieres, d'industrie et de politesse qu'il y en avoit en Europe. Ce peuple étoit guerrier et plein d'honneur. Ce Prince qui étoit parvenu à la Couronne par sa valeur, s'avilit au point d'introduire lui-même Cortez à Mexico, où il le combla de caresses, tandisqu'il faisoit attaquer la Vera-Cruz colonie des Espagnols. Cortez se rendit maître de sa personne; il va défaire Narvacz envoyé pour le destituer; et finit par soumettre l'Empire du Mexique. Mexico étoit bâti dans une isle au milieu d'un grand lac; il contenoit vingt mille maisons, un peuple immense et de beaux édifices. Le palais de l'Empereur bâti de marbre et de jaspe, étoit lui seul aussi grand qu'une ville. On y admiroit les jardins, les fontaines, les bains, les ornemens; on y voyoit des statues; il étoit rempli de tableaux faits avec des plumes; l'éclat des couleurs étoit fort vif; et ils avoient de la vérité. Trois mille Caciques avoient leurs palais dans Mexico: ils étoient vastes et pleins de commodités. Ces Caciques avoient la plupart, ainsi que l'Empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, et des appartemens où

étoient étalées des curiosités naturelles. Les jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Les temples étoient en grand nombre, et la plupart magnifiques, mais teints de sang, et tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille ames, couverte de tentes et de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, et de l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs sans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant et plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe. Deux cens mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, et d'une multitude de bourgs et de hameaux. Il y avoit sur le lac trois chaussées fort longues, et qui étoient le chef-d'œuvre de l'industrie Mexicaine. Il falloit que ce peuple, destitué de tous nos moyens, fût un des plus ingénieux de la terre.

Cortez commença par s'assurer des Caciques qui régnoient dans les villes situées sur le bord du lac. Il s'empara de la tête des trois chausées, et de la navigation du lac en faisant construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie, et attendit que la

famine le rendît maître de ce grand Empire. Guatimozin qui avoit succédé à Montésuma tenta de s'échapper. Une partie des siens se dévoua noblement à la mort, pour faciliter sa retraite: mais un brigantin s'empara du canot de cet infortuné Monarque. Un Financier Espagnol s'imagina qu'il avoit des trésors cachés, et pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes: *et moi*, lui dit l'Empereur, *suis-je sur des roses?* Ce Prince fut tiré demi-mort d'un gril ardent; et trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans et ses bourreaux.

L'Empire du Mexique avoit 500 lieues de long, sur environ 200 lieues de large; il s'étendoit à peu près jusqu'à l'entrée de la mer vermeille; ce golfe a près de 500 lieues de long; sa largeur est tantôt de 60, tantôt de 50 lieues, et rarement en a-t-elle moins de 40. Le Jésuite Consang a parcouru en 1746, par ordre du Gouvernement, le golfe entier. Cette navigation faite, avec un soin extrême et beaucoup d'intelligence, a donné de grandes lumieres à l'Espagne, qui est en état de former dans le nouveau Mexique un Empire qui ne le cédera guere à l'ancien, ni pour l'étendue ni pour la richesse des mines, et qui lui sera supérieur pour la température et la salubrité du climat. L'air est excessivement chaud dans le Mexique; il est humide et mal

sain sur la côte de la Mer du Nord. Elle est basse, marécageuse, couverte de forêts et tout à fait inculte. Le terrein de l'Occident est plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs et d'habitations. Les premiers historiens ont écrit que les Espagnols y avoient trouvé dix millions d'ames ; c'est beaucoup accorder que de convenir que la population n'a été enflée que de moitié. Aujourd'hui elle ne passe pas huit à neuf cens mille ames ; ça été l'effet d'une tyrannie sourde, effet de l'avarice, qui exigeoit de ces malheureux habitans plus de travail, un travail plus rude que leur tempérament et le climat ne le comportoient.

Leurs malheurs attendrirent Barthélémi de Las Casas. Cet homme célebre fut du premier voyage de Colomb. On le vit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler les Américains, ou pour adoucir leurs tyrans ; ce qui le rendit l'idole des uns, et la terreur des autres. Cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita au tribunal de l'univers entier, sa nation. Il l'accusa dans un livre, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style : mais personne ne le convainquit d'exagération. La Cour de Madrid rendit enfin la liberté aux Mexicains : mais elle ne leur rendit pas leurs terres.

Avant l'invasion des Espagnols, il étoit défendu à la multitude d'élever ses maisons au dessus du raiz de chaussée, et d'y avoir ni

portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, et n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, et éclairé par des torches de bois de sapin, quoique la cire et l'huile fussent abondantes. La simple paille et des couvertures de coton formoient les lits. Une grosse pierre ou quelque billot de bois tenoit lieu de chevet; et pour siéges on n'avoit que de petits sacs de feuilles de palmier: mais l'usage étoit de s'asseoir à terre, et même d'y manger. La nourriture la plus ordinaire étoit le maïs en pâte ou assaisonné; on y joignoit des herbes. Leur meilleur breuvage étoit de l'eau où l'on délayoit du cacao avec un peu de miel.

DU PÉROU.

Pizarre est le plus connu des conquérans de ce vaste Empire. L'usage qu'il avoit fait de ses forces physiques et morales, lui persuada que rien n'étoit au dessus de ses talens; il forma le projet de les employer contre le Pérou. Il s'associa Almagro d'un courage éprouvé, sobre, patient, infatigable. Fernand de Luques se joignit à eux. Au bout de deux ans, ils furent contraints de revenir à Panama. Ils expédierent de nouveau en 1530 trois vaisseaux avec 185 soldats, 37 chevaux, des armes et

des munitions. Avec ces forces qui furent successivement grossies, Pizarre arriva à Tucubez sur les frontieres du Pérou. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Cascamalca ville considérable d'une province où étoit alors l'Empereur avec une armée, qui fit une députation a Pizarre, et lui envoya des fruits, des grains, des coupes, des vases, des bassins d'or et d'argent, beaucoup d'émeraudes. Tous les peuples des environs le comblerent de présens. Le Prince fit mille caresses a Fernand frere de Pizarre; il l'embrassa, lui dit les choses les plus obligeantes, et le fit servir à table par des Princesses de son sang; il ne dissimula pas qu'il désiroit que les Espagnols sortissent de ses Etats, et promit d'aller voir le lendemain Pizarre à Cascamalca. L'envoyé se retira charmé des richesses prodigieuses qu'il avoit vues. L'Empereur vint avec confiance au rendez-vous. Vingt mille hommes l'accompagnerent; il étoit porté sur un trône d'or, et ce metal brilloit dans les troupes. A l'arrivée de ce Prince part une décharge de l'artillerie. Pizarre fait attaquer les Indiens par sa cavalerie, et marche contr'eux à la tête de son infanterie en lui ordonnant de tirer. A la vue des chevaux qui écrasoient ces malheureux, du bruit et de l'effet du canon et de la mousquéterie qui les terrassoient comme une foudre invisible, ils prennent la fuite, s'entassent dans les rues où les Espagnols en font un carnage affreux. Pizarre s'avance, fait tuer tout ce qui entoure le

trône, prend le Prince par les cheveux, le jette à terre, le fait prisonnier, et poursuit avec sa cavalerie les malheureux Péruviens le reste de la journée. Une foule de Princes de la race des Yncas, les Ministres, la fleur de la Noblesse, tout ce qui composoit la Cour, fut égorgé. On ne fit point de grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur Prince et les Espagnols. Au retour de cette infame boucherie, les Espagnols passerent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche. Cependant Pizarre ne songea qu'à se défaire de son prisonnier. Sur la seule déposition d'un Indien, l'Empereur fut condamné à mort, comme ayant voulu soulever ses sujets contre les Espagnols.

Pizarre s'empara ensuite des villes principales de l'Empire. Cusco lui ouvrit ses portes, et lui offrit plus d'or qu'il n'y en avoit dans l'Europe entiere avant la découverte du nouveau monde; il fut le partage de deux cens Espagnols. Les temples et les maisons des particuliers furent également dépouillés d'une extrêmité du Royaume à l'autre. Les peuples poussés au désespoir se souleverent: mais ils furent obligés de subir le joug.

Almagro le principal associé de Pizarre accourut de Panama, pour partager ces immenses dépouilles: ce n'est pas ainsi que l'intendoit Pizarre; son frere Fernand battit Almagro, il le fit prisonnier et immola cette grande vi-

ctime. Les partisans d'Almagro, aprés avoir dissimulé pendant trois ans, éclaterent en 1541; ils traverserent en plein midi les rues de Lima. Personne ne s'émut; et le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, et dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Bientôt les maisons et les temples sont pleins de carnage, et ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice est encore plus furieuse que la haine; l'image d'une place emportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur, qu'offrent en ce moment ces hordes de brigands.

Le jeune Almagro proscrit inhumainement tout ce qui a servi par crainte ou par intérêt l'ennemi de sa maison. Une foule de scélérats se joignent à lui. Son armée livrée à l'esprit de vengeance et de pillage ne respire que le carnage et la destruction. Sur ces entrefaites De Castro envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Il mena ceux qui se déclarerent pour lui, à l'ennemi. Les deux armées combattirent en 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire se décida pour le parti le plus juste. Le chef ennemi fait prisonnier périt sur un échafaud. Il arriva un Vice-Roi en 1544. Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition vers le Maragnon; le Vice-Roi fut dé-

gradé, mis aux fers, et relegué dans une isle déserte. L'usurpation de Gonzale fut suivie de tant d'atrocités, qu'on regretta et rappella le Vice-Roi Nugnez. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Nugnez et la plupart des siens furent massacrés dans l'exécrable journée de 1545. Pizarre se rendit à Lima; on avoit jonché les rues de fleurs; l'air retentissoit du son des cloches et de divers instrumens de musique. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes le firent détester. Enfin De la Gasca envoyé de la Cour, parut. On se joignit à lui. Pizarre prit la route de Cusco, pour combattre l'armée royale en 1548. Abandonné dès la premiere charge de ses meilleurs soldats, il se rendit et porta sa tête sur un échafaud. Carvajal, plus capitaine et encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cens Espagnols et vingt mille Indiens. Telle fut la derniere scene d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Les esprits s'appaiserent insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue et terrible tempête.

Au temps des premieres conquêtes, le pays des Yncas avoit une plus grande réputation de richesses que la nouvelle Espagne, et il en vint en effet pendant long-temps plus de trésors. Cusco attira d'abord les Espagnols en foule. Ils trouverent une ville immense, si-

tuée à 110 lieues de la mer sur le penchant de plusieurs collines. Cette capitale aussi ancienne que l'Empire n'étoit d'abord qu'un amas de cabanes, mais elle s'étoit étendue et embellie avec le temps. Sans le secours du fer, les Péruviens travailloient le granit, foroient l'émeraude, et n'arrivoient pas à travailler le bois. Les maisons ne prenoient du jour que par la porte; les chambres étoient détachées et sans communication. Les murailles du temple du soleil étoient incrustées ou lambrissées d'or et d'argent. Les ruines de la forteresse causent encore de l'étonnement. A quatre lieues est une vallée délicieuse où les Yncas et les Grands de l'Empire avoient leurs maisons de plaisance. On y voyoit des bains dont les cuves et les tuyaux étoient d'or où d'argent; des jardins remplis d'arbres avec des fleurs d'argent et des fruits d'or, des champs de maïs dont les tiges étoient d'argent, et les épis d'or. Les malades y vont ordinairement cherches la santé, et il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

OBSERVATION.

Ce que nous avons dit jusqu'ici des découvertes de Colomb, du Mexique et du Pérou, a été tiré de l'Abbé Raynal. On a de justes motifs de se défier de la sincérité de cet auteur, sur tous les points qui peuvent avoir présenté un aliment à son envie effrénée de rendre odieux les Espagnols, moins par an-

thipatie pour cette nation, que pour faire retomber ses coups sur la Religion Chrétienne dont ces conquérans étoient les propagateurs. Nous nous sommes encore bien plus gardés de rapporter des anecdotes scandaleuses qui ont pu être suggérées ou exagérées par le fiel dont l'auteur est animé contre la Religion, telles que celle du Frere Vincent, au sujet du massacre des premiers Péruviens.

PROPHETE DU COMTAT VENAISCIN.

J'enseignois les Belles Lettres à Marseille, lorsqu'il nous vint une copie de la lettre d'un Curé du Comtat Venaiscin, au Seigneur du lieu, qui se trouvoit à Avignon. Elle étoit conçue en ces termes. Je me hâte de vous annoncer qu'un Prophete s'est emparé de votre château. Tous les jours il fait des prédictions, et tous les jours nous les voyons se vérifier. Il se dit plus ancien qu'Adam. Il est vêtu d'un tissu qui n'est ni de soie ni de laine ni de lin ni de coton ni de rien de ce qui sert aux vêtemens de l'espece humaine. Il porte une couronne en tête; il a une barbe de couleur de chair. Il s'élance de temps en temps dans les airs: mais il ne tarde pas à revenir à terre. Il parle toujours en chantant,

à la maniere des Improvisateurs Italiens. Tout Prophete qu'il est, il se livre à des accès de colere. Il a la voix si forte, qu'il se fait entendre d'une demi-lieue au moins. Je ne vous dirai pas s'il professe la Religion de l'Alcoran. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pas célibataire, et qu'il est entouré d'un nombreux cortege de femmes. Le Seigneur frappé et allarmé eut recours à l'autorité. Les ordres furent donnés. On expédie une nombreuse Maréchaussée, armée de pied en cap, et bien résolue à forcer le Prophete dans ses retranchemens. On arrive ; on s'attend à trouver de la résistance. Point du tout ; on ne fut pas dans le cas d'enfoncer les portes. On entre avec précaution le mousquet armé, le sabre tiré ; et l'on trouve le Prophete, qui se présente avec une fiere contenance, au milieu de son vaste serrail. Les choses se passerent pacifiquement ; il n'y eut ni sang répandu, ni aucune sorte de violence. La Gendarmerie du temps fit volte face ; et le Prophete resta paisible possesseur du château. On avoit collé un petit voile de papier au bas de la lettre ; nous le détachâmes, et nous découvrimes le portrait au naturel du personnage singulier qui avoit répandu la terreur dans la ville d'Avignon. Il nous donna le mot de l'énigme.

PRATIQUE POUR LA BONNE MORT.

Il est un infinité de graces que Dieu nous accorde sans que nous les lui demandions. Il est sans cesse, selon l'expression de l'Ecriture, assis à la porte de notre cœur. Il sollicite, il frappe, il emploie les invitations, les promesses, les menaces afin que nous la lui ouvrions; il attend avec empressement et patiemment que nous lui en accordions l'entrée. Souvent loin de prévenir ses instances, elles nous deviennent fâcheuses; et l'on pourroit dire de nous, comme on l'a dit de Voltaire, que nous nous battons en désespérés contre la Religion qui nous poursuit.

Mais les Saints Peres nous avertissent qu'il y a une grace que Dieu n'accorde qu'à ceux qui la demandent, non nisi petentibus se. *Cette grace, la grace des graces, c'est la persévérance finale, le bonheur inestimable de faire une bonne mort. C'est là le plus grand de tous les intérêts pour nous; tous les autres doivent disparoître à nos yeux au prix de celui-là. Dès-lors il est aisé de juger de quelle importance il est de demander, de solliciter avec une sorte d'importunité un bien en comparaison du quel tous les autres ne sont rien. Je vais proposer une pratique dont on peut*

s'acquitter aisément dans un quart d'heure.

1. *Rendez vous sur le soir dans le temple du Seigneur, ou si vous ne le pouvez, mettez vous en esprit aux pieds de Jesus-Christ à votre oratoire. Après vous être recueilli quelques momens, dites lui avec Samuel:* Parlez, Seigneur; car votre serviteur vous écoute; loquere Domine, quia audit servus tuus. *Ecoutez le en effet. Il vous dira, comme autrefois à ses Apôtres: Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; c'est moi qui vous ai choisi vous;* non vos me elegistis, sed ego elegi vos. *Rappellez vous alors ce trésor immense de graces dont Dieu vous a comblé avec tant de profusion, et qu'il n'a pas accordé à une infinité d'autres; votre naissance dans la véritable Religion, hors de la quelle il n'y a point de salut; cette multitude de moyens qu'il vous a si abondamment fournis pour votre sanctification; cette éducation chrétienne, ces sacremens, ces sermons, ces lectures, ces retraites .... Pensez qu'un grand nombre d'ames qui avoient moins offensé Dieu que vous, ont été précipitées dans les enfers; que plusieurs n'ont jamais commis qu'un seul péché mortel. Livrez vous ensuite aux transports de votre reconnoissance. Réfléchissez après quelques momens sur l'abus que vous avez fait de tant de dons si précieux, du peu de profit que vous en avez tiré; et finissez par un acte de contrition des plus fervens, pour vous disposer à la demande que vous allez faire.*

2. *Vous vous adresserez d'abord à Jesus-Christ, et vous lui dirèz*: Dieu de vérité, Dieu fidelle dans vos promesses, vous vous êtes solemnellement engagé à m'accorder tout ce que je demanderai à votre Pere en votre nom... *Ici vous porterez vos regards vers le Ciel, et vous ajouterez*: Pere eternel, je vous demande au nom de Jesus, le bonheur de faire une sainte mort. Pour obtenir cette grace, je vous offre les mérites infinis de votre divin Fils; je vous offre ses souffrances, ses humiliations, son sang, sa mort, son état de victime sur nos autels. Respice in faciem Christi tui.

3. *Revenez ensuite à Jesus-Christ; dites lui avec une ferme confiance*: O! mon Sauveur, ô! Juge des vivans et des morts, je vous demande cette grace à vous-même, par les cinq plaies que votre amour vous a fait sur la croix, par les amabilités infinies de votre divin cœur, par les ardeurs de cette charité ineffable, qui vous a engagé à demeurer sur nos autels, et à vous donner à nous pour nourriture. O! mon Dieu, dans ce passage redoutable qui doit décider de mon éternité, consolez moi et sauvez moi. Je vous conjure par l'obéissance que vous avez rendu a votre Pere sur la croix, de me faire connoître votre volonté, et de me donner la force et le courage de l'accomplir, pour me disposer à une mort chrétienne.

4. *Votre cœur sans doute n'est pas assez pur, pour être aisément exaucé. Recourez donc*

à la puissante protection de Marie, qui est le refuge des pécheurs, en disant: Je vous demande une sainte mort, par le mérites de votre divine Mere. Je vous la demande par l'abyme de douleur où elle fut plongée au pied de votre croix, par la joie inexprimable dont elle fut comblée a votre Résurrection. Voudriez-vous rejetter ses prieres? je suis assuré qu'elle intercéde pour moi.

5. *Alors vous invoquez le secours de cette Mere de miséricorde en récitant les prieres suivantes*: Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ; tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe. Monstra te esse matrem; sumat per te preces qui pro nobis natus, tulit esse tuus. Vitam præsta puram, iter para tutum, ut videntes Jesum, semper collætemur. O! ma toute bonne, ma toute chere, ma toute tendre Mere, ma bonne Maman, priez pour moi maintenant et à l'heure de ma mort.

6. *Saint Joseph, comme vous savez, est le Patron de la bonne mort. Dans le pays où j'écris, on ne peut ignorer que S. Louis de Gonzague est le Taumaturge du dernier siecle, qu'on a recueilli en quatre gros volumes les miracles qu'il a opérés dans nos contrées. Ce sont les deux intercesseurs que je propose de préférence, à ceux qui désirent obtenir une bonne mort. Voici la priere que vous ferez à Saint Joseph.*

O! Grand Saint, qui avez eu le bonheur de mourir entre les bras de Jesus et de Marie,

obtenez moi la même grace, je vous en conjure. Jesus qui vous a tant aimé, et qui vous a obéi si long-temps sur la terre, pourroit-il vous refuser quelque chose dans le Ciel?

Vous adresserez ensuite ces paroles à Saint Louis de Gonzague. Grand Saint qui opérez tant de miracles pour la guérison des corps, ayez pitié des miseres spirituelles de mon ame. Guérissez la, sanctifiez la à quelque prix que ce soit. Dussiez-vous, pour y parvenir, me faire passer par les épreuves les plus terribles à la nature. Car je sais que si je veux mourir de la mort des justes, je dois nécessairement me résoudre à vivre de la vie des Saints.

7. *Vous n'aurez garde d'oublier de vous recommander à votre Ange Gardien. Vous pourrez le faire de la maniere suivante.* Esprit bienheureux, qui prenez un si grand intérêt à mon bonheur, apprenez moi, et aidez moi à mener une vie qui puisse être couronnée d'une sainte mort. Lorsque l'enfer fera les derniers efforts pour m'effrayer et pour me perdre, rassurez moi et défendez moi. Recevez mon ame, pour la conduire en triomphe dans le Ciel, et lui faire part du bonheur dont vous jouissez.

8. *Vous pourrez encore recourir a S. Camille que Dieu a préposé a l'assistance des mourans, en récitant la belle oraison que l'Eglise a admise dans son office.* Deus qui Sanctum Camillum, ad animarum in extremo agone luctantium subsidium, singulari chari-

tatis prærogativâ decorasti, ejus, quæsumus, meritis, spiritum nobis tuæ dilectionis infunde, ut in horâ exitûs nostri, hostem vincere, et ad cœlestem mereamur coronam pervenire, per Christum Dominum nostrum.

SECONDE PRIERE A S. JOSEPH.

Gloriosissimo S. Giuseppe, Sposo di Maria, e Padre putativo di Gesù, per quella sì ardente dilezione, con cui vi stringeste tante volte al seno sì caro figliuolo, e viveste in perfetta unione di cuori, con la vostra purissima Sposa; per quell' assistenza, che l' uno e l' altra fecero alle vostre agonie, e per quella dolcissima morte, che in mezzo a quei due oggetti di paradiso incontraste, io vi supplico d' assistere alla mia morte, per consegnare nelle loro mani lo spirito mio.

TROISIEME PRIERE A S. JOSEPH.

Ave Sponse Immaculatæ Virginis, ave fide custos ejus integritatis, solatium labôrum et viarum comes; ave, qui Verbum Incarnatum nutrivisti, et ab impiorum manibus liberasti; ipsum pro me ora, et placatum unà cum matre redde, et in horâ mortis meæ, ab hoste me defende.

OBSERVATION IMPORTANTE.

Je rappellerai en finissant, un des Oracles de notre Divin Maître. Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, mais celui qui fait

la volonté du Pere Céleste, qui entrera dans le Royaume des Cieux. Non qui dicit, Domine, Domine, sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in Regnum Cœlorum. *Ce ne sont pas seulement ceux qui vivent dans l'inimitié de Dieu, qui sont dans un danger éminent de se perdre, et de mourir dans le trouble et la frayeur. Le même châtiment est réservé à ceux qui mennent une vie tiede et lâche. Ce seroit la plus grossiere et la plus funeste de toutes les illusions, de prétendre s'y soustraire, par une pratique particuliere de dévotion. Ainsi le grand objet que l'on doit avoir en vue, dans celle que je viens de proposer, c'est d'obtenir des graces abondantes pour travailler efficacement à se corriger de ses vices et de ses défauts; se tenant pour bien assuré que, dans l'ordre ordinaire de la Providence, une bonne mort est le fruit d'une sainte vie.* Qualis vita, mors et ita. *L'une est constamment l'image de l'autre.*

Ce point est extrêmement essentiel, et on ne sauroit en être trop vivement pénétré Le Pere de la Colombiere Jésuite, s'étoit élevé à la sainteté la plus sublime; comme on le voit par le vœu qu'il avoit fait d'observer invariablement les regles de son Institut, qui sont de la plus haute perfection, et au quel il a été inviolablement fidelle toute sa vie. C'étoit un des plus beaux esprits de son siecle. L'édition de ses sermons valut un profit de cent mille écus à l'imprimeur. Il étoit d'ailleurs

très-éclairé dans les voies de Dieu. Or voici ce que j'ai lu dans un de ses sermons. „ De tous ceux que j'ai assisté à la mort, et qui avoient attendu jusqu'alors à se convertir, je n'en ai pas vu un seul, qui ne m'ait laissé des inquiétudes sur son sort éternel „. Mais le mot de S. Jérome ce Docteur si éclairé, est bien plus effrayant encore. De cent mille qui ont toujours mal vécu, on en trouvera à peine un qui obtienne miséricorde. De centum millibus, qui semper male vixerint, vix unus misericordiam consequetur.

Pour la consolation de ceux qui vivent dans la crainte de Dieu, nous finirons par cette belle pensée de S. Bernard. Le juste vit patiemment, et meurt dans la joie. Justus patienter vivit, delectabiliter moritur. *Nous ajouterons qu'on a vu dans tous les temps et qu'on voit encore tous les jours, que ceux qui mennent une vie chrétienne, et qui sont le plus épouvantés de la pensée des jugemens de Dieu, sont précisément ceux qui meurent les plus tranquilles. J'ai vu un vénerable vieillard, le Pere Hugon Jésuite, qui étoit dans le cas, protester aux portes de la mort, qu'il ne craignoit pas. J'ai vu à Lyon, un jeune Jésuite, le Pere Andrieu, répéter en mourant ces paroles admirables de Lessius et de Suarez: je ne croyois pas qu'il fût si doux de mourir. C'étoient des Saints; soyons Saints comme eux, et nous mourrons comme eux.*

LES ANTILLES.

Elles se divisent en grandes et petites Antilles. Les grandes sont les isles de Cuba, de S. Domingue, de la Jamaïque et de Porto Rico. Les petites sont en très-grand nombre. Elles sont disposées en forme de fer à cheval dont les deux extrêmités sont dirigées vers l'Occident. Comme le vent d'est y regne constamment, les isles les plus orientales s'appellent isles du vent; celles qui sont à l'Occident, se nomment isles sous le vent. Les richesses que l'Europe en tire tous les ans, peuvent s'évaluer de la maniere suivante.

On ne croit pas s'éloigner beaucoup de la vérité en portant à dix millions les denrées que l'Espagne reçoit annuellement de ces isles; quoiqu'on ne puisse pas porter cette appréciation à un certain degré de précision.

Les productions des Colonies Danoises, toutes dépenses prélevées, doivent former un revenu d'environ trois millions et demi.

Il reste net pour les propriétaires Hollandois environ douze millions.

Les possesseurs des plantations Angloises en retirent trente trois millions.

On ne craindra pas d'être accusé d'exagération, en portant les denrées des isles Françoises à la valeur de cent millions. Six cens bâtimens et 18 mille matelots sont occupés

de leurs extractions. Tous frais faits, les propriétaires n'ont de net qu'environ douze millions.

Dans les autres Colonies, les quatre cinquiemes des propriétaires n'y résident pas; au lieu que les Colonies Françoises sont constamment habitées par les neuf dixiemes de leurs propriétaires.

Il résulte de l'énumération que nous avons faite, que les productions du grand Archipel de l'Amérique valent, rendues en Europe deux cens sept millions, dont il faut prélever les dépenses.

SAINT DOMINGUE.

Cette isle a 160 lieues de long; sa largeur moyenne est à peuprès de 30. Elle est coupée dans toute sa longueur qui va de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes couvertes de bois, qui s'élevant en amphitheatre, forment une des plus belles perspectives du monde. Plusieurs de ces montagnes étoient autrefois, et sont peut-être encore remplies de mines. De plus heureuses sont ouvertes à la culture. Presque toutes forment des vallons d'une température délicieuse. Le Cap François est situé au bord d'une grande plaine qui a vingt lieues de long sur quatre de large. Il y a peu de pays plus arrosés. Tout ce grand

espace est coupé par des chemins de quarante pieds de large tirés au cordeau, constamment bordés de haies de citronniers, assez épaisses pour servir de barrieres contre les animaux. De longues avenues de grands arbres conduisent à plusieurs habitations : mais on a négligé d'orner les routes de ces hautes futées qui auroient fourni aux voyageurs un ombrage délicieux, et qui auroient prévenu la disette de bois dont on se plaint déja. La plaine qui n'a vers le nord d'autres limites que la mer, est couronnée au sud par une chaîne de montagnes dont la profondeur varie depuis quatre jusqu'à huit lieues. Il y en a peu de fort élevées; elles n'ont rien qui repousse. Plusieurs peuvent être cultivées jusqu'à leur sommet; et toutes sont coupées par des intervalles remplis de plantations de café, et de très-belles indigoteries. Dans ces vallées délicieuses, on savoure à loisir les douceurs d'un printemps sans hiver, sans été. L'année n'y a que deux saisons également belles. La terre toujours chargée de fruits, toujours couverte de fleurs, y réunit continuellement les charmes et les richesses que la poësie prodigue dans ses descriptions. De quelque côté qu'on tourne ses regards, on est enchanté par la variété des objets colorés d'une lumiere pure. Le ciel est tempéré pendant le jour; les nuits constamment fraîches préparent un soleil doux. Les habitans de la plaine où cet astre darde ses rayons les plus vifs, vont dans ces montagnes

respirer un air frais, boire des eaux salubres. Heureux le mortel, qui apprit aux François à s'établir dans un séjour si délicieux. Le port du Cap est digne de recevoir les riches productions des contrées voisines. Il est admirablement placé pour les vaisseaux qui arrivent d'Europe. L'air qu'on y respire est le meilleur de l'isle. Il n'est ouvert qu'au vent du nord-est, dont il ne peut même recevoir aucun dommage, son entrée étant semée de récifs qui rompent l'impétuosité des vagues. On en sort aisément, et le débouquement de ces mers se fait en peu de temps. Il sort de la colonie, année commune, 100 mille bariques de sucre, qui font 1200 mille quintaux. En 1767, on en tira 72718781 livres pesant de sucre brut; 51562013 livres de sucre blanc; 1769562 livres d'indigo; 150 mille livres de cacao; 12197977 livres de café; 2965920 livres de coton . . . .

La côte du sud occupée depuis long-temps par les François est d'environ 50 lieues, depuis le Cap Tiberon jusqu'à la pointe de la Beate. La ville des Cayes est environnée d'une plaine de près de six lieues de long sur quatre et demie de large. Cette terre, très-unie, est d'une fertilité prodigieuse, universellement propre à la culture du sucre. L'Espagne a cédé depuis peu la partie orientale de l'isle à la France.

Vingt neuf rues tirées au cordeau coupent aujourd'hui la ville du Cap en 226 petites

isles; les maisons sont au nombre de 810; ces rues sont trop étroites et sans pente. Le Gouvernement, les casernes, un magasin national, sont les seuls édifices qui attirent les regards des curieux. Mais l'œil du citoyen aime à se reposer sur deux établissemens qu'on appelle Maisons de la Providence. La plupart des François qui arrivent dans la Colonie, n'ont ni ressources ni talens. Ils sont reçus dans ces hospices, où les hommes et les femmes trouvent séparément les secours que leur situation exige, jusqu'à ce qu'on leur ait procuré des places.

BATAVIA.

Batavia est bien bâtie. Les maisons, sans être magnifiques, sont agréables, commodes et bien meublées. Les rues sont larges, tirées au cordeau, bordées de grand arbres, percées de canaux, et toujours propres, quoique la crainte d'augmenter la chaleur par la réverbération ait fait prendre le parti de ne point les paver. Tous les édifices publics ont de la grandeur; et la plupart des voyageurs regardent Batavia comme une des plus belles villes du monde.

La population, en y comprenant celle des fauxbourgs et de la banlieue, ne passe pas cent mille ames. Les esclaves en forment la plus grande partie. On y voit aussi des Malais, des

Javanois, des Macassars libres, assez paresseux, et des Chinois qui exercent presque exclusivement tous les métiers, et conduisent toutes les manufactures. Il peut y avoir dix mille Européens. Quatre mille d'entr'eux nés dans l'Inde ont dégénéré à un point qu'on a peine à croire. Les femmes y étalent le plus grand luxe; elles ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, elles poussent à l'excès ce goût pour l'éclat et pour le faste. Elles ne sortent jamais qu'avec un cortege nombreux d'esclaves, traînées dans des chars magnifiques, ou portées dans de superbes palanquins. Leurs robes sont d'un tissu d'or et d'argent, ou de beaux satins de la Chine, avec des roseaux d'or pour bordure. Leur tête est chargée de perles, de diamans et d'autres pierres précieuses.

La chaleur qui devroit être naturellement excessive, au milieu de la zone torride, y est tempérée par un vent de mer fort agréable, qui se leve tous les jours à dix heures, et dure jusqu'à quatre. Les nuits sont rafraîchies par des vents de terre, qui tombent à l'aurore. On n'y voit pas beaucoup de malades. La mortalité qui regne parmi les soldats et les matelots, doit être plutôt attribuée à la débauche, à la mauvaise nourriture et à la fatigue, qu'aux intempéries du climat; le ciel y est pur et serein. Rien n'est plus agréable que les environs de la ville, à une ou deux

lieues. La campagne y est couverte de maisons riantes, de bosquets qui donnent un ombrage délicieux, de jardins fort ornés, et de très-bon goût. Il est du bon air d'y vivre toute l'année; et les gens en place ne vont à Batavia que pour les affaires du Gouvernement.

Batavia est située dans l'enfoncement d'une baie profonde couverte par plusieurs isles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade: mais on y est en sûreté par tous les vents et dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Les vaisseaux mouillent à une assez grande distance. A deux lieues, on a formé dans une isle un excellent chantier qui n'est jamais sans trois ou quatre cens charpentiers européens. Une riviere assez considérable, qui après avoir fertilisé les terres et embelli la ville, se jette dans la mer, donne la facilité de communiquer avec les vaisseaux.

La rade est la plus considérable de l'Inde. Batavia est le chef-lieu des Colonies Hollandoises. On y voit aborder tous les vaisseaux que la Compagnie expédie d'Europe pour l'Asie, à l'exception de ceux qui vont directement à Bengala et à Ceylan. Cette ville leve sur toutes les marchandises qu'elle laisse entrer ou sortir, un droit du cinq pour cent. Le produit de la douane est affermé 864 mille florins: mais il ne faudroit pas juger de l'étendue de son commerce par cette regle. Beaucoup de marchandises ne subissent pas cette taxe.

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU COMMISSAIRE FANÇOIS À TURIN.

Le Général Grouchy intima en 1799 sous les peines les plus rigoureuses, à tous les François refugiés, de sortir du Piémont, dans trois jours. Je me rendis chez le Commissaire Musset. Je présentai un Mémoire qui étoit un précis de ma vie. Il ne renfermoit pas une parole qui ne fût de la plus exacte vérité. Il étoit conçu en ces termes que je rapporte fidellement.

Jean Joseph Rossignol, citoyen Milanois, pourroit être exposé de la part du Gouvernement, à quelque méprise qui lui deviendroit funeste, par l'identité de son nom avec celui de plusieurs citoyens de la République Française; il se trouve dans la nécessité de présenter quelques éclaircissemens sur les détails de sa vie. Il est né en 1726 à Vallibre *, dans le voisinage du Mont Tabor, où se réunissent en un point mathématique le Piémont, la Savoie et le ci-devant Dauphiné. A peine sorti du maillot, il fut tiré du sein de sa patrie où il n'a jamais plus séjourné du depuis. Après quelques années d'une premiere éduca-

* *En France.*

tion à la Roche, au pied du Mont Viso, il passa à l'âge de seize ans, dans les Etats du Pape, où il entra chez les Jésuites. Le Général de la Société l'invita en 1760, à se rendre à l'Université de Wilna, en qualité de Mathématicien, d'Astronome et de Réformateur des études. Après avoir rempli sa commission, il vint à Rome rendre compte de ses travaux et de ses succès. Le célebre Pere Boscovich qui a été son maître, qui lui a servi de Pere et qui a consenti à être son ami, l'engagea ensuite à venir se fixer à Milan pour concourir à l'édition générale de ses ouvrages en dix volumes in quarto. Le séjour de onze ans qu'il a fait dans cette ville, où il a travaillé constamment à se rendre utile, jusqu'à donner sept leçons dans un même jour, lui a mérité à juste titre, le droit de bourgeoisie et la qualité de Citoyen Milanois. Lors de la suppression des Jésuites, le Ministre Plénipotentiaire de Marie-Thérese, l'employa à la réforme des études, et reconnut ses services, en le fixant dans le Milanez, et en lui accordant la pension des Jésuites indigenes. On lui proposa une place à l'observatoire de Milan, qu'il ne put accepter à cause de l'affoiblissement de sa vue. Sur ces entrefaites l'Archevêque d'Embrun et la Municipalité le solliciterent vivement de venir tirer de l'état de barbarie les études de cette ville qui étoient encore montées sur un ton gothique. Il se rendit à leur invitation avec l'agrément du Gouver-

neur du Milanez. Il composa en conséquence, publia, et fit mettre en exécution un plan d'études qui peut mériter l'attention des hommes en place, dans les circonstances présentes. L'accoûtrement italien dans le quel il avoit paru sur la cime des Alpes, pouvoit aisément le faire soupçonner d'être un émissaire ultramontain, dans le commencement d'une fermentation, où les préventions aveugles du petit peuple le rendoient capable des plus grands excès. Les circonstances le forcerent à se desister de ses entreprises littéraires et à pourvoir à sa sûreté. Comme l'époque de son départ, en 1792, pouvoit laisser des soupçons sur les motifs de sa retraite, cinq Municipalités, celle d'Embrun à la tête lui accorderent des attestations authentiques par les quelles il conste démonstrativement qu'il n'est dans le cas, ni de l'émigration ni de la déportation. Ces attestations qu'il est en état de produire, sont revêtues de toutes les formalités, munies du scéau et de la signature des Municipalités; elles ont été légalisées solemnellement par le Directoire des Hautes Alpes. Les personnes en place, premiers dépositaires de l'autorité publique en ont pris connoissance, et lui ont donné les assurances les plus positives qu'il n'avoit rien à craindre, et qu'il pouvoit vivre tranquillement dans le lieu où il a fixé son séjour, depuis sept ans.

Le citoyen Rossignol plus que septuagénaire, a consacré plus de cinquante ans d'études

et de travaux à se rendre utile à ses semblables, et nommément à former la jeunesse aux lettres et aux vertus civiles et morales. Il est auteur d'une quarantaine d'ouvrages marqués généralement au coin de la création, et qui ont principalement pour objet les progrès des sciences et des arts.

Le 10 *ventose, an* 7.

JEAN JOSEPH ROSSIGNOL.

Ce court Mémoire et le succès qu'il a eu ont pu mériter par leur singularité, de trouver place dans les Mêlanges que je publie. J'en présentai deux copies, ainsi qu'on me l'avoit demandé. On en retint une, dans le Bureau, et l'on me rendit l'autre, avec cette apostille sur le dos.

J. J. Rossignol, n'étant pas François, n'est point compris dans les ordres émanés; ma franchise et mon amour pour la vérité m'engagerent à repliquer. Non, non, me dit-on, vous n'êtes point François.

DES JÉSUITES DE RUSSIE.

Lorsque le Bref du Pape Ganganelli parut, les Jésuites de Russie présenterent à la Czarine un Mémoire dans le quel ils la supplioient de vouloir bien les mettre en état d'obéir au Chef de l'Eglise Catholique. La Czarine écrivit

au Pape, qu'elle avoit promis de conserver dans ses états de Pologne la Religion sur le pied où elle y étoit, et qu'elle ne pouvoit maintenir sa parole, qu'en y conservant les Jésuites; que si Sa Sainteté les molestoit, elle se déclareroit l'ennemie implacable des Catholiques dans son Empire. Le Pape écrivit à Monseigneur Scarampi, son Nonce en Pologne, d'avertir sous main les Jésuites de regarder le Bref comme non avenu pour eux. Il craignoit le ressentiment de la France et de l'Espagne. La Czarine ne fut pas pleinement satisfaite; elle exigea que les Jésuites de ses états fussent érigés en corps dans toutes les regles, avec le droit de recevoir des novices. Le Pape se trouvoit entre deux feux. Il prit le parti d'envoyer à l'Archevêque de Moïlovv un Bref qui l'autorisoit à abolir, à créer des Corps Religieux, sans aucune restriction. Le Prélat, conformément aux intentions de sa Souveraine, rétablit en plein les Jésuites dans leur ancien état. Grande rumeur, grandes plaintes des Ministres de France et d'Espagne. Ils voulurent exiger du Pape qu'il intimât l'exécution de son Bref de destruction dans la Russie. Le Pontife refusa et déclara qu'il ne consentiroit jamais à ruiner l'Eglise Catholique de Russie pour satisfaire aux caprices des deux Cours. La Czarine fit plus. Elle écrivit des lettres pleines de force et de dignité à Paris et à Madrid. Elle dit que lors qu'on y avoit jugé à propos de détruire la

Société, elle ne s'y étoit point opposée, et qu'elle seroit fort étonnée qu'on voulût se mêler de l'administration de ses états. Que si l'on formoit des entreprises sur son autorité, elle sauroit faire respecter ses droits par la voie des armes. Ce langage fut entendu, et l'on se désista. Ceci est tiré des annales de Linguet. Je me rappelle d'avoir su par une autre voie, que la Czarine observa au Pape, qu'il seroit bien étrange qu'il prétendît avoir chez elle, un degré de pouvoir supérieur à celui qu'il exercoit chez les Souverains de sa communion, dans les etats des quels il étoit convenu qu'il ne supprimeroit aucun Ordre Religieux, sans leur consentement. On eut recours au Cardinal Secretaire ou Vicaire; on l'engagea à écrire à l'Archevêque de Moïlovy, pour qu'il retractât la démarche qu'il avoit faite. L'Archevêque répondit qu'il ne reconnoissoit d'autre autorité que celle du Souverain Pontife. Il est loisible à chacun de lire dans les fameuses Annales de Linguet, les détails ou je suis entré. Dans ma position actuelle je ne suis pas en état d'indiquer ni le jour, ni le mois, ni l'an où ils se trouvent. Je place ici cette notice pour l'édification des gens de bien, et pour l'instruction des méchans qui ont eu ou la malignité ou la témérité de dire que les Jésuites de Russie étoient schismatiques et rebelles à l'autorité du Chef de l'Eglise Universelle.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

1. L'Arche de Noé, après le déluge s'arrêta sur une des hauteurs de la vaste montagne d'Ararat: on peut voir l'horrible aspect de l'Ararat et de ses environs dans le voyage de Tournefort. Le nom d'Ararat se prend dans l'Ecriture, tantôt pour la chaîne de montagnes sur l'une des quelles s'arrêta l'Arche, tantôt pour l'Arménie entiere. Les Interpretes orientaux traduisent le nom d'Ararat par celui de monts Cardus terme que les Grecs et les Latins ont adouci par celui de Gordes et de Gordiens. Ainsi l'Ararat étoit en Arménie où commence cette chaîne de montagnes, appellée Gordienne. Ce pays étoit à l'orient du Tigre près du commencement de son cours, vers les 66° de longitude et les 89° de latitude nord. Ces montagnes se nomment encore aujourd'hui les Curdes, et tout le pays voisin le Curdistan.

2. Les nouveaux habitans de la terre, devenus bientôt très-nombreux se trouverent fort resserrés dans les vallées de la Gordienne; ils firent des recherches sur l'état des pays voisins. En remontant vers le nord, ils ne trouverent que d'horribles chaînes de montagnes qui furent nommées avec le temps, Mont Caucase et Monts Riphées; elles alloient du Pont Euxin à la mer d'Hircanie. Ils furent bien

plus satisfaits du pays qui est entre le Tigre et l'Euphrate, sur-tout où ils se rapprochent, et vinrent s'établir dans la Terre de Sennaar; les Grecs l'ont appellée Mésopotamie. La partie du nord s'appelle aujourd'hui Diarbek, et la partie du sud, Iraque; il se rencontre au reste quelques déserts sablonneux vers le cœur. Autant la Gordienne étoit ingrate, autant la Mésopotamie étoit admirable, pour l'entretien des hommes et des troupeaux.

3. Dieu qui vouloit la dispersion des nations, la procura par la confusion des langues qui mit encore des bornes aux émigrations immodérées des différentes nations. Le premier fond de la langue commune subsista, et se retrouve encore très-sensiblement dans celles que parloient les anciens peuples, tels que les Chananéens, les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens, les Arabes; on voit même que les langues d'Europe en conservent des traits ineffaçables. Le nom de Babel, ainsi que celui de Babil, annonce le désordre et la confusion. Par là Dieu dispersa les familles sur toute la terre, et fixa dans chaque pays ses habitans, par l'usage d'une même langue. Ce ne fut pas donc un simple châtiment, mais un acte de bienfaisance de l'Auteur de la nature.

4. Les enfans de Sem sont Elam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram; ils ont tous donné naissance à de grandes colonies. La vraie gloire de Sem, c'est d'avoir été le pere de tous les Hébreux. *Filii Heber* signifie *gens*

de delà le fleuve. Elam passa le Tigre, et fonda entre la Mer Caspienne et le Golfe Persique, une colonie nommée Elam ou Elymaïde. Assur pere des Assyriens, s'établit entre le Tigre et l'Euphrate; ils vinrent ensuite bâtir Ninive, environ 1250 ans avant J. C. Arphaxad s'établit au nord d'Assur, près les sources du Tigre. Aram se fixa dans la Mésopotamie, vers le nord; les Araméens s'étendirent jusqu'à l'Isthme de Suez ou désert de Sur, d'où vient le nom de Syr et de Syriens; ils bâtirent aussi Tadmor ou Palmyre. Les enfans de Lud passerent l'Euphrate et vinrent dans l'Asie Mineure.

5. Arphaxad eut deux petits fils, Phaleg et Jectan; du premier descendirent les Hébreux; les Arabes ont toujours connu Jectan sous le nom de Catan, qui signifie Cadet. Il s'arrêta dans l'Arabie Heureuse, qui est au midi. Les aromates, comme l'encens, la myrrhe, sont naturels à ce pays qu'on appelle Hadramont, ou Yémen. Hadramont, Saba et Ophir, sont trois des enfans les plus distingués de Jectan. La vraie Sabée, fameuse par son or et par son encens, avoit Saba pour capitale. Ce sont là les présens que la Reine de Saba apporta à Salomon; l'Evangile la nomme la Reine du midi, et dit qu'elle vint des extrêmités de la terre. Le mot d'Hadramont signifie, séjour de mort; cette contrée, qui est la plus fertile en aromates, nourrit beaucoup de serpens très-dangereux; de plus l'air

chargé de toutes ces odeurs très-agissantes, y est nuisible et souvent mortel. Les mines d'or n'y fournissent plus de paillettes aux rivieres. *Hatsar-mavet* en Hebreu, *Adramont* en Arabe, *Adrumet* en Phénicien, signifient tous la même chose, *atrium mortis*. Cette diversité de prononciations vient de ce qu'anciennement on n'écrivoit que les consonnes. Yémen signifie le pays de la droite, parce que les anciens Arabes du désert, prioient en se tournant vers le soleil levant, et avoient ainsi à leur droite, l'Arabie Heureuse.

6. Cased fils de Nachor, et neveu d'Abraham, fut le pere des Chaldéens, que l'Ecriture n'appelle jamais autrement que Casdim, pluriel de Cased. Les Chaldéens s'adonnerent à l'Astronomie; ils présentoient au peuple, comme on l'a fait par-tout, des figures significatives, qui servoient à régler la religion et la police. Ces usages innocens dégénérerent, par la grossiereté des peuples, en idolâtrie.

7. Ur de Chaldée, non loin de Carræ, ou Haran, tenoit le juste milieu entre les sources du Tigre et le Liban ou le pays de Chanaan. En remontant du Liban à Carræ, nous trouverons Ur, sur la même ligne droite; de sorte qu'il étoit entre Nisibis et le Tigre.

8. Dans la suite, la Babylonie entiere a porté le nom de Chaldée; ce même nom a été ensuite donné à bien des lieux fort séparés les uns des autres. Les observations astronomiques que Callistenes trouva à Babylone,

et qu'il envoya à Aristote, étoient de 19 cens ans. Cette date qui devance Abraham de près de trois siecles, cadre avec les temps voisins de la dispersion.

9. Cham fit son séjour dans la Haute Egypte où l'inondation du Nil n'apporte pas les mêmes incommodités, que dans la Basse. L'Ecriture appelle l'Egypte la Terre de Cham. Thebes aux cent portes, s'appelloit en Egypte, ammon-no, c'est-à-dire, la demeure de Cham. Elle étoit sur la rive droite du Nil. On en voit encore les magnifiques ruines, non loin de Syene qui termine l'Egypte sous le Tropique. Chus fils ainé de Cham se fixa à l'est de l'embouchure du Tigre; ce pays s'appelle encore Chusistan: il donna naissance à de grandes colonies. Les Chuséens s'étendirent le long de la côte occidentale du Golfe Persique; ils vinrent en tournant l'Arabie, commercer à Tyr, ils y venoient aussi en droiture. Ce sont les Sabéens orientaux; ils avoient aussi de l'or, des aromates, des topases et autres pierres précieuses. C'est de la Sabée meridionale qui étoit la plus fameuse, que la Reine de Saba vint rendre visite à Salomon; et c'est de la Sabée orientale que les Mages vinrent adorer J. C. Pline distingue ces deux Sabées. Les Sabéens, dit-il, sont célebres, par la possession de l'encens; ce sont des peuples séparés qui habitent les bords des deux mers opposées, il veut dire, le Golfe Persique, et le Golfe Arabique ou la Mer Rouge.

Misraïm s'arrêta dans la Basse Egypte. Les enfans de Chanaan, lassés de vivre dans les déserts d'Arabie s'étendirent le long de la Méditerrannée et du Jourdain, où ils trouverent un beau pays, diversifié de plaines, de montagnes, de ruisseaux, de rivieres et de terreins très-fertiles. Les Araméens se mêlerent avec eux et avec les Phéniciens. Sidon fils ainé de Chanaan, bâtit la célebre ville de son nom. Ce pays qui étoit alors si florissant, est aujourd'hui dans un état déplorable.

10. Il paroît que les trois enfans de Noé, convinrent de s'établir de la maniere suivante: les enfans de Sem demeurerent dans le pays de Sennaar, et s'étendirent de là à l'est et à l'ouest. Ceux de Japhet se retirerent vers le nord, et s'étendirent de même à l'est et à l'ouest. Ceux de Cham s'avancerent vers le sud, en s'alongeant ensuite vers le levant et vers le couchant. L'unique exception est celle des enfans de Jectan descendans de Sem, qui traverserent plus de cinq cens lieues, et se porterent au fond méridional de l'Arabie.

Les descendans de Japhet se disperserent entre le Pont Euxin et la Mer Caspienne, entre celle-ci et les mers d'Orient, et passerent ensuite sur toutes les côtes de la Méditerranée, et au nord de l'Europe. Le premier des enfans de Japhet fut Gomer ou Cimeri; de là les Cimmeriens ou Cimbres. Mosoc et Ross étoient fils de Japhet; de là les Russes et Moscovites. Les descendans de Mosoc et de

Ross ont fait des établissemens immenses dans le nord. Madaï, troisieme fils de Japhet, est l'auteur des Medes. Javan, ou Jon, fils de Japhet fut pere de Tarsis, Elisa, Cethim et Dodanim. Le premier bâtit Tarsis capitale de la Cilicie, et commerçante; il y eut une autre Tarsis près de l'isle de Cadix, et qui doit être celle du Prophete Jonas. Les descendans d'Jon peuplerent la Grece, la Mer Egée et sa côte orientale. Elisa son second fils s'établit dans l'Elis ou Elide sur le bord du fleuve Alphée. Cethim ou Macetim fut pere des Macédociens et des Illyriens au nord de la Thessalie. Dodanim le fut des Dodoniens qui habiterent les forêts de Dodone; ce pays prit par la suite le nom d'Epire. L'Elide si célebre par ses jeux, produisoit le plus beau lin, et trouvoit dans son voisinage une foule de coquillages dont on tiroit une liqueur propre à teindre la laine en pourpre, et le lin en violet.

ABRAHAM.

11. Abraham vint au monde 2090 ans avant Jesus-Christ. Les vrais savans conviennent que tout ce qu'on trouve en Orient et en Grece avant la guerre de Troie, est plein de fables; les historiens Chinois et Arabes les plus estimés avouent qu'ils ne trouvent rien en ordre, ni qui se justifie par aucun monument, avant

l'âge d'Abraham. C'est une vérité reconnue d'ailleurs, que toutes les nations ont absolument perdu de vue les commencemens du genre humain, et même les commencemens de leur histoire particuliere. La Genese est le seul livre qui nous fournisse des lumieres sur ces temps reculés.

11. Abraham étoit âgé de 75 ans, lorsque Dieu le choisit pour être la tige d'un grand peuple, dépositaire des promesses d'un meilleur avenir, et conservateur de l'histoire de la création, de la corruption du genre humain, du déluge universel, et de la premiere origine des peuples qui couvrent la terre. Dieu lui promit de multiplier sa postérité comme les étoiles du Ciel, de la mettre en possession de la terre de Chanaan, et de bénir toutes les nations de la terre, par un de ses descendans. Ces trois promesses se sont accomplies de la maniere la plus éclatante.

12. Abraham sortit d'Ur de Chaldée placé à l'est des bouches du Tigre pour se rendre dans la terre de Chanaan; il prit sa route par Haran ou Carræ, ville située sur le Chabur, près du Chaboras, à moitié chemin des sources du Tigre, et de celles du Jourdain. Sa premiere demeure fut à Sichem; il fut plusieurs fois à Mambré, séjourna près de Gherara, et fit un voyage en Egypte. Le lieu de la Mer Morte étoit alors une agréable vallée; l'abondance et les délices de ses villes causerent son malheur. La dissolution des habitans

étoit horrible ; Abraham ne put en arrêter la punition.

13.° Ismaël fils d'Abraham, eut douze fils, qui devinrent chefs d'autant de grandes tribus dispersées dans la vaste étendue de l'Arabie. Les Madianites ont pour pere Madian, fils d'Abraham ; Ammon et Moab étoient fils des filles de Loth. Esaü surnomme Edom ou le Rouge, fut pere des Iduméens. Les douze enfans de Jacob, furent chefs des douze tribus. Jacob vint s'établir avec sa famille dans la terre de Gessen, entre l'extrêmité de la Mer Rouge, et le canal oriental du Nil. Des armées de Pasteurs ou Arabes s'étoient emparé du trône dans la Basse Egypte, quelque temps avant Joseph, qui s'appliqua à fortifier le pouvoir de leur Roi. Un Prince de Race Egyptienne remonta sur le trône, et chassa les pasteurs avec leur Roi. Ce fut alors que commença la persécution des Hébreux. Ceux-ci partirent de Ramessès derniere ville de la terre de Gessen ; au lieu de diriger leur marche au nord-est, ils tournerent vers le midi, et comme ils se dirigerent ensuite vers l'Isthme, Pharaon se mit à leur poursuite, avec un corps d'armée. Le passage de la Mer Rouge, est trop connu, pour que nous devions nous y arrêter.

14.° Les Israélites séjournerent quarante ans dans l'Arabie Pétrée. Leur armée, sans compter les femmes et les enfans, étoit de plus de six-cens mille hommes. Moïse adoucit les

eaux de Marab, en y jettant un morceau de bois. Dieu nourrit son peuple, pendant quarante ans, d'une maniere miraculeuse; il lui donna sa loi au Mont Sina, contigu au Mont Horeb. Les douze espions partirent de Cadesbarné; à leur retour les Hébreux se mutinerent et furent condamnés à mourir dans le désert à la réserve de Josué et Caleb. Moïse mourut à la vue de la terre promise. Rien de plus memorable que le passage du Jourdain par les Hébreux. Les douze tribus furent distribuées de la maniere suivante.

15. Juda s'étendit à l'ouest de la Mer Morte, depuis le torrent de Cédron jusqu'à Cadès-Barné. Entre les Philistins et Juda, étoient Dan et Simeon. Après quoi on rencontroit de suite, comme par bandes entre le Jourdain et la Méditerranée, Benjamin, Ephraïm, Demi-Manassé, ensuite Issachar, Zabulon, entre le lac de Génésareth et la Mediterranée. Au nord se trouvoient Aser et Nephtali. L'autre moitié de Manassé etoit au delà du Jourdain et au nord de Ruben et de Gad.

16. Les limites de la Palestine étoient, selón l'Ecriture, Dan au nord, vers la source du Jourdain, et Bersabée au sud; près de Gherara et du Désert de Sur; ce qui forme une longueur de 70 lieues, sur plus ou moins de 35 lieues en largeur. L'ancienne fertilité de ce pays a entierement disparu, sous le despotisme, la barbarie et la paresse des Turcs.

LES PHÉNICIENS.

17. Les enfans de Chanaan errerent long-temps dans les déserts de l'Arabie, avant de venir se fixer sur les bords de la Méditerranée. Les descendans de Sidon leur ainé ont habité les bords de la Mer Rouge, ils avoient des vaisseaux et des matelots aux ports d'Etalis, et d'Esiongaber. La Phénicie devint un séjour délicieux, ainsi que ce nom même le désigne. Ce n'étoit qu'une bordure étroite de 60 lieues de long environ. Elle contenoit un peuple innombrable, et de très-bonnes villes, comme Tripoli, Byblos, Béryte, Sidon et Tyr. Tyr fut pris par Nabuchodonosor et ensuite par Alexandre le Grand. Tous les dehors de ces cinq villes, sont naturellement d'une grande beauté, mais fort négligés par les Turcs. Les Phéniciens fonderent Carthage, et plusieurs autres villes; ils porterent par-tout l'économie, le goût du travail, l'esprit du trafic. Ils faisoient le voyage de la Bétique au sud de l'Espagne, en y allant par la Mer Rouge et par l'Océan. Ils tournoient ainsi au tour de l'Afrique entiere, et rentroient ou par la Méditerranée dans leurs ports de Tyr et de Sidon, ou dans ceux d'Elath et d'Esiongaber, en tournant de nouveau l'Afrique. Cette derniere route étoit pour eux la plus avantageuse. Cette course étoit de trois ans; on alloit

à Ophir, on doubloit ensuite le Cap, et l'on suivoit les côtes jusqu'au détroit de Cadix. On faisoit par ce moyen des profits immenses, en échangeant avec les barbares les marchandises d'Orient, et ensuite en échangeant dans le retour, le long des mêmes côtes, les marchandises de la Bétique. Les marchandises qu'on rapportoit de ce voyage, étoient des perroquets, des autruches, des singes, des bois d'ébene, de la poudre d'or, etc.

18. Les Egyptiens raconterent à Hérodote l'histoire d'un voyage au tour de l'Afrique, entrepris par les Phéniciens de la Mer Rouge, à la priere de Nécao Roi d'Egypte. Les absurdités qu'Hérodote trouvoit dans ce récit, en démontrent la vérité. La premiere absurdité étoit que ces Phéniciens, vers la moitié de leur route, en se tournant vers l'Occident vissent le soleil à leur droite ; la seconde étoit qu'ils eussent pu retrouver les ports de Phénicie, après avoir suivi les côtes d'Afrique ; tout cela ne souffre aujourd'hui aucune difficulté.

LES GRECS.

19. Les Grecs ne sont originairement qu'un petit nombre de familles provenues de Jon ou Javan, qui se répandirent dans la Thessalie, la Phocide, la Béotie, le Péloponnese, et quelques isles de la Mer Egée, aujourd'hui

l'Archipel. Les Macédoniens et les Epirotes long-temps après firent corps avec eux. Le terrein qu'ils occupoient, étoit très-peu étendu; et c'est ce peuple qui a renversé l'Empire des Perses et formé les Romains, les maîtres du monde. Aucun autre n'a porté plus loin la gloire des arts et la science de la guerre; ils avoient la plus belle de toutes les langues, et nous ont donné des modeles d'histoire, d'éloquence et de poésie.

20. Leurs colonies fabuleuses méritent d'être connues, pour servir à l'intelligence des ouvrages immortels qu'il nous ont laissés; d'ailleurs la Géographie qui y est relative, est vraie et communément exacte, et nous présente un fond d'instruction.

21. Les vraies colonies des Grecs se réduisent à ce qui suit. Ils étoient issus d'Jon ou Javan. Les tribus les plus nombreuses furent les Joniens, les Eoliens et les Pélasges. Ces derniers furent les plus vagabonds de tous. Les Doriens qui habitoient entre le Mont Parnasse et la Thessalie, envoyerent une colonie à Rhodes et aux environs. Les Eoliens de Laconie se rendirent maîtres de l'isle de Lesbos dont la capitale fut Mitylene; ils s'établirent encore dans l'Eolie. Près de mille ans avant J. C. des Joniens sortis de l'Attique, vinrent dans la Lydie; ils bâtirent ou se soumirent Phocée, Smyrne, Clazomene, Colophon, Ephese et Milet. Beaucoup de Grecs formerent des établissemens en Sicile. Messine fut une

colonie de Messeniens venus du Péloponnese. La plus renommée de toutes les colonies Grecques, est celle de Syracuse par les Corinthiens; la commodité de ce grand port, y attira des habitans sans nombre, et des richesses immenses; elle devint comparable à Athenes et à Carthage. Catane près du Mont Gibel ou Etna a été une colonie très-florissante, ainsi que Palerme qui est encore une ville magnifique. On trouve les Grecs et leur langue, dans les Gaules, en Afrique, en Chypre, etc. Plus de 500 ans avant J. C. des Phocéens venus d'Jonie bâtirent la ville de Marseille, et civiliserent les Gaulois. Vers le même temps se montre en Afrique, la belle colonie de Cyrene. Alexandre répandit les Grecs par-tout.

REMARQUE.

Ces Bailly, ces Sales ou De l'Isle et compagnie, sont des foux à lier. Il falloit qu'ils donnassent des preuves d'une grossiere ignorance, ou d'une mauvaise foi insigne, sur la Géographie ancienne. Je les renvoie en particulier à Baër, au sujet de la fameuse Atlantide. Guerin Du Rocher, mon confrere et mon ami, leur apprendra cent choses qu'ils ignorent. L'Abbé Chapelle, un de mes camarades, mettra aussi son grain de sel. La manie du paradoxe, et l'esprit d'impieté font dire mille folies.

DU PASSAGE DE VÉNUS.

Vous me demandez de vous donner en style de conversation, une idée du Passage de Vénus sur le soleil, et des avantages que l'on prétend retirer de l'observation de ce phénomene. Dans la vue de répondre à vos désirs, je me bornerai à des réflexions qui ne sauroient être plus familieres, et qui ne présupposent aucune notice de Géométrie et de Physique. Lorsque vous êtes sur le seuil de la grande porte d'une église, la lampe placée au milieu du sanctuaire, vous paroît répondre au crucifix qui est sur l'autel; si vous entrez, et que vous formiez quelques pas vers le benitier qui est à la droite, la lampe paroît s'avancer vers la gauche et répondre au premier chandelier qui est du côté de l'évangile. Que si vous revenez au milieu, la lampe répond de nouveau au crucifix; si vous passez ensuite à la gauche, la lampe répondra au premier chandelier de la droite.

Maintenant si vous vous avancez vers le milieu de l'eglise, de maniere que vous soyez à égale distance de l'autel et de la porte; si vous faites quelques pas vers la droite ou vers la gauche, vous verrez la lampe se porter vers la gauche ou vers la droite, comme vous l'avez observé étant près de la porte: mais avec cette différence qu'en faisant le même

nombre de pas à droite ou a gauche, que lorsque vous étiez près de la porte, la lampe ne répondra pas au premier, mais au second chandelier à la gauche ou à la droite.

Que si vous continuez à vous approcher du sanctuaire, lorsque vous serez près de la table de communion, en vous écartant à droite et ensuite à gauche, vous observerez que la lampe répond au troisieme chandelier a gauche, et ensuite au troisieme chandelier à droite.

La quantité dont la lampe paroît s'éloigner du milieu de l'autel tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, est ce qu'on peut appeller, en style d'Astronomie, la *Parallaxe* de la lampe. Comme l'on voit cette parallaxe devient toujours plus considérable à mesure que l'observateur s'approche de la lampe. De maniere qu'à une distance deux fois, trois fois plus grande, la parallaxe est à très-peu-près deux fois, trois fois plus petite. Il suit de là que si deux observateurs remarquent une parallaxe inégale, ils sont inégalement éloignés de la lampe. Celui qui voit une parallaxe plus grande est plus près, et celui qui voit une parallaxe plus petite, est plus loin. De plus, si deux observateurs sont placés à droite et à gauche, ils rapporteront la lampe à des points différens; et ces deux points seront plus ou moins éloignés, à mesure que les observateurs seront plus près ou plus loin de la lampe. C'est en partant de ces principes que les Astronomes ont établi des regles et des calculs pour dé-

terminer les différentes distances des corps celestes, selon l'augmentation ou la diminution de la parallaxe de ces astres observés de deux points différens de la terre. Le crucifix et les chandeliers représentent le ciel etoilé, c'est-à-dire, le fond où les étoiles fixes paroissent placées. La lampe tient la place de la lune, ou d'une planete quelconque située entre l'observateur et les étoiles fixes; et celui qui considere la lampe, c'est l'Astronome, qui avec sa lunette observe la planete où la lune. Si deux Astronomes observent dans le même temps, une même planete, on conçoit que l'un des deux la rapportera à un point du ciel étoilé, et l'autre à un point différent de ce même ciel étoilé; et que la distance de ces deux points formera, ce qu'on appelle, la parallaxe de la planete. Et tout ainsi que la parallaxe de la lampe parraport au crucifix et aux chandeliers, est plus grande ou plus petite, selon que les observateurs sont plus près ou plus loin de la lampe, la parallaxe de la planete sera de même plus grande ou plus petite, selon que les observateurs seront plus près ou plus loin de la planete. On pourra donc juger que la planete est plus ou moins éloignée, selon que l'on observera que sa parallaxe est plus petite ou plus grande.

Comme l'on voit pour juger de la distance de Vénus à la Terre, il falloit parvenir à connoître sa parallaxe avec quelque exactitude. Or pour savoir avec précision la parallaxe de

la lampe, je m'écarte de la ligne du milieu, le plus que je puis, en m'avancant autant qu'il est possible vers les deux benitiers placés en entrant à la droite et à la gauche, par la raison que quand il est question de mesurer la longueur d'une chose, ou le fait avec plus de justesse, si cette longueur est un peu grande, que si elle est extrêmément petite. Il en sera de même de la parallaxe de Vénus; et c'est pour cela que les Astronomes qui devoient la mesurer, se sont placés dans deux endroits de la terre, fort éloignés, le plus éloignés qu'il étoit possible, tels que les isles de Taïti et de Vardus, qui sont environ à cinq mille lieux de distance. Au moment où Vénus commençoit à toucher le disque du soleil parraport au P. Hell Jésuite qui observoit à Vardus, elle étoit encore à quelque distance du soleil, parraport à M. Gren Anglois qui observoit à Taïti, parce qu'il rapportoit Vénus à un point du ciel plus oriental.

Vous allez comprendre ma pensée. Je place deux spectateurs vers la porte de l'eglise à droite et à gauche, près des deux benitiers. Un sacristain sort de la sacristie avec une chandelle allumée. Lorsque le spectateur qui est du côté de l'Evangile voit la chandelle repondre au premier chandelier, le spectateur qui est du côté de l'epitre, ne le voit pas encore, il lui faut un peu plus de temps, pour qu'il voie la même chose, par exemple, un battement de pouls. S'ils étoient plus près

de l'autel, il faudroit un peu plus de temps encore, par exemple, deux, trois battemens de pouls. A mesure qu'il s'approcheront davantage de l'autel, ce temps ira toujours croissant. De sorte que la durée plus ou moins grande de ce temps, pourra leur faire juger s'ils sont plus près ou plus loin de l'autel. Voilà précisement le cas où se trouvent les Astronomes parrapport au passage de Vénus. Le soleil, c'est le chandelier, c'est le crucifix. Vénus c'est la chandelle allumée.

Vénus vient d'orient en occident passer sur le soleil. Au moment où l'Astronome qui est plus à l'orient, voit Vénus toucher le soleil, l'Astronome qui est plus à l'occident, ne le voit pas encore; il faut pour cela qu'il attende encore quelque temps. Selon qu'il attend plus ou moins, les deux Astronomes sont plus près ou plus loin du soleil et de Vénus.

Le Pere Hell Jésuite, dans l'isle de Vardus étoit placé au 50e degré de longitude est; et M. Gren Anglois dans l'isle de Taïti, se trouvoit au 135e degré de longitude ouest. Les deux méridiens de ces deux Astronomes étoient donc eloignés de 185 degrés. Comme le Pere Hell étoit plus à l'orient, il devoit rapporter la planete de Vénus à un point du ciel étoilé plus occidental; tout comme celui qui s'avance vers le benitier qui est à sa gauche, rapporte la lampe à un chandelier qui est vers sa droite. De son côté M. Gren qui étoit plus à l'occident, devoit rapporter Vénus

à un point du ciel plus oriental; comme celui qui s'avance vers le benitier qui est à sa droite, rapporte la lampe à un chandelier qui est vers sa gauche. Il résulte de là que le Pere Hell et M. Gren rapportoient Vénus, au moment du phénomene, à deux points du ciel différens. Le premier la plaçoit plus à l'occident, et le second, plus à l'orient.

Ainsi au moment que le Pere Hell voyoit Vénus toucher le bord oriental du soleil; M. Gren devoit appercevoir encore quelque intervalle entre Vénus et le soleil; et il dut observer un peu plus tard le contact de ces deux astres. Pour la même raison le Pere Hell dut observer la fin de l'eclipse, c'est-à-dire, le moment où Vénus ne toucha plus le soleil, un peu plutôt que M. Gren.

Jusqu'ici nous avons parlé à un enfant de 12 ans, nous allons ajouter quelques observations pour ceux qui ont l'esprit plus formé, et qui ont une certaine mesure de lumieres.

Il est vrai que pendant ce phénomene, en vertu des principes que nous avons établi, le soleil devoit avoir sa parallaxe, et paroître plus à l'occident au Pere Hell, et plus à l'orient à M. Gren. Mais il faut observer que la lampe dont nous avons parlé a une parallaxe plus ou moins grande, a mesure qu'elle est plus voisine ou plus éloignée de l'œil de l'observateur. En conséquence, Vénus qui pendant le phénomene, étoit plus voisine de la Terre que le soleil, dut avoir une parallaxe plus grande

que le soleil. C'est-à-dire, que Vénus fut déplacée vers l'occident, et vers l'orient, d'une quantité plus considérable que le soleil. C'est à proprement parler la différence des parallaxes de Vénus et du soleil, l'excès de la premiere sur la seconde, que les Astronomes observateurs cherchoient à déterminer.

On sait que lorsqu'on se place à différentes distances de la lampe, ses parallaxes augmentent et diminuent, dans une certaine proportion, à peu près en raison inverse des distances. Ainsi connoissant la différence des parallaxes de Vénus et du soleil on détermine avec précision, le rapport ou la proportion de leurs distances à la terre. D'un autre côté, en vertu des fameuses loix de Képler, les distances de Vénus et du soleil à la terre, sont dans le rapport du cube des distances au quarré des temps des révolutions. Au moyen de toutes ces données, on est en état de résoudre un problême extrêmement simple du premier degré que nous avons inséré dans nos Elémens d'Algebre, et qui est conçu en ces termes: Les distances de la Terre de Venus au soleil different de 9 millions de lieues, et sont dans le rapport de 34 à 25; déterminer leurs distances absolues. Comme nous avons dit, on parvient à connoître la différence des parallaxes de Vénus et du soleil; on sait d'ailleurs par les principes de l'Astronomie, dans quel rapport sont ces deux parallaxes. De là on parvient à connoître les parallaxes absolues de ces

deux astres, et par là-même on connoît leurs distances à la Terre, comme on voit dans la Trigonométrie. M. Halley célebre Astronome Anglois avoit trouvé par ses calculs que si l'on observoit le phénomene du passage de Vénus, dans la précision d'une seconde de temps, on détermineroit la distance de la Terre au soleil, à un cinq-centieme près, c'est-à-dire, que l'erreur n'iroit pas au delà de 34 millions divisés par 500 ; ce qui fait 68000 lieues : mais il s'en faut que les observations aient été portées à ce point d'exactitude : et il peut y avoir encore une erreur d'un demi-million.

OBSERVATION.

Je n'ai garde de me donner pour l'auteur de cette maniere ingénieuse d'envisager ce fameux phénomene, le grand objet des vœux de tous les savans Astronomes, dont les personnes ordinaires désesperent communément de se former une idée. Elle est toute entiere du Pere Boscovich mon Maître. Je n'ai d'autre mérite que de l'avoir rendue avec quelque précision. Nous nous trouvions à Milan, lors de ce grand événement. Tout le monde en parloit, et croyoit sur parole à son importance, pour le perfectionnement de l'Astronomie. Le Pere Boscovich entreprit d'en expliquer la nature, les causes et les conséquences, au jeune Comte Trotti, âgé alors de douze ans. On vient de voir a peu près la maniere dont il s'y prit. Il est loisible à chacun de juger avec quel succès.

DE LA MAISON LASCARIS.

An 1203 Lorsque les Latins se furent rendus maîtres de Constantinople, ils laisserent aux principaux Seigneurs du pays la liberté de se retirer où ils voudroient, sans en prévoir les conséquences. Les cinq grandes maisons Grecques étoient les Comnene, les Anges, les Ducas, les Lascaris et les Paléologue. Plusieurs d'entr'eux allerent s'emparer, chacun de quelque partie de l'Empire, où ils établirent de nouvelles Principautés; les Comnene dans l'Epire, en Paphlagonie, à Trebizonde . . . . Mais celui qui fut plus heureux que tous les autres dans son entreprise, fut le sage et vaillant Théodore Lascaris gendre de l'Empereur Alexis. Ce Prince s'étant sauvé, la nuit même de la prise de la ville, lorsque le peuple vouloit le contraindre en tumulte, d'accepter l'Empire, passa dans l'Asie Mineure, et fut reçu dans Nicée, après qu'il se fut emparé d'une grande partie de la Bithynie. Les principaux d'entre les Grecs de tous les ordres, s'étant assemblés à Nicée, le proclamerent et le firent couronner Empereur par le Patriarche.

Ce nouvel Empereur, qui étoit grand Capitaine, fit bientôt des progrès considérables dans l'Asie Mineure, où il se rendit maître du Royaume de Pont et de la Paphlagonie. Il battit le Soudan d'Iconium, et fit ensuite

tous les jours de nouveaux progrès sur les Latins en Asie. Ce fut de son temps que l'on célébra le quatrieme Concile de Latran où l'on excommunia ceux d'entre les Grecs schismatiques qui témoignoient tant d'horreur pour les Latins, que même ils rebaptisoient ceux qui en avoient reçu le saint baptême, et tenoient pour profane l'autel sur le quel un prêtre latin avoit dit la messe. Ce Prince au reste, qui étoit fort sage, n'avoit point de part à ces furieux emportemens, qui n'étoient pas même approuvés de la plupart des Grecs. Après avoir régné dix-huit ans, il laissa l'Empire des Grecs, dont il fut le réparateur, en état de se rétablir bientôt. Il étoit âgé d'environ 48 ans, d'une stature un peu au dessous de la médiocre, ayant le tein basané, mais fort délicat, le poil noir, la barbe longue à la Grecque, et fourchue, les yeux pleins de feu, l'esprit vif, et l'ame très-grande, étant extrêmement libéral, et prenant plaisir à rendre riches tout d'un coup, par des dons immenses, ceux qu'il vouloit gratifier; prudent, adroit, vaillant, grand Capitaine, illustre par un grand nombre de victoires. Enfin il eût été très-digne de l'Empire, dont il fut le second fondateur, si quelques défauts assez grands, et sur-tout la colere et l'amour déréglé des femmes, qui furent ses deux passions dominantes, n'eussent terni l'éclat de ses vertus. Du reste, par une générosité au dessus de tous les éloges, il laissa l'Empire à son gen-

dre Jean Ducas, qu'il préféra, dans une occasion aussi importante, à ses freres Alexis et Isaac, qu'il crut n'en être pas à beaucoup près aussi dignes que ce grand homme.

Ducas pendant un regne de trente-trois ans, conquit presque tout l'Empire, à la réserve de Constantinople. Il chassa les Latins de toute l'Asie; il mourut en 1255.

Son successeur fut le jeune Théodore, appellé Lascaris, du surnom de son aïeul maternel. Ducas son pere ne l'avoit pas nommé son successeur. La nation l'eleva selon la coutume, sur un bouclier, et le proclama solemnellement Empereur. Il étoit âgé de 33 ans. C'étoit un Prince digne d'une si haute fortune par ses illustres qualités; et il eût pu sans doute par ses belles actions, égaler la gloire de son pere, si la nature lui avoit donné une aussi longue carriere à fournir, étant également sage, vaillant et heureux dans la guerre, quand il commandoit en personne; outre qu'il étoit fort savant, et de plus extrêmement dévot. Il mourut avec de grandes marques de contrition qu'il fit paroître par ses gémissemens et par ses larmes, en faisant la confession de ses péchés à l'Archevêque de Mételine, et en prenant un habit de moine, dans le quel il voulut mourir. Le monde traitera de foiblesse et de petitesse, ce dernier trait de sa vie; je me contenterai d'observer que le moment de la mort, est celui où finit l'illusion, et où la vérité se montre sans voile.

Il laissa l'Empire à son fils Jean Lascaris, qui n'avoit encore que six ans. Michel Paléologue prit la tutelle du jeune Prince et les rênes du gouvernement. Il étoit d'une très-illustre extraction, et réunissoit en sa personne et en celle de son fils, le sang de cinq des plus grandes maisons des Grecs, toutes cinq Impériales. Il fut un très-grand homme dans la paix et dans la guerre, vaillant soldat, bon Capitaine, excellent politique, adroit, sage, dissimulé, et sur-tout libéral et magnifique. Il ne tarda pas de se faire proclamer Empereur, s'engageant par serment à remettre l'Empire au jeune Lascaris, aussitôt qu'il seroit majeur. Cependant il l'envoya à Magnésie, où il le fit étroitément garder, pour en disposer, selon ses intérêts.

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II.

Pendant que les Grecs mettoient le comble à leur invincible opiniâtreté dans leur révolte contre l'Eglise, Mahomet II. que Dieu avoit choisi pour le ministre de sa justice, se mettoit en état de venir fondre sur eux avec une formidable puissance, à la quelle il leur étoit impossible de résister. Il fit construire sur le rivage du Bosphore, du côté de l'Europe, à

l'endroit où il est le plus étroit, une forteresse, pour fermer le passage aux vaisseaux de la Mer Noire, et pour faciliter celui de ses troupes d'Asie en Europe, et se ménager une retraite dans le besoin. Cette forteresse fut achevée, par un prodigieux travail, en quatre mois. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le château des tours noires, qui sert de prison aux Grands de la Porte. L'Empereur Constantin XV. voulut l'empêcher: mais le peuple s'y opposa, et fut même si aveuglé que de contribuer à cette construction, dans la fausse confiance qu'il s'en rendroit maître quand il voudroit.

An 1453 Le Sultan parut à la vue de la ville, le 2 avril, avec deux puissantes armées; celle de terre étoit de près de 300 mille combattans, et celle de mer de plus de cent galeres, et de deux cens bâtimens pour porter les vivres et pour combattre, outre le plus grand attirail de canons qu'on eût jamais vu. Un Maître fondeur Hongrois, fort habile canonier, offrit ses services à Mahomet; il lui fondit des canons de toute autre force que les siens, et sur-tout deux d'une longueur et d'une grosseur prodigieuses, dont l'un jettoit des boulets d'environ 200 livres. Constantinople qui avoit plus de dix-huit milles de circuit fut tout environné de cette armée formidable. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que la plupart de ces soldats étoient des chrétiens tirés des provinces subjuguées en Europe et en Asie.

L'Empereur ne put trouver dans la ville plus de six mille soldats Grecs capables de se bien défendre, outre environ trois mille Venitiens et Génois. Ce n'est pas que la ville ne fût encore assez peuplée : mais outre que plusieurs avoient pris la fuite, ceux qui restoient, étoient devenus si lâches, qu'ils n'étoient plus du tout capables de servir. Ils refuserent même à l'Empereur l'argent dont il avoit besoin pour soudoyer des gens de guerre ; ils le cacherent et l'enfouirent, et il devint la proie du vainqueur.

Il arriva sur ces entrefaites, un vaisseau de guerre, avec cinq cens braves Génois, pour défendre Galata. Le célebre Justinien de Genes s'offrit à l'Empereur avec ses soldats ; sa valeur et son expérience lui firent donner le commandement des troupes. Du reste le port n'avoit pour sa défense que sept navires et sept galeres. Dans de pareilles extrêmités, le peuple s'endurcissoit toujours plus dans le schisme, et ne vouloit plus entrer dans sainte Sophie, où l'Empereur avoit renouvellé avec le Cardinal Isidore la réunion de l'Eglise Grecque à l'Eglise Romaine. L'Amiral Notarus, le personnage le plus apparent du Sénat, eut l'impiété de dire qu'il valoit beaucoup mieux voir le turban dominer dans C. P. que le chapeau d'un Cardinal latin. Ses vœux ne furent que trop exaucés.

Mahomet ayant distribué ses canons dans tous les quartiers, fit d'abord dresser quatorze

batteries, pour battre en même temps, jour et nuit, sans interruption. Les deux principales avoient chacune, une de ces prodigieuses pieces qui jettoient des boulets de deux cens livres, et avoient chacune à droite et à gauche deux autres pieces de cent livres de balles. Le fracas du tonnerre, et les ruines de la foudre peuvent à peine se comparer à l'effet de ces épouvantables machines; ni murailles ni tours, rien ne pouvoit y résister; la plus grande, à force de tirer, creva, et fit justice de son inventeur qui périt enveloppé des horribles tourbillons de flammes qu'elle vomit en éclatant. Le Sultan faillit à en crever lui-même de rage. Il fait combler les fossés, commande l'assaut qui fut donné avec fureur.

On vit alors ce que peut un seul homme qui a de la tête et du cœur. Ces Grecs, qui avant l'arrivée de Justinien, étoient aussi timides que des cerfs, et trembloient aux seuls approches des Turcs, devinrent des lions, quand ils eurent à leur tête un si brave Capitaine qui leur inspira son courage et son ardeur; il combattirent en gens déterminés à vaincre ou mourir, à l'exemple des Venitiens et des Génois, qu'il avoit mêlés parmi eux; ils repousserent par-tout l'ennemi, tandis que leur canon en faisoit un horrible carnage, et nétoyerent pendant la nuit le fossé d'une maniere qui surprit étrangement Mahomet. Tous, jusqu'à l'Empereur, travaillerent jour et nuit à la réparation des breches.

Ce qui fit croître l'espérance fut le secours de quatre grands navires. Comme ils alloient entrer dans le Bosphore, un calme subit les rendit immobiles; la flotte turque les investit, et les attaqua avec la plus grande furie. On combattit de part et d'autre avec toute l'ardeur imaginable. La victoire des quatre navires fut complette; ils n'eurent que quelques blessés; et les Turcs, de leur aveu, y perdirent plus de douze mille hommes. Enfin ils entrerent dans le port, avec les acclamations de toute la ville. Mahomet frémissoit de fureur; se mordoit les mains, vomissoit mille blasphêmes contre le Ciel . . . . .

On doit convenir que ce Prince avoit l'esprit très-subtil, et l'ame extrêmement grande. Revenu de son emportement, il conçut et exécuta le dessein en apparence le plus chimerique qu'il soit possible d'imaginer; et c'est ici, qu'il faut reconnoître la main de Dieu, qui avoit prononcé l'arrêt fatal contre cette malheureuse ville. Mahomet fit applanir un chemin, à travers les champs, les ruisseaux, les torrens, les collines, avec des poutres et des planches enduites, depuis le Bosphore vers Galata jusqu'au port, l'espace de plus de deux lieues; et fit transporter dans une nuit à force de machines et de bras, soixante-dix vaisseaux et quatre-vingts galeres, sur la colline au pied de la quelle est le port dans le quel il les fit couler. Le lendemain matin les assiégés furent étrangement surpris de voir

paroître tout à coup, au milieu d'eux, cette puissante flotte comme par une sorte d'enchantement. Cet événement est en effet une des plus grandes merveilles dont l'Histoire ait jamais parlé.

On commença à désesperer du salut de la ville : cependant l'Empereur, l'un des plus grands hommes de son siecle pourvut à tout et se disposa à soutenir un assaut général. On entreprit de brûler la flotte turque. Un Venitien se chargea de l'exécution ; il avoit les talens et les qualités nécessaires pour le succès. Les mesures furent bien prises, et ne pouvoient manquer de réussir : mais un traitre de Galata, en donna avis aux Turcs ; et tous ceux qui s'étoient engagés dans cette entreprise furent ou tués ou noyés ou prisonniers.

L'Empereur voyant que la ville étoit ouverte de toutes parts, que ses gens diminuoient tous les jours, à mesure qu'il venoit de nouveaux renforts aux barbares, envoya demander la paix à Mahomet, lui offrant de lui payer un tribut, pourvu qu'il lui laissât la ville ; le refus de Mahomet lui fit trouver de nouvelles forces dans son désespoir. Il prit la généreuse résolution de ne perdre sa capitale qu'avec la vie, et de s'ensevelir, s'il falloit, sous ses ruines.

Mahomet se décida pour un assaut général. Il fit une derniere sommation à l'Empereur, en lui offrant la vie et la liberté ; et sur la noble réponse de ce Prince, il disposa tout pour l'attaque.

L'Empereur de son côté, commença par implorer l'assistance divine que Dieu avoit résolu de refuser à son peuple à cause de son obstination dans le schisme; il assembla ensuite tous les Officiers de ses troupes, et les plus considérables de la Cour et de la ville, à qui il fit un discours plein de force et de dignité. Il se prépara au combat, en soldat chrétien; il alla de ce pas à sainte Sophie, avec le Cardinal Isidore, et plusieurs de ceux qui avoient reçu l'union, les schismatiques refusant toujours d'y entrer; il fit célébrer les divins mysteres, et s'y munit par la sainte Eucharistie du *pain des forts et des héros.*

Après avoir agi en saint, il se conduisit en Prince et en grand Capitaine; il visita tous les quartiers, et alla se mettre l'épée à la main sur la breche. Mahomet se présenta le 29 avril, suivi de cent mille spahis ou cavaliers, ayant à sa droite plus de cent mille hommes d'infanterie, et 50 mille à sa gauche. La flotte s'avança de son côté, avec des ponts et des échelles. Sur les trois heures du matin, Mahomet fit aller à l'assaut, dans un profond silence, tous les plus foibles et les plus inutiles de l'armée, pour lasser les assiégés, et combler les fossés de leurs cadavres. Il fit après faire, vers le lever du soleil, un effroyable bruit, par le son d'une infinité d'instrumens. On mit en même temps le feu à tous les canons; et les soldats tout frais jettant des cris affreux, vont tête baissée à l'as-

saut par terre et par mer. Il n'y a pas d'expressions qui puissent rendre les horreurs de cette action. On ne peut attaquer plus vivement une place ; on ne vit jamais aussi une plus vigoureuse résistance. L'Empereur et le brave Justinien combattoient en héros. On fait sauter les murailles à ceux qui y étoient montés ; on renverse dans les fossés hommes et échelles ; on les accable de grosses pierres ; les feux grégeois volent de tous côtés, et brûlent les tours et les machines ; le canon fait un carnage épouvantable. Enfin les Turcs, après avoir combattu deux heures, furent contraints de plier, malgré les cris et les menaces du Sultan qui se désespéroit. Les Grecs, se tenant sûrs de la victoire, jettent un grand cri, et adressent des railleries sanglantes à ces barbares qui lâchoient le pied. Mais, ô instabilité des choses humaines ! ô profondeur des jugemens d'un Dieu irrité ! Les Turcs outrés de ces insultes, dans une espece de rage et de fureur, reviennent à l'assaut, et comme devenus de tout autres hommes, montent à travers les feux, les dards et les pierres, et gagnent enfin le haut des murs et des tours. On étoit encore entre l'espérance et la crainte, lorsque Justinien reçut deux coups l'un à la cuisse, l'autre à la main. Il s'étoit montré jusques-là, comme un des plus grands Capitaines, et des plus vaillans soldats ; son courage l'abandonne à la vue de ses blessures qui étoient assez légeres, et il

prend lâchement la fuite. L'Empereur courut après lui, et n'ayant pu l'arrêter, vint mourir dans le lit d'honneur. Les Turcs profitant de ce désordre, redoublent leurs efforts, et finissent par s'établir sur les remparts. Les Grecs prennent la fuite; et le peuple chercha inutilement un asyle dans sainte Sophie, où il avoit refusé obstinément d'entrer.

PRÉDICTION REMARQUABLE.

Aujourd'hui, 14 de juillet 1798, j'ai été rendre mes devoirs à Monseigneur Paget Evêque de Geneve. Il m'a lu une lettre qu'il a reçu depuis quelques jours, qui contient ce qui suit:

Il y a environ 25 ans que mourut un saint curé sur les bords du lac de Geneve, entre Geneve et Tonon. Il recommandoit à ses paroissiens de bien instruire leurs enfans, de leur bien apprendre la doctrine chrétienne. „ Il viendra un temps, ajoutoit-il, où les „ prêtres ne pourront pas le faire. La Reli- „ gion sera persécutée. La persécution se ra- „ lentira ensuite: mais elle deviendra après „ plus violente qu'auparavant. Nos montagnes „ crouleront. Enfin la Religion triomphera „ en 1800 „.

On lui demanda, ce que c'étoient que ces montagnes qui crouleroient; il répondit: ce

sont nos clochers (qui ont été en effet renversés ainsi que me l'a observé Monseigneur Paget).

Celui qui lui écrit dit avoir su la chose de quelqu'un qui l'avoit entendu du saint curé même, et qu'il assure être digne de foi; Monseigneur Paget a rendu le même témoignage à l'auteur de la lettre.

Rossignol à Turin.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

L'Espagne, par la réunion de l'Aragon et de la Castille, étoit devenue une des grandes Puissances de l'Europe, lorsqu'un homme plus avancé que son siecle dans l'Astronomie et la navigation parut pour lui donner un nouvel éclat. Cristophe Colomb sentoit qu'il devoit y avoir un autre continent, et se flattoit d'être destiné à le découvrir. Il étoit persuadé de la réalité des antipodes. Plein de cette idée, la plus fiere qui soit entrée dans l'esprit humain, il proposa à Genes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite République, par le Portugal où il vivoit, et par l'Angleterre même, il porta ses vues et ses projets à Isabelle Reine de Castille, dont les ministres le prirent d'abord pour un visionnaire. Colomb ne se rebuta point. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence et son adresse le firent enfin

triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux, et quatre-vingt-dix hommes; il partit le 3 août 1492.

Après une longue navigation, son équipage épouvanté, se découragea et murmura; et plusieurs fois il fut proposé de jetter Colomb dans les flots et de retourner en Espagne. L'Amiral se vit obligé à déclarer, que si dans trois jours, on ne découvroit pas la terre, on se décideroit pour le retour. Depuis quelque temps, il trouvoit le fond avec la sonde; ce qui lui faisoit juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres. Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucaies, qu'il nomma San Salvador. Les insulaires furent d'abord effrayés, et prirent la fuite; les Espagnols les eurent bientôt rassurés. On remarqua en eux de la confiance et de la gaieté. Les hommes, les femmes, les enfans alloient chercher des vivres. Les Espagnols virent de l'or; plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes.

Colomb aborda ensuite au nord de l'isle de Saint Domingue que les habitans appelloient Kaïti; elle a 160 lieues de long sur une largeur moyenne de 30. Les peuples y vivoient de maïs, de racines, de fruits et de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail; il ne s'étoient pas fait des besoins; ils vivoient sans inquiétude et dans une douce

indolence ; leur temps s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Les Espagnols eux-mêmes attestent que ces insulaires étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions. Ils n'avoient pour armes que l'arc et des flêches dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes ; ils avoient de plus de petites massues ou de gros bâtons peu redoutables.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces sauvages ; et il ne manqua pas de leur faire connoître les terribles effets de son artillerie. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel ; cette erreur ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces insulaires des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, et ils donnoient en échange de l'or et des vivres. Colomb construisit un petit fort avec le secours des Indiens qui travailloient gaiement à forger leurs fers ; il y laissa 39 Castillans ; et après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne. Il arriva à Palos, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe ; la noblesse et le peuple allerent au devant de lui ; il présenta à Ferdinand et Isabelle des Indiens qui l'avoient suivi volontairement ; il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, et beaucoup de ra-

retés. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains qui le comblerent de caresses, de louanges et d'honneurs. Bientôt après il repartit avec dix-sept vaisseaux, 1500 soldats, 300 ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde.

Arrivé à S. Domingue, il s'occupa à reconnoîrre les mines, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage. Cependant les Espagnols furent réduits à manquer de vivres. La paresse commençoit à être en honneur dans cette nation. Les Indiens offroient tout, et l'on exigeoit davantage; on leur demandoit sans cesse des alimens et de l'or. Ils se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols qui ne virent plus en eux que des traitres, des esclaves rebelles dont ils se permirent de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti de ces désordres, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits: mais il fut entraîné par ses féroces et avides soldats dans des hostilités, qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes. Avec 200 fantassins et 20 cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de 200 mille hommes à Sant-Yago. Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre; ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure; plusieurs étoient assez sim-

ples pour croire que l'homme et le cheval n'étoient qu'un même animal, ou un Dieu. Ils prirent la fuite de tous côtés; ils se soumirent à cultiver la terre pour les Espagnols, et à leur fournir, chaque mois, une certaine quantité d'or. Enfin ils se refugierent dans les montagnes. La rage conduisit les Castillans dans des lieux inaccessibles; ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens; ils firent périr le tiers de cette nation. On prétend qu'à leur arrivée, l'isle avoit un million d'habitans; tous les monumens attestent que ce nombre n'est pas exagéré. Ce qui avoit échappé, fut contraint de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui usa de ses avantages avec la plus grande rigueur.

Colomb étoit repassé en Espagne pour informer la Cour de ces barbaries. Durant son absence la discorde se mit parmi les nouveaux colons; ils en vinrent jusqu'à se faire ouvertement la guerre.

L'enthousiasme pour le voyage d'Amérique s'étoit bien ralenti, Colomb se vit réduit à former un nouvel embarquement des malfaiteurs tirés des prisons. Ceux-ci, joints aux brigands qui étoient à S. Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination ni bienséances ni humanité. Colomb acheta bien cher sa célébrité. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude, il eut encore à soutenir les caprices de la Cour de

Castille, qui envoya un arbitre pour juger entre l'Amiral et ses soldats. Colomb est jetté dans les fers, et conduit en Espagne comme le plus vil des criminels. La Cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté, mais sans le venger de ses oppresseurs, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de ce grand homme, qui avoit ajouté aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si peu connu.

Les injustices se muliplierent après la chûte de Colomb et la mort d'Isabelle. Ferdinand partagea l'isle entiere en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol en obtint un plus ou moins étendu. Les Indiens furent dès ce moment des esclaves qui devoient leurs sueurs et leur sang à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis dans tous les établissemens du nouveau monde.

Les grands et les gens en place obtinrent de ces concessions qui procuroient des richesses sans travail. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent, et dans les isles voisines des sauvages pour les remplacer. Raynal fait une peinture effroyable des cruautés qu'on exerçoit sur les uns et sur les autres, et du désespoir où on les jettoit. On avoit formé d'autres établissemens moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba.

DES CALMOUCKS.

Lorsque je donnois des leçons dans l'Université de Wilna, les Jésuites étoient en possession de composer, d'imprimer et de publier la Gasette de Lithuanie. Le P. Schmith, un de mes éleves de Mathématiques, en étoit le Rédacteur. C'est de lui que j'ai appris les détails suivans, sur les Calmoucks situés au nord de la Mer Noire.

Cette espece d'hommes, ou soit-disant telle, a des yeux extrêmement petits, un soupçon de nez en forme de verrue au milieu du visage, la bouche fendue jusque vers les oreilles. Le cheval est l'animal le plus important parmi eux; ils en tirent leur vêtement, leur nourriture et leur logement. Ils l'écorchent avec précaution; ils ont soin de ménager les quatre fourreaux, comme nous, ceux de la peau du bouc pour en former une outre. L'opération finie, ils enfoncent les bras et les jambes dans ces quatres étuis. Il assujétissent le milieu de l'enveloppe avec une lisiere de la même peau, en guise de ceinture; et voilà le Calmouck habillé de pied en cap; sa toilette est faite et parfaite de tout point. Je me trompe, ils renchérissent sur leur accoûtrement, ils se rasent la tête, et portent tous une calotte rouge. On ne vit jamais de Sacré Collége aussi nombreux, et

qui figurât avec autant de dignité. On est curieux de savoir comment le cheval leur fournit de quoi se loger. Ils composent avec son poil, une sorte de feutre. Avec ce secours, ils dressent des tentes ou cabanes mobiles disposées en pain de sucre, ouvert au sommet. Ils pratiquent quelques ouvertures soit-disant fenêtres, vitrées avec la vescie du cheval. On allume un feu au milieu. Une dizaine de Calmoucks se rangent en rond tout au tour, et passent le temps à fumer. Ils ont une seule pipe. Un premier personnage, sans doute le plus considérable, la porte d'abord à la bouche. Après avoir humé la fumée à longs traits, il présente la pipe à son voisin, en tenant la bouche fermée. Le second la fait passer de même au troisieme, et ainsi de suite, jusqu'à qu'elle revienne au premier. Alors celui-ci ouvre la bouche, exhale les vapeurs résidues de la pipe, en pompe de nouvelles, et continue à la faire circuler. Comme l'on voit, ces sortes de conversations ne doivent pas être bien bruyantes, et n'en sont probablement que plus innocentes.

Sur ce que nous avons dit, cette horde de barbares ne doit pas être fort délicate pour le choix des mets. La chair de cheval est ordinairement leur grand ragoût: mais celle du cheval mort d'une maladie naturelle, est pour eux un vrai luxe de table. C'est alors la nature elle-même qui leur présente de sa main, ce plat friand. Du reste qu'on ne s'imagine

pas qu'ils ne se connoissent pas en morceaux plus délicats. Si, lorsqu'ils marchent en corps d'armée, ils découvrent une femme ou un enfant, qui ait de l'avenance, ils tâchent de s'en saisir, et les mettent dans la marmite ou à la broche. Il avoit paru en Lithuanie, il n'y avoit pas long-temps, une armée de 20 mille Calmoucks envoyés contre le grand Frédéric. Les meres avoient grand soin de cacher leurs enfans, pour ne pas les exposer à être servis sur la table de ces anthropophages. Ils se repandoient comme des bêtes fauves dans les forêts de ce vaste Duché, qui en occupent les deux tiers.

Un tel abrutissement n'est point parvenu à étouffer parmi eux tout sentiment de Religion. Cet affreux privilége étoit réservé à la philosophie. Ils portent au cou une plaque de métal, attachée à un cordon, où l'on voit la figure de leur divinité. Il me seroit difficile de la décrire. S'il m'en souvient, elle a du cheval, du bœuf, du chien, de l'âne.... et n'est rien de tout cela. Lorsque tout succede à leur gré, ils témoignent leur reconnoissance au Dieu, en le trempant dans le lait. Mais s'il leur survient quelque disgrace, quelque revers, ils fouettent l'idole, pour lui apprendre à mieux se comporter à l'avenir. Voyez-vous, philosophes, où conduit la lumiere de la pure raison, quand elle est abandonnée à elle-même, et qu'elle n'est pas appuyée sur celle de la Révélation?

FAIT SINGULIER.

Aujourd'hui 20 septembre 1800, le P. Rambosio exjésuite respectable à tous égards m'a raconté ce qui suit. Le Pere Vassallo Jésuite célebre missionnaire convertit un soldat nommé Castiglione, qui le suivit dans ses missions, et qui entra chez les Jésuites en qualité de Frere. Le P. Vassallo le fit ensuite promouvoir à la prêtrise; et ils continuerent à faire les missions ensemble. Le P. Castiglione du zele le plus ardent et le plus infatigable m'a attesté le fait suivant. Un jour que le P. Vassallo prêchoit sur un échafaud, l'auditoire parut distrait et dissipé; il en témoigna deux ou trois fois sa surprise et son mécontentement. Alors on lui dit qu'il y avoit dans l'assemblée une fille possédée du démon, qui causoit ce désordre par ses grimaces et ses contorsions. Le P. Vassallo l'apostropha, et lui ordonna de venir sur l'échafaud, faire lui-même avec la plus grande précision le discours qu'il avoit commencé. Dans le moment la fille vole dans les airs et se trouve sur l'échafaud. Là le démon dit au Pere: je t'obéirai, puisque Dieu le veut ainsi; tu n'as qu'à me dire en quelle langue tu veux que je prêche; est-ce en Hébreu, en Syriaque, en Arabe, en Grec, en Turc, etc. Le P. répondit: je veux que tu parles en Langue Sarde, pour être

entendu de cette multitude ; et j'exige que tu dises tout ce que contient le discours que j'avois préparé ; garde toi bien d'en rien omettre. Alors le démon se mit à prêcher par l'organe de la fille, pendant trois quarts d'heure environ, et finit par ces paroles : *si veritatem dico vobis, quare non creditis ?* Le Pere se mit ensuite en disposition d'exorciser la possédée ; le démon lui repliqua : tu prends une peine inutile. La volonté de Dieu est que je ne sorte pas sitôt ; je ne m'en irai que quelque temps avant ta mort. Le Pere Castiglione avoit été témoin de cet evénement prodigieux. Le P. Rambosio que je vois fréquemment est un homme sexagénaire, de la plus grande vertu, d'une grande prudence, d'un jugement solide, et bien digne de foi. Le P. Vassallo est mort vers l'an 1775.

REMARQUE. Le P. Castiglione étoit un Missionnaire très-zélé, d'une probité à toute épreuve, incapable de fabriquer une pareille histoire à plaisir. Il est inutile de parler de la solidité de son esprit. Le fait dont il a été témoin oculaire et auriculaire, n'est en aucune maniere susceptible de donner lieu à l'illusion. Il est essentiel de faire encore mieux conconnoître le P. Rambosio. C'est un vénérable vieillard, mon ami. Il a beaucoup d'esprit, une mémoire des plus heureuses. Il me fait part de plusieurs anecdotes assez éloignées. Il en décrit tous les détails avec la même justesse, la même précision, que si elles venoient de

se passer depuis quelques jours. Il a été confesseur à Ajaccio de Madame Létitia mere de l'Empereur. Je lui avois proposé de se renouveller dans son souvenir, lorsqu'elle étoit encore à Paris. Il me répondit en souriant : *io non dimando niente.* Lorsqu'elle passa à Turin, pour se rendre à Rome, je proposai de nouveau au respectable Abbé, d'aller se présenter. Il me répondit du même ton, car il a toujours le sourire sur les levres : *è cosa troppo gelosa, di accostarsi de' grandi.* C'est un ange ; je le vois tous les jours ; et tous les jours je conçois pour lui un nouveau degré d'estime et de vénération. Son désintéressement est d'autant plus admirable, qu'il s'en faut qu'il soit dans un état d'aisance, vers la fin de sa carriere. Les freluquets riront ; les philosophes hausseront les épaules ; les gens sensés prendront en considération les circonstances de mon récit.

SUITE DES VUES PHILOSOPHIQUES SUR LE GLOBE.

Dans le premier Recueil de nos *Mélanges*, nous avons promis de revenir sur cet important sujet. Dans la contemplation des phénomenes de la Nature, il n'en est aucun de plus beau, de

plus curieux et de plus intéressant. Rien de plus admirable, et en même temps de plus judicieux et de plus solide que les détails que nous devons à M. De Saint Pierre : mais combien il est éloigné d'avoir épuisé une mine aussi féconde, dont on peut assurer qu'il n'a apperçu que les premiers filons. Nous ajouterons au précis rapide de ce qu'il a dit, de nouvelles vues calquées sur les siennes, et dont il n'a pas eu, et n'a pas même pu avoir connoissance. Nous invitons avec le plus grand empressement les vrais philosophes à s'occuper d'un si magnifique objet ; ils y trouveront tous de quoi nous apprendre une infinité de merveilles que nous ignorons, ou qui ont jusqu'ici échappé à nos yeux. Je regrette de n'avoir pas sous la main les *Etudes de la Nature* ; quand même je les aurois, je ne pourrois pas en faire une lecture suivie. Je n'en aurois pas le temps. J'occupe actuellement deux Imprimeurs, qui mettent beaucoup d'activité dans leurs opérations. Ainsi je ne rappellerai que la moindre partie des belles observations de M. De Saint Pierre.

1. Le Bresil dans toute l'étendue de sa côte orientale, oppose aux vents perpétuels de l'est, et aux courans de la mer, une longue bande de rochers, de plus de mille lieues de longueur, d'une vingtaine de pas de largeur à son sommet. Elle est distante du rivage, d'une portée de mousquet. La mer la couvre entièrement quand elle est haute, et quand elle

baisse, elle la découvre de la hauteur d'une pique. Cette digue est d'une seule piece dans sa longueur ; et il seroit impossible à nos vaisseaux, d'aborder au Bresil, si elle n'étoit ouverte en plusieurs endroits, par où ils entrent et ils sortent. Dieu a ainsi pourvu à la conservation de la côte, et aux relations des différens peuples.

2. La côte de Norvvege a une défense à peu près semblable à celle du Bresil. Elle a près de 300 lieues de longueur ; elle est protégée par un rempart d'un million peut-être ou plus de colonnes de pierres fondées quelquefois à 300 brasses de profondeur, dont les chapiteaux ne montent guere qu'à quelques brasses au dessus des vagues. Cette défense à été opposée aux courans et aux remoux produits par les effusions polaires.

3. La nature a varié à l'infini les moyens de protection, sur-tout dans les isles qui protegent elles-mêmes le continent. Par exemple, elle a environné l'isle de France d'un banc de madrepores, qui n'est ouvert qu'aux endroits où se dégorgent les rivieres de cette isle dans la mer. D'autres isles, comme plusieurs des Antilles, étoient défendues par des forêts de mangliers, qui croissent dans l'eau de la mer, et brisent la violence des flots, en cédant par degrés à leurs mouvemens. Il y a d'autres défenses qui sont de roc tout pur, et qui s'élevent du fond des eaux, comme de gros moles; tel est le *Maritimo* dans la Méditerranée.

D'autres, Volcaniennes, comme l'isle de Feu près du Cap Verd, et plusieurs autres semblables, dans la Mer du Sud, s'élevent comme des pyramides, avec des feux à leurs sommets, et servent de phare aux matelots, pendant la nuit par leurs flammes, et le jour par leurs fumées.

4. Mais rien n'est plus admirable, et ne fait mieux sentir la main de Dieu, que les détails que M. De Saint Pierre nous donne, d'après Pyrard, sur les Maldives. Je les ai placé avec complaisance dans le premier Recueil de mes Mêlanges. A cette vue, on ne peut s'empêcher de s'écrier : il y a un Dieu, infiniment sage, infiniment bienfaisant.

5. M. De S. Pierre a solidement établi l'existence de deux courans principaux, l'un nord-sud, sud-nord, l'autre est-ouest, ouest-est. Ce dernier est rendu palpable par les deux moussons. Le premier venant d'un pole à l'autre, forme aussi de véritables moussons, quoique peu observées par les marins. Ce qui mérite la plus grande attention, c'est que toutes les baies mediterranées de l'Europe, comme la Mer Baltique, la Méditerranée, et toutes celles de l'Amérique orientale, comme la Baie de Baffin, la Baie d'Hudson, le Golfe du Mexique, ainsi qu'une multitude d'autres, sont dirigées vers l'est ou l'ouest; tandis que toutes les baies et méditerranées de l'Asie méridionale sont dirigées nord-sud, telles que les Golfes de Siam et de Bengale, le Golfe Per-

sique, la Mer Rouge, et un grand nombre d'autres. Voici un point de vue, qui a quelque chose de bien frappant. Qu'on remarque bien, qu'on s'étonne et qu'on admire. Je vais employer des expressions propres à rendre ma pensée avec la plus grande précision. Les axes de toutes les ouvertures de la Terre, dans l'ancien et le nouveau Monde, sont perpendiculaires aux axes des deux courans généraux; en sorte que leur embouchure seulement en est traversée, et que leur profondeur n'est point exposée aux impulsions de ces courans. De là vient la tranquillité qui regne généralement dans les baies. C'est pour cette raison que la nature a placé dans leurs fonds, les embouchures de la plupart des fleuves, afin que leurs eaux pussent se dégorger dans l'océan, sans être repercutées par la direction des courans. Il n'y a point de Marin expérimenté, qui ne sache qu'on ne trouve guere d'anse, qui n'ait au moins son petit ruisseau. Les isles protegent encore les fleuves et les anses. Tous les courans portent dans des isles qui leur opposent une digue. Les grands mouvemens de l'Océan se dirigent sur les parties les plus saillantes; et il les auroit bientôt détruites, si la nature ne les avoit fortifiées d'une maniere admirable.

6. Je crains bien de ne rendre qu'imparfaitement ce qui va suivre, que j'ai lu, il y a tant d'années. Dans le besoin, on pourra recourir à M. De S. Pierre. L'Amérique méri-

dionale a une forme triangulaire qui approche de celle d'un cœur. Sa côte occidentale est bordée par les Andes, qui sont une longue chaîne de montagnes, qui s'étend de l'Isthme de Panama au Détroit de Magellan. Elles arrêtent les vapeurs amenées par le vent d'est, qui forment les sources de toutes les rivieres dont cette partie de l'Amérique est arrosée. On doit observer que ces montagnes sont plus hautes ou plus basses, selon la largeur du continent ; c'est ainsi que le Chimboraço et le Pitchinca sont à la même latitude que le Cap Saint Roch. Cette proportion étoit nécessaire, pour l'etendue des arrosages. Si cette chaîne n'existoit pas, les vapeurs seroient portées dans la Mer du sud ; et si elle étoit placée sur la côte orientale, les vapeurs y seroient arrêtées. Dans les deux cas, les terres privées des influences de la mer, seroient entiérement arides et frappées de stérilité.

7. M. De S. Pierre observe encore que la pointe méridionale de l'Amérique, fait un coude vers l'ouest. Cette disposition n'est point là sans dessein. La côte du Pérou, située dans la Zone torride seroit exposée à des chaleurs intolérables, les vapeurs apportées par le vent d'est, se trouvant arrêtées par les Andes. L'Auteur de la nature a placé au détroit de hautes montagnes, d'où souffle un vent frais et constant, qui prend la côte du Pérou en écharpe, et y tempere les ardeurs du soleil.

8. Mais ce qui me frappe plus particulier-

rement, ce sont les observations que M. De S. Pierre fait sur les isles des deux continens. Nous nous y arrêtons d'autant plus volontiers, qu'on fait tous les jours de nouvelles découvertes qui viennent à l'appui de ses vues vraiment philosophiques et religieuses. Rien de plus connu que les deux moussons d'est et d'ouest qui ont lieu alternativement pendant six mois, dans la mer des Indes; et je puis me dispenser de les décrire. M. De S. Pierre en assigne la cause, d'une maniere très-ingénieuse et très-plausible, dans les effusions polaires. On sait également que le vent d'est souffle constamment toute l'année dans la Zone torride, des côtes d'Afrique à celles de l'Amérique. On n'est pas moins assuré que le vent d'est souffle régulièrement, dans la Zone torride, des côtes d'Amérique vers l'Asie, et que près des tropiques ou un peu au delà, regne le vent d'ouest. On attribue le premier à la chaleur du soleil; je l'attribuerois plus volontiers au mouvement de rotation de la Terre. Quant au vent d'ouest de la Mer du sud, il doit être l'effet naturel du remoux ou contre-courant. Quoiqu'il en soit, la direction des vents, et la disposition des isles nous présentent à chaque pas, par leurs rapports et leurs convenances, des images frappantes de la profonde sagesse de l'Auteur de la nature. Les isles des Indes orientales sont généralement traversées du nord au sud par une chaîne de montagnes qui forment deux ados vers l'est et l'ouest,

et les mettent en état d'être fertilisés alternativement par les vapeurs des deux moussons. C'est ce qu'on peut observer en particulier dans l'isle de Ceylan, dans les isles de la Sonde, dans les Moluques, etc. La même disposition se remarque dans la presqu'isle en decà du Gange. Maintenant si nous passons aux Antilles, comme le vent d'est y souffle toute l'année, les montagnes s'y trouvent placées sur la côte occidentale, pour recevoir l'influence des vapeurs destinées à les arroser.

Mais comme l'isle de Fernandez reçoit le vent qui vient du midi, les montagnes pour la même raison, ont été placées dans la partie septentrionale de l'isle. Comme l'on voit, les chaînes de montagnes n'ont pas été disposées au hasard.

9. Je n'ai guere fait jusqu'ici qu'un extrait très-imparfait de ce que j'ai lu autrefois dans les etudes de la nature. Cet ouvrage immortel renferme une infinité d'autres observations bien dignes d'attirer l'attention d'un vrai Philosophe. Les derniers navigateurs nous mettent dans le cas d'y en ajouter un grand nombre d'autres. Je trouve dans les Voyages du Capitaine Cook les détails suivans.

Au milieu de la Mer du sud, les vents alizés ne s'étendent pas à plus de 20 degrés lat. sud; au delà on trouve communément un vent frais d'ouest. Il en sera naturellement de même dans la lat. nord; les mêmes causes doivent produire les mêmes effets. Je présu-

me du reste que ce vent d'ouest ne s'étend guere que jusque près des Tropiques. La raison en est que les galions qui vont du Cap Saint Lucar aux Mariannes, relâchent aux isles de Sandvvich. Ceci mérite d'être bien remarqué pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

10. L'isle d'Amsterdam, près du Tropique, n'a pas plus de 60 à 80 pieds au dessus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail, à environ cent brasses (500 pieds) la met ainsi que Middelbourg, à l'abri de la mer. La force des vagues se brise sur ces rochers, avant qu'elles atteignent la terre. Telle est en quelque sorte, dit le C. Cook, la position de toutes les isles du Tropique que je connois. C'est ainsi que l'Auteur de la nature les a soustraites aux usurpations des flots, quoique la plupart ne soient que des points en comparaison du vaste Océan. En partant de l'isle de Pâques, le C. Cook découvrit, lat. 14°, long. 144° une ceinture d'isles basses réunies par un récif de corail. La tranquillité de l'eau resserrée par son banc de rochers, contrastoit avec la surface bouclée des vagues de l'Océan. Le terrein étoit couvert d'espace en espace, de cocotiers d'un aspect agréable. Douze jours après il découvrit une autre ceinture de petites isles, jointes ensemble par un récif de rochers de corail. Il ajoute que le nombre de ces isles basses est très-grand, et qu'on est bien éloigné de les connoître toutes. On les a vues habitées à 240 lieues

à l'est de Taïti. Vers les isles des Amis, le C. Cook découvrit une isle défendue tout au tour par un récif de corail lat. 20°, long. 176°. Il se porta ensuite à la Nouvelle Calédonie. Toute la côte nord-est, est remplie d'ecueils et de brisans; les récifs sur la rive ressemblent à ceux de la Nouvelle Hollande. L'isle de Palmerston renferme 9 ou 10 islots, placés en cercle, et réunis par un récif de rochers de corail, lat. 22°, long. 140° à peu près. Parmi les isles des Amis, l'isle de Fooga a sept mille de longueur. Le côté oriental qui est exposé au vent alizé, offre un récif d'une largeur considérable sur le quel la mer brise avec beaucoup de violence; il est à sec en partie, lorsque la marée est basse. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier, de canton d'un aspect plus riche que la partie sud-est de Taïti. A la vue du sol, le spectateur est convaincu qu'il n'y a pas sur le Globe de terrein d'une végétation plus vigoureuse et plus belle. Pour augmenter le charme de cette perspective, la portion de mer qui est en dedans du récif, et qui borde la côte, est d'une tranquillité parfaite; les insulaires y naviguent en sûreté dans tous les temps. L'isle de Noël peut avoir 15 ou 20 lieues de tour. Comme la plupart des terres de cet Océan, dit le C. Cook, elle est bordée d'un récif de rochers de corail, qui s'avance à peu de distance de la côte. Le vent alizé d'est souffle aux isles Sandvvich, lat. 22°.

11. Si les moussons d'un pole à l'autre ; produites par les effusions polaires , quoique peu observées, sont bien réelles, comme on a lieu de le croire; lorsqu'on aura mieux connu l'immense Archipel que Vancouver a découvert au nord-ouest de l'Amérique à la latitude de 45 à 60°, je ne doute pas qu'on ne trouve que ces isles innombrables sont admirablement disposées, relativement à la mousson du sud et du nord, et aux remoux qu'elles occasionnent. La plus petite isle, le moindre cap, le moindre récif, le moindre pic, le moindre lac, le moindre ruisseau, n'ont été placés au hasard. On ne peut manquer d'en être convaincu, en suivant les observations de M. De S. Pierre, sur les quelles nous allons revenir.

12. Toutes les isles de cette vaste Mer si paisible qu'elle en porte le nom de Pacifique, seroient inaccessibles du côté qui est exposé aux courans occasionnés par les seuls vents alizés, si des récifs ou des rochers détachés n'y rompoient l'impétuosité des flots. Je ne crains pas d'assurer qu'à mesure qu'on connoîtra mieux ces isles, on trouvera constamment que la position des récifs est relative à la direction du vent alizé d'est ou d'ouest. Les isles ne sont point des débris du continent; il est aisé de se convaincre qu'elles ne sont en rien l'ouvrage du hasard. Elles ont comme les continens eux-mêmes, des montagnes, des pics, des lacs et des rivieres pro-

portionnés à leur petitesse. Un court parallele rendra cette vérité sensible. D'abord les chaînes des montagnes sont paralleles aux mers qui les avoisinent dans les deux continens. Les sinuosités des unes servent à déterminer celles des autres. Les chaînes des montagnes sont opposées aux vents réguliers, avec une intelligence admirable. Leur élévation est proportionnelle à leur distance du rivage; plus elles sont loin de la mer, plus elles sont élévées dans l'atmosphere. Les montagnes sont surmontées de distance en distance par de longs pics, semblables à de hautes pyramides. Ces pics attirent les vapeurs de l'atmosphere. On voit les nuages se détourner sensiblement, pour se rassembler au tour, au point de les faire disparoître. La nature a ménagé près de ces pics, des lacs ou des cavernes qui sont de vrais réservoirs, et sont la source des eaux courantes.

Maintenant si nous appliquons ces dispositions générales de la nature à la configuration particuliere des isles, nous verrons qu'elles ont, comme les continens, des montagnes, des pics, des lacs, des rivieres, qui sont proportionnés à l'étendue de leur terrein, que leurs montagnes sont disposées parraport aux vents, comme celles des continens; c'est ce que nous avons observé plus haut.

13. Ce que nous allons ajouter sur la Nouvelle Hollande, vient à l'appui de ce que nous avons dit jusqu'ici.

C'est la plus grande isle du monde. Elle est située entre 130°-153° de long, et 10°-43° de latit. sud. Sa côte orientale a 667 lieues de long; sa largeur est-ouest n'est pas aussi certaine. Nous sommes assurés par tous les navigateurs, que cette isle est environnée de rochers et d'écueils.

Les impies et les ignorans demandent pourquoi la côte orientale de la Nouvelle Hollande est bordée d'une multitude surprenante de récifs, et que celle du Japon est peut-être pour cette même raison, la plus dangereuse de l'univers. On leur répond que ces deux côtes bordent la Mer du Sud, qui a trois milles lieues de longueur et de largeur; et comme la grandeur et la force des flots sont proportionnées à l'étendue des mers, les côtes de la Nouvelle Hollande et du Japon auroient été bientôt détruites, si elles n'avoient été protégées par ce grand nombre de récifs, qui brisent et amortissent l'impétuosité des eaux. On sait aujourd'hui que la côte occidentale de la Nouvelle Hollande est aussi défendue par une multitude de récifs, pour la mettre à l'abri de l'action de la mousson d'ouest, qui doit la heurter avec force.

Houtman découvrit un écueil sur la côte occidentale, lat. 27°: le continent étoit si hérissé de récifs, qu'il lui fut impossible de débarquer. Il s'avança deux jours au nord des 27° de lat. Le rivage étoit toujours inabordable. Il trouva toujours le même obstacle

jusqu'à 24° de lat. Le lendamain il découvrit un cap, d'où partoit une chaîne de rochers, qui s'avançoit à environ un quart de lieue dans la mer. Dampier rencontra la terre à 26° de lat. mais il ne put débarquer. A 20° il rencontra quelques isles de rochers, qu'il supposa d'après les courans, former une chaîne jusqu'à la baie du requin à 25° de lat. elle avoit 9 à 10 lieues de large. Il débarqua à 18°. La côte dans cet endroit et dans tous les autres qu'il avoit visités, étoit couverte de rochers à basse marée: cependant à haute marée les chaloupes pouvoient passer par dessus.

La côte méridionale a été trouvée par Tasman, de plus facile accès; à 43° de lat. elle commence à décliner vers le sud. On y voit une sorte de phare formé par deux rochers. Le C. Cook observe qu'ils semblent y avoir été placés pour avertir les navigateurs du danger. Il les a appellé Eddystone. Ils sont les sommets visibles d'un lit de récifs cachés sous l'eau, sur les quels la mer, dans quelques endroits, se brise avec fureur. Leur surface est blanchie par la fiente des oiseaux de mer; ce qui fait qu'on les apperçoit à une distance considérable.

Les détails où nous venons d'entrer pourront ennuyer les lecteurs sans réflexion: mais ils ne peuvent manquer d'attirer l'attention des vrais philosophes, et de les intéresser. Je ne suis pas peu étonné que de tous les navigateurs que j'ai lu, il ne s'en trouve pas un

seul qui nous dise dans quel endroit, le vent alizé qui vient des côtes d'Amérique, et la mousson d'ouest qui vient des côtes d'Afrique, se terminent ou se rencontrent. Cette sorte de conflit doit naturellement produire des phénomenes singuliers. Ce pourroit être l'origine de ces fameux tiphons, si redoutables dans les mers de la Chine et du Japon, qui engloutissent les vaisseaux les mieux équipés.

Quoiqu'il en puisse être, on ne sauroit s'empêcher de reconnoître que le sage Auteur de la nature a dû protéger d'une maniere spéciale les côtes est et ouest de la nouvelle Hollande contre la violence des deux moussons, et des vents alizés. La côte qui regarde le sud, n'y est point exposée; aussi avons-nous vu qu'elle est plus abordable, et qu'elle n'est pas hérissée de récifs, comme les deux autres. J'observe qu'en s'avançant à l'est, elle plie vers le sud, jusqu'à la Terre de Diémen. Elle est par là-même exposée à l'action de la mousson d'ouest, si toutefois cette mousson arrive jusques-là; ce qu'on n'a pas jugé à propos de nous apprendre. Dans ce cas, je conclus avec assurance que lorsque cette partie de la côte sera mieux connue, on la trouvera défendue par une multitude de récifs. Cela est même insinué par ce qu'a observé le C. Cook. Quant à la côte du nord, on ne nous en parle pas, et je n'en parlerai pas moi-même. Nous dirons par occasion que l'isle d'Amboine, l'une des Moluques qui n'en est pas

éloignée, est entourée de douze petites isles, qui rendent ses côtes un port assuré pour les vaisseaux.

Nous ajouterons quelques notices intéressantes sur la Nouvelle Galle. Les Anglois ont formé un établissement au port Jakson a cinq lieues au nord de la Baie de Botanique. Son ouverture n'est guere que d'une lieue; il s'élargit ensuite par degrés, et forme un vaste bassin, assez profond pour les plus gros vaisseaux, qui y sont dans la plus grande sécurité; il s'enfonce quatre lieues dans les terres. Il est entouré de cent petites criques formées par d'étroites langues de terre. La principale au sud est celle de Sidney. On y a tracé le plan d'une ville, les principales rues, l'eglise, l'hôpital, les casernes, etc. Le climat de Sidney est égal au plus beau de l'Europe. Le sol est assez bon, les vegétaux y sont très-abondans. Les plantes et les arbres fruitiers du Bresil et du Cap, y viennent très-bien.

Nous n'avons fait que quelques pas dans une carriere qui n'a point de terme. Dans la nécessité de nous arrêter, nous finirons par une pensée de M. de S. Pierre, qui est bien frappante, et que je crois vraie. Si l'on connoît la disposition des montagnes d'une isle, de ses côtes, de ses récifs, on est en état de déterminer sa longitude et sa latitude; et si l'on connoît sa longitude et sa latitude, on sait d'avance la nature de ses côtes, la disposition de ses montagnes et de ses récifs,

DU MYSTERE DE LA TRINITÉ.

Je n'entreprends pas de faire entrer les eaux de l'Océan dans un petit trou, avec le secours d'une coquille. J'adore avec respect un Mystere que je ne comprends pas, et dont Dieu me garantit la vérité. J'en veux à une tourbe de petits génies, qui n'ont rien de grand qu'un orgueil de démon, et qui se croient en droit de ne croire que ce qu'ils conçoivent clairement. Avant d'entrer en matiere, je commence par dire aux Voltaire, aux Rousseau, que les Chrétiens ne croient pas qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il y en a trois; qu'il y a trois personnes distinctes en Dieu, et qu'il n'y en a qu'une. Ce seroit croire qu'une chose est et n'est pas tout à la fois; ce qui est une contradiction manifeste. La Révélation nous apprend qu'il y a en Dieu trois personnes qui n'ont qu'une même nature, simple et unique. Le Pere Griffet observe judicieusement que l'obscurité de cet adorable Mystere, vient de ce que nous n'avons qu'une idée très-imparfaite de ce que c'est que personne, que nature divines. C'est à notre ignorance que nous devons nous en prendre uniquement, si nous nous trouvons environnés de ténebres à cet égard.

Le Philosophe revient à la charge, et refuse opiniâtrément de captiver sa foi, s'il n'a

une idée claire et distincte de ce qui en est l'objet. Laissons à part pour un moment, l'autorité d'un Dieu, qui cesseroit de l'être, s'il n'étoit souverainement vrai, s'il pouvoit ou se tromper ou nous tromper. Parlons le pur langage de la Philosophie naturelle.

Dites moi, M. le Philosophe, l'espace est-il quelque chose, n'est-il rien? Tenez vous en garde, faites bien vos réflexions. Quelque parti que vous preniez, je vais vous confondre et vous convaincre que vous croyez ce que vous comprenez tout aussi peu que le Mystere de la Trinité. Si l'espace n'est rien, quelle différence mettrez-vous entre un pied et une toise, entre une toise et une lieue, entre un grand et un petit homme? Ils ne different en rien, la chose est évidente. Comment aurez-vous la confiance de dire qu'un cercle n'est pas un quarré, qu'un quarré n'est pas un cercle? Il est clair qu'ils ne différent que par la position locale de leurs parties, par les intervalles qui les séparent, par leur direction..... Si l'espace n'est rien, il est démontré que le mouvement et le repos sont une même chose. J'entásserois mille absurdités de toute espece, qui vous forceroient à reconnoître que l'espace est quelque chose de réel. Vous voilà réduit à en convenir ou à dévorer mille contradictions tout autrement palpables que celles que vous prétendez découvrir dans la Trinité. Vous vous décidez de bonne grace, et vous avouez que l'espace est quelque chose de positif.

Attention, je vais vous engager dans un nouveau labyrinthe, d'où il vous sera mal aisé de sortir. Si l'espace est un être physique et positif, aussi réel qu'un atome, qu'un esprit, qu'une sensation, qu'une pensée . . . . est-il distingué de Dieu, ne l'est-il pas? S'il n'est pas Dieu, voilà un être indépendant de Dieu. Dieu cesse d'être tout-puissant; tout n'est pas soumis à son souverain Domaine. Concevez-vous que Dieu puisse anéantir l'espace? Pour moi je ne le comprends pas. Je dispose cinq boules en ligne droite, de maniere qu'elles se touchent, et qu'elles soient dans un parfait repos. Si Dieu anéantit celle du milieu; vous êtes forcé d'avouer que l'intervalle qui sépare le centre de la premiere, du centre de la seconde, n'est que la moitié de l'intervalle qui est entre le centre de la seconde et celui de la quatrieme; et que Dieu dans sa toute-puissance, ne sauroit détruire cette différence, sans le déplacement des boules, ce qui seroit contre ma supposition. Hé bien, Monsieur le Philosophe, y êtes-vous? Tournez vous, retournez vous de mille manieres. Une réponse directe et cathégorique, s'il vous plait, ou confessez de bonne foi, que vous êtes au pair de la taupe qui prétendoit faire un cours d'Astronomie.

Ici le grand Nevvton vient à mon secours, et bien plus encore au vôtre. J'admire sa profonde pensée, que je n'ai garde du reste de garantir. *Qui scrutator est Majestatis, op-*

primetur a gloriâ. Il a dit que l'espace étoit l'Immensité Divine. Si vous êtes assez raisonnable pour l'écouter avec respect et avec docilité, je vais vous mettre à votre aise, et vous tirer de l'état de perplexité où je vous ai jetté. Si l'espace est l'Immensité Divine, il est un des attributs de la divinité. C'est Dieu lui-même; et c'est ce que S. Paul nous aura dit par ces magnifiques paroles: *In ipso vivimus, movemur et sumus.* J'en ai tiré ailleurs, en stricte Logique, la conséquence que l'espace, ou si vous aimez mieux, le lieu et Dieu sont une même chose, en disant: *Id in quo movemur et sumus, locus est; atqui . . . . ergo . . . .*

Il nous est loisible a vous et à moi, d'en penser ce que nous voulons. Cependant il faut prendre un parti. Vous prenez celui de me faire des objections. Vous me dites: il est évident que les différens points de l'espace sont distingués les uns des autres; et si Dieu est l'espace, il est composé de plusieurs parties distinctes. Vous ne vous attendez pas que je vais vous amener à la créance du Mystere de la Trinité. Dans la supposition que l'espace est l'Immensité Divine, il est un des attributs de Dieu; il est Dieu. Tout comme la Foi nous enseigne qu'il y a dans la Trinité trois personnes distinctes dans une seule et unique nature, rien ne m'empêche de dire que tous les points de l'espace sont autant de personnes distinctes réunies dans une seule et même

nature, qui est l'Immensité de Dieu. Vous vous récriez, vous vous cabrez. Je ne prétends pas faire violence à votre pensée : mais enfin il faut vous décider pour le oui ou le nom. Etes-vous disposé à faire un pas en arriere ? Direz-vous que l'espace n'est rien ? Mais vous avez vu où cela vous conduit. Prétendrez-vous que l'espace est quelque chose, mais qu'il n'est pas Dieu ? Les absurdités, les contradictions qui en résultent ne sont pas moindres ; vous avez dû en convenir. Vous rabattrez-vous à dire qu'il n'y a point d'espace ? Vous serez convaincu du contraire, en prenant le chemin des petites maisons, où l'on ne peut manquer de vous destiner une place.

Pauvre petit homme, vous vous arrogez le droit de ne croire que ce que vous concevez clairement. Voyez où vous menne votre folle présomption. Les plus grands génies sont forcés de convenir qu'ils errent dans les plus épaisses ténebres, lorsqu'ils portent leurs regards sur une question qui a quelque rapport avec l'infini. Nous en avons donné une preuve éclatante dans notre Mémoire sur les Forces vives. Nous y avons vu qu'ils ont disputé 60 ans sans s'entendre, par ce qu'ils raisonnoient sur une idée infinitésimale .... Que dis-je ? La nature elle-même nous présente à tous les pas, des mysteres impénétrables. Et vous, petit mirmidon littéraire, vous prétendez penétrer dans les profondeurs de la Divinité ! Finissons en disant avec

M. De la Visclede, quoique mauvais poëte*.

Loin de rien décider de cet Etre Suprême,
Gardons en l'adorant un silence profond.
Notre raison s'y perd, notre esprit s'y confond.
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

Nous ajouterons en finissant une observation importante. M. Aymé fait, dans les Fondemens de la Foi, une réflexion très-judicieuse. Pendant que les Dogmes de la Foi qui sont de pure spéculation, sont d'une profonde obscurité, et inaccessibles à la pénétration de l'esprit humain, la Morale de la Religion, et les devoirs qu'elle impose, sont de la plus grande clarté, et parfaitement conformes aux lumieres de la raison naturelle. En quoi nous ne saurions trop admirer la sagesse et la bonté de l'Auteur de la nature. Dieu nous propose la croyance des Mysteres pour captiver nos esprits, et en recevoir l'hommage au quel il a un droit inaliénable. Il n'y a qu'un orgueil infernal qui puisse entreprendre de le lui disputer. Il n'exige, en bon pere, de notre cœur, que des sacrifices souverainement rai-

* *Il publia un recueil de Poësies. Il eut l'imprudence de dire dans la Préface, que si le Public ne goûtoit pas cette premiere production, il ne feroit plus gémir la presse. Le caustique Abbé Des Fontaines mit dans sa Feuille périodique: M. De la Visclede est gentilhomme; on compte sur sa parole.*

sonnables. C'étoit assez que nous eussions à combattre contre toutes les inclinations de la nature dépravée. Il n'a pas voulu nous mettre à une plus forte épreuve ; de sorte que quand nous violons la loi de Dieu, la raison se réunit à la Religion, pour nous condamner de concert avec elle.

Ajoutons encore un mot. C'est une chose admirable de voir comment Dieu a assorti la mesure de lumieres qu'il nous départit, à nos besoins et à nos convenances. Il n'y a pas d'homme si idiot, si stupide qui n'ait une idée claire et distincte des propriétés de l'étendue, qui est absolument indispensable dans la société, comme celle des distances, des directions, de la grandeur, de la forme des corps. Il n'y a pas de génie si profond, si pénétrant qui parvienne à une connoissance approchée de la nature de l'espace. Elle nous auroit été inutile ; elle n'auroit servi qu'à satisfaire une vaine et stérile curiosité.

Nous devons raisonner de même sur la nature et les propriétés du temps. Si Nevvton a été bien persuadé de sa maniere de concevoir l'espace, je ne doute pas, qu'en raisonnant conséquemment, il ne soit arrivé a dire que le temps est un des attributs de la Divinité ; que c'est l'éternité ou la durée de Dieu. Et l'on pourra y appliquer toutes les réflexions que nous avons fait sur l'espace. Tous les instans seront des personnes distinctes, qui n'auront qu'une même nature, simple, unique,

sans composition, puisqu'elle est Dieu même. Quoiqu'il en puisse être de l'espace et du temps, du temps et de l'espace, je n'ai pas besoin du secours de la Révélation, pour forcer le Philosophe à croire ce qu'il ne comprend pas. Des raisonnemens purement humains me suffisent pour cela.

Il se présente encore à moi une autre réflexion. J'ai démontré dans la Theorie des sensations et ailleurs, que nous ne voyons pas l'espace; que les sens ne peuvent nous en donner l'idée; qu'elle doit nous venir immédiatement de la main de Dieu. Si nous voyions l'espace, et que l'espace soit Dieu, nous aurions la vision intuitive de la Divinité; ce qui ne sauroit être.

DE L'IMPÔT.

L'essai que je présente est le résultat d'un entretien que j'ai eu avec le Ministre des Finances à Turin. Quelque déférence que je dusse à ses lumieres, j'eus la hardiesse de n'être pas toujours de son avis. En le quittant, il me prit la fantaisie de mettre quelques vues sur le papier; je les donne pour ce qu'elles valent. Qui sait si les personnes sages et éclairées ne seront pas dans le cas de dire: *Erat quod tollere velles.* Quoiqu'il en puisse arriver, qu'on me juge.

Dans la Chine où l'on compte 195, et selon le Géographe Guthrie, 333 millions d'habitans, on n'a jamais connu d'autre impôt que celui du 10e, du 15e, du 20e, du 30e du revenu, selon les besoins de l'Etat. Il se leve en nature. Je ne doute pas que cette perception ne se fasse de la maniere la plus simple et la moins dispendieuse pour les particuliers et pour le trésor public. Du reste il n'est pas juste que cette taxe soit imposée aux seuls propriétaires des fonds de terre. La Nation Chinoise est trop sage pour dispenser de l'impôt ceux dont le revenu est tiré d'une autre source, tels que les Militaires, les Négocians, les Magistrats, les Administrateurs. Je suis persuadé qu'il sont tous taxés, mais j'ignore la maniere.

Il me paroît qu'il n'est pas difficile d'en trouver une sûre, facile et exacte. Mais pour la mettre en exécution, il faudroit un Sixte Quint, j'entends, un homme qui a du caractere, qui veut fortement et efficacement ce qu'il veut après y avoir réfléchi mûrement; un homme ferme, inflexible, qui ne se laisse pas épouvanter par les clameurs, qui s'irrite par les obstacles qui ne servent qu'à donner une nouvelle énergie à son activité. Je ne sais si je me fais illusion; il me semble que je serois cet homme. Mais comme je ne suis pas appellé à l'Administration, je souhaiterois que parmi ceux qui sont dans le cas d'y avoir part, il se trouvât quelqu'un qui

me ressemblât à cet égard; et si j'étois à portée de me faire entendre, voici ce que je lui proposerois.

1. Je procéderois d'abord par voie de tâtonnement. Je commencerois par fixer l'impôt au vingtieme du revenu, produit net. Je publierois une sorte de Manifeste, dans le quel j'annoncerois mes vues à la Nation. Le dispositif pourroit être conçu et exprimé de maniere à me rendre l'idole de tous les ordres de citoyens. Je déclarerois que mon intention est de réduire aux moindres termes les dépenses nécessaires pour la prospérité de l'Etat; qu'en conséquence, après un premier essai, je diminuerois ou j'augmenterois la quotité de l'impôt, pour arriver à une juste proportion, entre le revenu et la dépense du trésor public. Je conçois que dans ce premier essai, ceux qui ont des rentes, des pensions, qui reçoivent des appointemens, des traitemens pourroient se trouver lésés, même grièvement: mais dès qu'ils seroient bien persuadés que ce n'est qu'une premiere épreuve, il en est peu qui ne fussent disposés à faire de bonne grace un pareil sacrifice. Quel est le monstre qui ne concourût pas volontiers à seconder les vues bienfaisantes de qui ne se propose que le bonheur d'un grand peuple?

2. Je ne tarderois pas à avoir une idée approchée de la charge que je puis mettre sur chaque individu; et je me persuade que j'arriverois en peu de temps, à la connoissance

du point précis au quel il conviendroit de m'arrêter.

REMARQUE. Dans un premier apperçu, je ne saurois mettre de l'ordre, de l'enchaînement et une suite naturelle dans mes pensées. Les réflexions détachées que je mets au hasard sur le papier, sont de simples matériaux, qui pourront ensuite être disposés et liés d'une maniere convenable.

3. On ne manquera pas de m'opposer la difficulté qu'il y a à découvrir la quantité du revenu d'une multitude de personnes dont la fortune est appuyée sur les talens, l'industrie, les spéculations. C'est encore ici que j'ai besoin d'un Sixte Quint. On pourra être étonné de ce que je vais proposer: mais il ne sera pas aisé d'en faire sentir la chimere. Le grand art, selon moi, pour le bonheur d'un Etat, c'est de simplifier les moyens d'Administration. Plus on les complique, plus on donne de prise à la fraude, à la malversation, aux perfidies de tous les genres de la part de ceux qui commandent et de ceux qui doivent obéir. Je crois obvier à des millions d'abus par un réglement des plus simples, mais en même temps des plus absolus.

4. Qu'on écoute et qu'on s'étonne. Je laisse à chaque particulier la liberté de déclarer la quantité de son revenu, produit net; je consens à m'en rapporter à sa bonne foi. Mais je déclare en même temps que quiconque sera convaincu d'avoir fait une fausse déclaration,

sera condamné à la confiscation du capital même du revenu dont il aura dérobé la connoissance à l'Administration.

5. Quel est l'homme assez peu sensé, assez aveuglé par le démon de la cupidité et de l'avarice, qui voulût courir le risque de se voir ruiné, pour avoir refusé de contribuer aux charges publiques par un vingtieme de son revenu? Un réglement aussi sévere, devroit du reste être subordonné aux loix de l'humanité. Il n'est guere de particulier, qui soit en état de fixer avec une parfaite précision, ce qu'il retire annuellement de la totalité de sa fortune. Ainsi il conviendroit d'user de quelque indulgence envers ceux à qui on ne seroit pas dans le cas d'imputer de la mauvaise foi en matiere un peu considérable, dans sa déclaration. Mais je ne serois point disposé à faire la moindre grace à celui qui auroit caché la moitié, le tiers, le quart, le cinquieme de son revenu. La confiscation auroit lieu en toute rigueur.

6. Il se présente ici une alternative. Ou les déclarations seront exactes, ou elles ne le seront pas. Si elles le sont; j'ai ce que je veux, et mon plan s'exécute sans la moindre difficulté. Si elles ne le sont pas, le trésor public est compensé abondamment par les confiscations qui auront lieu, sans qu'on ait droit de se plaindre.

7. J'entends que tout membre de la société, sans exception, soit tenu à payer le

vingtieme de son revenu, soit qu'il soit le fruit de ses possessions, soit qu'il le doive à son travail, à son commerce, à son industrie. Ainsi le garçon perruquier, le journalier, le gagne-petit, le décrotteur, le ramonneur paieront comme les autres. Ce n'est pas qu'on puisse faire un grand fond sur leur contribution: mais c'est pour faire disparoître toute idée d'exception, en faveur de qui que ce soit. Le Souverain même devroit donner l'exemple à tous les Grands de sa Cour. Je ne parle pas des pauvres à l'aumône: je ne souffrirois pas qu'il y en eût; et s'il y en avoit, je les assujétirois à la taxe commune; ils devroient donner le dixieme de ce qu'ils reçoivent. Encore une fois, des regles extrêmement simples, extrêmement générales feroient cesser mille et mille abus, aux quels on ne parera par aucune autre voie.

8. Les avantages qui résulteroient du Plan que je propose, sont inappréciables. Les frais énormes des perceptions actuelles seroient prodigieusement réduits. Je ne sais où l'on en est aujourd'hui: mais si je me rappelle, il ne faut pas remonter bien haut, pour trouver que l'entretien des employés, qu'on appelloit par dérision saute-buissons, auroit suffi pour soudoyer deux armées de quatre-vingt-mille hommes. Je crois qu'on en a compté jusqu'à 60 ou 80 mille. Il devoit se trouver parmi eux un grand nombre de mauvais citoyens. Qu'est-ce que n'est pas capable de produire

le désœuvrement de cette multitude. On a dit et on devra toujours dire que l'oisiveté est la mere de tous les vices.

9. Du moment que je supprime tous les droits indirects, je fais disparoître tous les fermiers généraux, des milliers et des milliers de sangsues publiques. Les contrebandiers n'ont plus de spéculations à faire, plus de dangers à courir. Les fourches de Valence ne sont plus bonnes qu'à jetter au feu. Il n'est plus question de contrebande. Je conviens qu'il seroit nécessaire de prendre des mesures sur les frontieres, pour empêcher les excès des importations: mais je voudrois qu'on fît sur ce point des dispositions marquées au coin de la modération et de la sagesse. On est assuré que si l'on met de trop fortes entraves à l'importation, les Puissances étrangeres gêneront à l'excès de leur côté nos exportations. Ce n'est pas par de voies de fait qu'on fait prosperer un Etat. Une certaine mesure de liberté pour l'importation, contribueroit beaucoup à exciter l'émulation pour le perfectionnement des arts et métiers. A le bien prendre, je proscrirois tout droit d'entrée, puisque je n'admets aucune sorte de contribution indirecte.

10. En partant toujours du même principe, j'abolirois le papier marqué. Le Contrôle est indispensable pour la sûreté des testamens, des achats, et généralement de toutes les sortes de contrats: mais j'en réduirois les frais, à ce qui est précisément nécessaire pour le

traitement honnête de ceux qui en seroient chargés. J'en dis autant des frais de Poste. L'Etat ne devroit ni perdre ni gagner sur ces articles, comme sur tous les autres de même nature.

11. On me demandera ce que je compte de faire de tant de bras que je rends inutiles par mes dispositions. Je parts du principe que tout citoyen oisif est un fléau pour la Société. Celui qui ne fait aucun bien, fait nécessairement quelque mal, et souvent un grand mal. Ainsi j'entends que tout le monde soit occupé. 1.° J'épuiserois toutes les ressources dont je pourrois m'aviser pour faire fleurir l'agriculture. Je prendrois de bonnes mesures pour guérir les paysans de l'ambition d'envoyer leurs enfans dans les villes, pour en faire des courtauds de boutique, des clercs de procureur, etc. Et je dirois volontiers avec le bon et le grand Henri IV. je ne serai content, que quand j'aurai fourni aux paysans le moyen de mettre la poule au pot le dimanche. 2.° Je n'aurois garde de négliger les arts libéraux, et les arts méchaniques. Mais il est aisé d'excéder sur ce point. Quant aux premiers, je prendrois les leçons que Mentor donne à Idoménée; elles sont un chef-d'œuvre de sagesse. Pour les seconds, en excitant et en encourageant les ouvriers, je me souviendrois que les travaux sédentaires des manufactures, sont sujets à de graves inconvéniens, s'ils ne sont renfermés dans de justes bornes.

12. Ce n'est ici qu'un premier apperçu, bien rapide. Je ne crois pas qu'il me fût difficile de répondre aux objections qu'on pourroit me faire. Mais . . . . ô mon Maître! ô mon pere! ô mon ami! ô Boscovich! sortez de votre tombeau, et venez nous répéter d'une voix *altitonnante*, ce que je vous ai entendu dire si souvent: l'inertie des esprits, est cent fois pire que celle de la matiere. Les Chinois ne sont pas les seuls qui s'en tiennent obstinément à ce qu'ils ont fait, quoiqu'ils voient qu'ils pourroient mieux faire.

VOYAGE DU COMMODORE BYRON.

Je fis voile de Plymouth le 3 juillet 1764 avec le vaisseau le Dauphin, et la frégate la Tamar. Le Dauphin étoit monté de 24 canons, son équipage étoit de 150 matelots, 3 Lieutenans et 37 Bas-Officiers. La Tamar commandée par le Capitaine Movat, avoit 16 canons, 90 matelots, 3 Lieutenans et 22 Bas-Officiers. Le 13 nous arrivâmes à Madere, d'où nous partîmes le 19; le 21 nous vîmes l'isle de Palme. Le besoin d'eau nous fit songer à mouiller à l'une des isles du Cap Verd. Le 30 nous jettâmes l'ancre à l'isle de Saint-Jago. Le 2 août nous remîmes à la voile,

avec un ample provision de volailles, de chevres maigres et de singes. Les chaleurs étoient accablantes, et les pluies continuelles; la plupart de nos gens tomberent malades. Notre carene doublée de cuivre continuoit à écarter les poissons de notre bord. Le 13 septembre nous mouillâmes à Rio-Janéiro. Cette grande ville présente un très-beau coup d'œil; elle est gouvernée par le Vice-Roi du Bresil, dont l'autorité est illimitée. Nous y éprouvâmes des chaleurs insupportables. On y emploie tous les moyens possibles pour débaucher les matelots qui viennent à terre. Le 16 octobre nous levâmes l'ancre. Je déclarai alors aux deux équipages que notre destination n'étoit pas de nous rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la Mer du Sud, pour y faire des découvertes.

Le 30 octobre nous étions par 35° 50′ de lat. s. et nous trouvions le temps tout aussi froid qu'il l'est en Angleterre, quoique le mois de novembre y réponde à notre mois de mai, et que nous fussions de 20° plus près de la ligne. Le 12 novembre nous nous trouvâmes par 43° 46′ de lat. Le lendemain nous vîmes la mer soulevée en d'énormes lames, près de fondre sur nous; si nous avions eu quelques voiles dehors au moment où ce grain menaçant alloit nous atteindre, nous coulions bas infailliblement, ou nous aurions eu tous nos mats rompus. Ce coup de vent qui vint à l'improviste, avec une violence dont il y a peu d'exemples, nous fut annoncé par les cris

perçans de plusieurs centaines d'oiseaux qui fuyoient en avant. Le 14 la mer nous parut aussi rouge que du sang, et couverte de coquillages de même couleur, assez ressemblans à nos écrevisses, mais plus petits. Nous en primes une grande quantité avec des corbeilles. Le 16 vers les 46^{c} de lat. quoique nous nous trouvassions presque au cœur de l'été dans ces parages, le temps étoit à tous égards beaucoup plus froid qu'il ne l'est ordinairement en plein hiver dans la baie de Biscaye. Le 17 nous reconnûmes le Cap Blanc. Le 20 nous vimes un rocher qui s'élevant au dessus de l'eau comme une pyramide, au sud du Port Désiré, est tres-propre à faire reconnoître l'entrée de ce port, qu'on ne trouveroit sans cela que tres-difficilement. Descendus à terre, nous n'y apperçûmes pas un seul arbre. Les lievres ont ici la chair très-blanche, et d'un goût très-agréable. Je descendis sur une isle, j'y trouvai un si grand nombre d'oiseaux, qu'au moment où ils s'envolerent, le ciel en fut obscurci; il est certain que nous ne pouvions faire un pas sans marcher sur leurs œufs. Vers le 14 et les 47^{d} de lat. le temps étoit généralement beau, mais froid; et nous fûmes forcés de convenir que l'été de ces climats ne différoit de l'hiver en Anglererre que par la longueur des jours. Le 15 les vents soufflerent avec furie, la mer devint affreuse; les lames étoient si hautes et si terribles, que je n'avois rien vu de pareil en doublant

le Cap de Horn avec le Lord Anson ; à chaque instant je m'attendois à voir le vaisseau submergé.

Le 18 nous découvrîmes la terre ; nous étions par 51° 8' de lat. Le Cap des Vierges qui forme au nord l'entrée du Détroit de Magellan, étoit à 19 lieues. Je jettai l'ancre non loin de ce Cap. Nous découvrîmes une troupe d'environ 500 hommes, la plupart à cheval. Nous descendîmes à terre ; j'allai seul vers les Indiens. Un Patagon vint à ma rencontre. Il étoit d'une taille gigantesque ; il avoit le corps peint de la maniere la plus hideuse ; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc. Par comparaison de sa taille à la mienne, elle n'étoit guere au dessous de sept pieds. Il y avoit parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoient presque tous d'une stature égale à celle du Chef qui étoit venu au devant de moi. Les cercles peints au tour des yeux varioient pour la couleur ; les uns les avoient blancs et rouges, les autres rouges et noirs. Leurs dents qui ont la blancheur de l'ivoire sont unies et bien rangées. Je leur distribuai des grains de rassade (verre) qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur distribuai encore une piece de ruban verd, dont je leur nouai les morceaux au tour de la tête ; ils leur firent encore plus de plaisir que les grains de rassade. Dans le petit nombre d'Européens qui

ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure et une épaisseur de membres proportionnées à leur taille. Dans ces 500 hommes dont les plus petits étoient au moins de 6 pieds 6 pouces, la carrure et la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque. Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre; tous resterent tranquillement assis. Ils ont de très-petits chevaux, et en fort mauvais état, mais très-vîtes à la course. Les femmes montent à cheval comme les hommes, et sans étriers; et tous alloient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes *.

Arrivés à bord, nous entrâmes dans le détroit; sa largeur en cet endroit est d'environ neuf lieues. Le 24 nous descendîmes sur la pointe Sandy; elle est toute couverte de bois; nous y trouvâmes des sources d'eau douce; les arbres et la verdure y offrent un coup d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au dessus de la pointe, la terre étoit couverte de fleurs qui répandoient

* *On s'est inscrit un peu légérement en faux contre le récit du Commodore. Les voyageurs qui sont venus après, n'ont pas vu cette nation de géans; cela ne prouve pas qu'elle n'existe pas. Il suffit de supposer que c'est un peuple nomade qui n'a point de demeure fixe.*

dans l'air un parfum délicieux. Au milieu de cette riante prairie, émaillée d'une infinité de fleurs, paroissoient plusieurs centaines d'oiseaux dont le plumage étoit nuancé des plus brillantes couleurs. Nous leur donnâmes le nom d'oies peintes. Nous fîmes près de 12 milles sur les bords de cette belle contrée, coupée par plusieurs ruisseaux dont l'eau étoit douce et transparente. On pêcha et on chassa avec beaucoup de succès, à la pointe Sandy qui est par 53° 10′ de lat. Nous vinmes jetter l'ancre dans la baie *Famine*; il flotte le long des côtes assez de bois, pour en charger aisément mille vaisseaux. L'eau de la Sedger qui s'y décharge, est excellente. Ses bords sont plantés de grands et superbes arbres; je ne pense pas qu'on en puisse jamais voir d'une plus belle elévation; il est certain qu'ils seroient très-propres à fournir nos plus gros vaisseaux d'excellens mâts. Il y en a qui ont plus de huit pieds de diametre. Le pays est on ne peut pas plus agréable. La terre semble propre à produire toutes les plantes utiles. Malgré la rigueur du climat, on y voit une foule innombrable de perroquets, et d'autres oiseaux d'un magnifique plumage.

Au milieu de janvier 1765, après être sortis du détroit, nous vinmes à une baie, dont l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur. Cette baie en renferme deux plus petites, où les vaisseaux peuvent mouiller dans une parfaite sécurité; chacune de ces baies est em-

bellie par un ruisseau dont les eaux sont très-fraîches. Bientôt nous entrâmes dans une baie d'une plus grande étendue, que nous nommâmes *Port-Eymont*. Je ne pense pas qu'on puisse voir dans le monde un plus beau port. Tous les vaisseaux d'Angleterre pourroient être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents. Les oies, les canards, les sarcelles et d'autres oiseaux y sont prodigieusement multipliés. On y a en abondance le céleri et l'oseille sauvage; on y trouve des coquillages de toute espece : mais le défaut de bois y est général. Je pris possession de ce port et des isles adjacentes, appellées isles Falkland au nom du Roi de la Grande Bretagne. Dans la traversée des isles Falkland au Port Désiré, le nombre des baleines au tour du vaisseau étoit si grand, qu'elles rendirent notre navigation dangereuse. Le 18 nous rentrâmes dans le détroit. Nous vîmes un vaisseau François (de Bougainville). Près du Cap Galant, les montagnes qui bordent le détroit des deux côtés, sont, je pense, les plus hautes et les plus affreuses qu'on puisse voir, à l'exception peut-être des cordelieres; elles sont couvertes de neige depuis le sommet jusqu'à leur base. Le premier mars nous fûmes vers le Cap Quad. Sept Indiens monterent à bord; je n'avois pas encore vu de créatures si misérables. Une peau très-puante de loup de mer, jettée sur leurs épaules, faisoit tout leur vêtement. Le 30 mars nous trouvâmes au delà du Cap Monday

des Indiens qui parurent plus stupides encore qu'aucun de ceux que nous avions vus. Ils n'avoient malgré la rigueur du froid, qu'une peau de loup de mer, jettée simplement sur leurs épaules; il n'y a guere que les cochons qui eussent voulu goûter de leurs mets; c'étoit un gros morceau de baleine, déja en putréfaction, et dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un d'eux découpoit avec les dents cette charogne, et en présentoit les morceaux à ses compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Près du Cap *Désiré* se trouvent quelques écueils dangereux qu'on nomme *Les Juges*. Des lames s'élevent sur ces écueils, comme des montagnes, et s'y brisent avec un bruit horrible. Je ne suis point du tout d'opinion que les vaisseaux doivent doubler le Cap de Horn; il est une saison où toute une flotte peut en trois semaines traverser le détroit. Tel est mon avis, quoique j'aie doublé deux fois le Cap Horn. Il convient d'entrer dans le détroit en décembre. Un avantage inestimable, est qu'on y trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits, et plusieurs autres végétaux antiscorbutiques *.

Le 9 avril nous sortîmes du détroit où nous étions entrés le 17 fevrier. Nous allâmes à l'ouest, jusqu'au 26 que nous vîmes l'isle

* *Le conseil du Commodore n'a pas été suivi. On ne passe plus par le détroit.*

Masa Fuero, mais nous n'apperçûmes point celle de J. Fernandès. Masa Fuero, dont les terres sont très-riantes, est en grande partie boisée. Du côté du nord, il y a quelques clarieres, qui présentent des pieces de verdure, dont le coup d'œil est réellemenl fort agréable. Du côté de l'est, il y a un mouillage, et vis-à-vis une très-belle cascade d'une eau excellente. Nos bateaux revinrent chargés d'une quantité de très-beaux poissons. Nos gens furent plusieurs fois sur le point d'être dévorés par des *goulus* de mer, poisson d'une énorme grosseur. Un de ces goulus qui avoit plus de 20 pieds de long, avala d'un seul trait un gros veau marin. On tua quelques chevres, qu'on trouva d'un goût aussi excellent que la meilleure venaison d'Angleterre. Le poisson de differentes sortes y est prodigieusement abondant; ils sont tous d'un très-bon goût. La mer ici verse douze heures au nord, et reverse ensuite douze heures au sud.

Le 30 nous partîmes et gouvernâmes au nord; le 2 mai je portai à l'ouest. Le 7 juin par 14° 5′ de lat. sud, nous découvrîmes la terre, long. 127° 17′ ouest. Une petite isle offroit une riante perspective; l'intérieur est planté de grands arbres, qui forment les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette isle paroissoit avoir près de cinq lieues de circonférence; elle étoit inaccessible, lat. 14° 5′, long. 127° 23′. Nous apperçûmes ensuite plusieurs autres isles, que nous

nommâmes *Isles de Disappointement*. Après avoir passé diverses isles (De la Societé) nous en découvrîmes une de près de 30 milles de tour; la verdure et les cocotiers qui y croissent en abondance, en rendent l'aspect très-agréable; nous y trouvâmes des milliers d'oiseaux de mer. Je l'ai nommée l'isle du Duc d'York. Le 2 juillet nous découvrîmes une autre isle, qui nous présenta un coup d'œil charmant. (Isle Byron) 1° 18', lat. s. 156° 5', long. o. Le 30 nous reconnûmes les isles Mariannes.

Durant notre navigation, il ne nous étoit pas mort un seul homme dans les deux équipages; deux matelots moururent à Tinian. Un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on éprouve dans cette isle; on y voit une quantité de millepieds, de scorpions et de grosses fourmis noires, dont les morsures sont également dangereuses; il s'y trouve encore une infinité d'insectes venimeux qui nous étoient entiérement inconnus; leurs piquures causoient des douleurs aigues, et nous tremblions de nous mettre au lit. Nous passâmes à Batavia; il n'est guere de ville en Europe plus peuplée. Elle semble être le centre de réunion de toutes les nations. Le 9 mai 1766, nous mouillâmes aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois et quelques jours. Le même jour je partis pour me rendre à Londres.

VOYAGE DU CAPITAINE CARTERET.

Le 22 août 1766, je fis voile de Plimouth conjointement avec le Dauphin commandé par le C. Vallis. A la hauteur du Cap de la Vierge Marie, nous vîmes les Patagons, dont j'ai publié une description; elle est conforme en général à celle qu'ont donné le Com. Byron et le C. Vallis.

Le 8 mai notre lat. fut de 36° 39' s. Le 9 nous vîmes l'isle de Masa Fuero, et le 10 celle de J. Fernandès. Les Espagnols avoient fortifié cette isle. Le 12 nous arrivâmes à Masa Fuero. Je ne rencontrai le véritable vent alizé que lorsque je fus aux 16° lat. s. Le 10 août notre vaisseau fit une voie d'eau, qu'il nous étoit impossible d'arrêter en mer; le 10 nous découvrîmes la terre. Le transport subit d'esperance et de joie que cet événement nous inspira, ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échafaud le cri de sa grace.

En suivant notre route nous découvrîmes le détroit de la Nouvelle Bretagne; nous appellâmes isle du Duc d'York, une isle qui y est placée. Elle est unie et d'un aspect agréable; l'intérieur est couvert de grands bois; les habitations des naturels assez voisines les

unes des autres, sont rangées près des bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup d'œil des plus beaux et des plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Je donnai à l'isle qui est au nord du détroit, le nom de Nouvelle Irlande. Nous découvrimes ensuite une belle isle, grande; elle est d'un aspect agréable et tres-peuplée. Je l'appellai isle de Sandvich. Elle est plus grande que l'isle du Duc d'York. On trouve sur la partie septentrionale un pic remarquable, en forme de pain de sucre; il y en a un autre exactement semblable et opposé à celui-ci, sur la côte de la N. Irlande. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues. Le piç de l'isle Sandvich est par 2° 5' de lat. s. et 166° 58' de long. Près de la N. Irlande est une isle grande et belle que j'appellai la Nouvelle Hanovre; elle est couverte d'arbres, parmi les quels on distingue plusieurs plantations; le tout forme une belle apparence. Nous découvrîmes à environ huit lieues à l'ouest six ou sept petites isles que j'appellai de Portland. Il est incontestable qu'on peut se procurer des rafraîchissemens de toute espece aux deux côtes du canal (s. George) dont la longueur est d'environ 100 lieues ou 300 milles.

La côte où nous mouillâmes dans la N. Bretagne est couverte d'arbres de différentes especes, dont quelques uns sont d'une grandeur énorme. Entr'autres nous trouvâmes des

muscadiers en grande abondance ; l'arbre qui donne la noix de coco est excellent. Je crois qu'il y a toutes les différentes especes de palmiers, avec l'arbre qui produit la noix de bétel, diverses sortes d'aloës, des cannes à sucre, et plusieurs arbres et arbrisseaux que je ne connois pas. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de perroquets et de plusieurs autres oiseaux.

En allant vers les Philipines, nous découvrîmes un groupe de 20 ou 30 isles d'une étendue considérable ; une d'elles en particulier feroit seule un grand royaume. Je les appellai isles de l'Amirauté. Leur aspect invite naturellement à y descendre ; elles sont couvertes de la plus belle verdure ; les bois sont élevés et épais, entremêlés de clarieres qui ont été défrichées pour des plantations de bocages de cocotiers, et des maisons des habitans qui semblent être très-nombreuses. Il est extrêmement probable que ces isles produisent plusieurs articles précieux de commerce, et sur-tout des épiceries, d'autant plus qu'elles sont situées dans le même climat et la même latitude que les Moluques, et que j'ai trouvé des muscadiers dans la N. Irlande, sur un sol plus rocailleux et plus stérile que celui-ci. Après avoir rencontré plusieurs petites isles, nous arrivâmes à Mindanao. Toute sa partie méridionale est extrêmement agréable ; on y voit plusieurs cantons qui ont été défrichés pour des plantations, et de grandes plaines

d'une belle verdure. On y apperçoit un pic d'une hauteur prodigieuse qui s'éleve dans les nues, comme une tour.

Le 20 mars 1769, à notre grande satisfaction, nous jettâmes l'ancre à Spithéad.

VOYAGE DU CAPITAINE WALLIS.

Le 22 août 1766 je partis sur le Dauphin. Le 16 decembre, nous fûmes par 51° 52 de lat. s. à quelques lieues du Cap de la Vierge Marie. Quand nous fûmes très-près du cap, nous vîmes plusieurs hommes à cheval. Nous débarquâmes et je distribuai des couteaux, des ciseaux, des grains de verre ..... je donnai sur-tout quelques rubans aux femmes qui les reçurent avec un mêlange décent de plaisir et de respect. Les femmes, comme les hommes, avoient chacune un cheval. Les chevaux paroissoient bien faits, légers et hauts d'environ 14 palmes (4 pouces). Nous prîmes la mesure des hommes qui étoient les plus grands. L'un d'eux avoit 6 pieds 7 pouces (anglois); plusieurs autres avoient 6 pieds 5 pouces: mais la taille du plus grand nombre étoit de 5 pieds 10 pouces à 6 pieds. (Le pied anglois a environ 8 lignes de moins que notre pied de Roi). Nous remarquâmes que plusieurs des

hommes avoient un cercle rouge peint au tour de l'œil gauche.

Chacun avoit une arme de trait; c'étoient deux pierres rondes, pesant chacune environ une livre, attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde, et peuvent frapper des deux pierres à la fois au but qui n'est pas plus grand qu'un schellin à la distance de quinze verges. Vers le Cap Galant nous traitâmes avec des Indiens qui exhaloient une puanteur insupportable; quelques uns mangeoient de la viande pourrie, et du poisson crud, avec l'air d'un appétit très-vif, et avec un tres-grand plaisir. Je leur distribuai quelques bagatelles, dont ils parurent s'amuser un moment. Ce pays semble être le plus sauvage et le plus inhabitable qu'il y ait au monde; leur entiere indifférence pour tous les objets nouveaux qu'ils voyoient, ne pouvoit être que l'effet de leur stupidité. Lorsqu'ils s'embarquerent, nous observâmes qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne tourna la tête pour regarder le vaisseau ou nous. Le 19 mars, nous vîmes de nouveaux Indiens; ils avoient l'air aussi grossier et aussi misérable que les précédens; ils mangeoient de la chair toute crue. On donna à l'un d'eux, un poisson vivant, un peu plus gros qu'un hareng. Il le prit avec avidité, il le tua d'abord d'un coup de dent près des ouies, et se mit à le manger, en commençant par la tête, et en allant jusqu'à

la queue, sans rejetter les arêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux. Nous étions entrés dans le détroit le 17 décembre 1766, nous en sortîmes le 11 avril suivant.

Le 6 juin 1767 un matelot cria *Terre*; à midi on la vit distinctement du tillac à 5 à 6 lieues. La joie que tout le monde ressentit, ne peut être connue que par ceux qui ont éprouvé les dangers, les fatigues et les peines d'un voyage, tel que celui que nous avions fait. J'appellai cette terre l'isle de la Pentecôte; elle avoit environ 4 milles de long sur 3 de large, lat. 19° 26′ s. long. 120° 15′ o. Le 18 nous apperçumes une terre très-haute (Otahiti); nous fûmes environnés de quelques centaines de pirogues; en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Le pays nous présentoit le coup d'œil le plus agréable et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer, il est plat et couvert d'arbres à fruits de différentes especes, particuliérement de cocotiers. Entre ces arbres se voient les maisons des Indiens. A environ 3 milles de la côte, l'intérieur du pays s'éleve en petites collines couronnées de bois, et terminées par autant de hauteurs, d'où coulent de grandes rivieres jusqu'à la mer.

Nous jettâmes l'ancre à un mille environ de la côte, vis-à-vis d'un ruisseau de la plus belle eau. Lorsque nos bateaux approcherent du rivage, les Indiens se disposerent à assaillir le plus petit. Nos gens furent obligés de

faire feu, tuerent un Indien, et en blesserent grièvement un autre. Les pirogues prirent la fuite. Cependant les Indiens commençerent à faire des échanges. Leur nombre devint considérable sur le rivage. Le 23 il parut un grand nombre de pirogues; le 24 les Indiens s'avancerent tous à la fois sur nous, et nous lancerent une grêle de pierres par tous les côtés. J'ordonnai de faire feu, on tira aussi deux pieces chargées à mitraille. Quelques minutes après ils recommencerent leur attaque. Je fis tirer mes grosses pieces: il n'y avoit pas alors moins de 300 pirogues au tour du vaisseau, portant au moins 2000 hommes; et de nouvelles pirogues arrivoient de tous les côtés. Le feu écarta les uns, et arrêta les autres. Je fis alors cesser le feu. Cependant ils revinrent à la charge, et recommencerent de fort loin à jetter des pierres avec beaucoup de force et d'adresse par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesoit environ deux livres; et plusieurs blesserent nos gens. Un boulet sépara une double pirogue principale en deux. A cette accident les Indiens se disperserent avec tant de vîtesse, que dans une demi-heure il ne resta pas une pirogue à la portée de notre vue; et tout ce peuple, qui couvroit le rivage, s'enfuit avec la plus grande précipitation. Le 25 une douzaine d'habitans se montrerent dans une posture suppliante et nous offrirent deux cochons. Le 26 plusieurs milliers d'Indiens s'approcherent, ainsi que des

pirogues: on vint pour nous attaquer. Nous fîmes d'abord feu sur les pirogues qui prirent bientôt la fuite. Le canon délogea de même les Indiens du bois ; les femmes et les enfans s'étoient placés sur la colline pour voir le combat ; elle étoit couverte de plusieurs milliers de personnes. Je fis tirer vers eux quatre coups rasans ; ils furent frappés de terreur et de consternation, de sorte qu'en moins de deux minutes, ils disparurent entiérement. En peu de temps je fis détruire plus de 50 pirogues dont plusieurs étoient de 60 pieds de long. L'après midi 9 ou 10 habitans sortirent du bois avec des branches vertes ; ils apporterent ensuite plusieurs cochons ; nous mîmes en échange sur le rivage quelques haches, des clous .... Le 27 enfin il s'établit un commerce régulier qui nous fournit en grande abondance, des cochons, de la volaille et des fruits.

Le chirurgien étant à terre, tira un canard qui passoit au dessus de sa tête, et qui tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la riviere. Ils furent saisis d'une terreur panique, et s'enfuirent tous. Une volée d'autres canards venant à passer, le chirurgien tira de nouveau, et en tua heureusement trois. Cet événement donna aux Insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seroient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fusil tourné contr'eux.

Le 8 juillet quelques Indiens traiterent nos gens avec beaucoup de douceur et une grande hospitalité. Je mis devant eux, une monnoie portugaise, une guinée, une couronne, une piastre espagnole, deux schellings, deux grands clous .... On prit d'abord les clous avec un grand empressement : mais l'or et l'argent furent négligés ; je leur présentai donc encore des clous .... et je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Le 11 je reçus la visite d'une grande femme (Obéréa). Je lui donnai un grand manteau bleu, je l'attachai avec des rubans ; j'ajoutai, un miroir .... Le 12 j'allai à terre ; ma Reine vint bientôt à moi ; au premier mouvement de sa main, le peuple s'écartoit. Nous entrâmes dans sa maison qui avoit 327 pieds de long, et 42 de large. Le lendemain, je lui envoyai six haches, six faucilles .... Elle donnoit alors un festin à un millier de personnes. Le 15 j'envoyai visiter le pays. On fit environ six mille le long de la côte ; on trouva le pays très-agréable et très-peuplé, abondant en cochons, en volaille, en fruits, en végétaux. Tous les outils des habitans étoient de pierre, de coquilles et d'os ; les seuls quadrupedes étoient des cochons et des chiens. L'eau bouillante causa le plus grand étonnement. J'annonçai à la Reine que je partirois dans sept jours, sur quoi elle se mit à pleurer. Je lui fis voir avec un télescope, plusieurs objets éloignés qu'elle connoissoit.

Sa contenance et ses gestes exprimoient un mêlange d'étonnement et de plaisir, que j'entreprendrois vainement de décrire. Elle exhala de nouveau sa douleur sur mon départ, par un torrent de larmes.

Le 25, nous avançames dans les terres; les deux premiers milles la riviere coule à travers une vallée très-large, où nous vîmes plusieurs habitations, des jardins enclos, et une grande quantité de cochons, de volaille et de fruits. Les terreins sont fermés de haies, et forment un coup d'œil agréable; le fruit à pain et les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, les cocotiers sont dans la plaine. Au dessous des arbres et sur les collines, il y a de très-bonne herbe; et nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la riviere devenoient innombrables. A quatre milles environ, nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très-bel endroit. Nous ne découvrîmes aucune trace de métal. Nous arrivâmes au sommet d'une montagne à six mille environ du vaisseau. La vue étoit délicieuse du côté du vaisseau; les penchans des collines sont couverts de beaux bois, et de villages répandus ça et là; les vallées présentent des paysages encore plus rians; il y a un plus grand nombre de maisons et plus de verdure. En gravissant la montagne, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue; la cime

des plus élevées est garnie de bois ; d'autres sont couvertes de bois sur les côtés, et le sommet qui est de roc, est couvert de fougere ; en général le sol des montagnes et des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, et qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre et du tamarin.

Le 26 la Reine insista pour retarder mon départ ; mon refus la fit foudre en larmes de nouveau ; elle étoit entiérement inconsolable. Le 27 nous démarrâmes. La Reine revint ; l'agitation où elle étoit, l'empêchoit de parler, et sa douleur se répandit en larmes. Enfin elle nous embrassa en versant beaucoup de pleurs. Les Otahitiens et sur-tout la Reine, nous dirent adieu pour la derniere fois avec tant de regrets et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, et que mes yeux se remplirent de larmes. Le lieu de notre départ est par 17° 30′ de lat. s. et 112° 19′ de long. o. Nous avions séjourné à la hauteur d'Otahiti depuis le 24 juin jusqu'au 27 juillet 1767.

Les habitans d'Otahiti sont grands, bien-faits, agiles, dispos, et d'une figure agréable Le teint des hommes est basané. L'habillement des hommes et des femmes a de la bonne grace et leur sied bien ; il est fait d'une espece d'étoffe blanche que leur fournit l'ecorce d'un arbre, et qui ressemble beaucoup au gros

papier de la Chine. Cette étoffe n'est point tissue, elle est fabriquée comme le papier. Les plumes, les fleurs, les coquilles, les perles font partie de leurs ornemens. Un des principaux suivans de la Reine, que nous nommâmes Jonathan, fut revêtu d'un habit complet à l'Angloise. Il entreprit de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas: mais il portoit les doigts qui tenoient la fourchette, à sa bouche, et le morceau alloit passer à côté de son oreille.

Voici la maniere dont ils apprêtent leurs alimens. Ils allument du feu, en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur, et de deux ou trois verges de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, et ils font du feu avec du bois sec, des feuilles, et des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons, et tirent les cendres de côté, ils placent l'animal qu'ils veulent cuire, enveloppé de feuilles; ils le recouvrent de charbons, mettent dessus des cendres, des pierres chaudes; ils revêtent le tout de terre, afin de concentrer la chaleur. Ils en tirent les alimens, tendres, pleins de suc, et suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avoit apprêtés de toute autre maniere. Le jus des fruits, et l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec les quelles ils

découpent très-adroitement, et dont ils se servent toujours. Notre canonnier avoit coutume de diner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement et la surprise qu'ils témoignerent lorsqu'ils virent qu'il faisoit cuire son cochon et sa volaille dans une marmite. Ils n'ont point de vase ou de poterie qui aille au feu. La Reine et plusieurs des Chefs qui avoient reçu des marmites, s'en servirent constamment; les Otahitiens alloient en foule voir cette grande merveille. Il nous parut qu'ils n'avoient d'autre boisson que l'eau, et qu'ils n'ont aucune liqueur enivrante.

Les Otahitiens ont fait des progrès dans la chirurgie. Un de nos matelots se mit une écharde dans le pied; un de ses camarades travailla inutilement à la tirer avec un canif. Un Otahitien prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, et au moyen de cet instrument, il ouvrit la plaie, et en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Un vieillard apporta du bois une espece de gomme qu'il appliqua sur la blessure; dans deux jours la guérison fut parfaite. Cette gomme distille d'un prunier; notre chirurgien l'employa avec beaucoup de succès, comme une baume vulnéraire.

Pour leurs pirogues, ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une pierre dure et verdâtre. Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues est une espece de pommier très-droit, et qui s'éleve à une hauteur

considérable ; plusieurs avoient un tronc de près de huit pieds de tour.

Le climat d'Otahiti paroît très-bon, et l'isle est un des pays les plus sains et les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages ; et l'air en général y est si pur, que malgré la chaleur, notre viande s'y conservoit deux jours, et le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouilles ni crapauds ni scorpions ni millepieds ni serpens d'aucune espece. Les fourmis qui y sont en très-petit nombre, sont les seuls insectes incommodes que nous ayions vus.

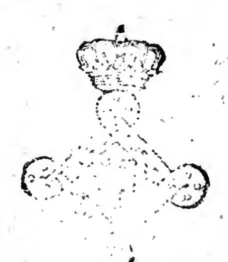
Le séjour d'Otahiti fut très-salutaire à tout l'équipage ; en quittant l'isle nous n'avions pas un malade à bord, excepté mes deux Lieutenans et moi ; et même nous entrions en convalescence.

Les Officiers me firent l'honneur d'appeller de mon nom, une isle située aux 13° 18' de lat. s. et aux 159° 19' de long. o. Le 29 nous traversâmes un grand espace où l'eau étoit bouillante ; il s'étendoit au sud-ouest, aussi loin que l'œil pouvoit appercevoir de la grande hune.

Le 20 septembre nous jettâmes l'ancre à l'isle de Tinian. Nous nous procurâmes dans l'isle, du bœuf, du cochon, de la volaille, des fruits à pain, des limons, des oranges.... Il n'y avoit personne de nos gens qui n'em-

portât au moins 500 limons, et il y en avoit plusieurs tonneaux sur le tillac. Le 30 novembre nous jettâmes l'ancre à Batavia. Le 4 fevrier nous arrivâmes au Cap de Bonne Esperance.

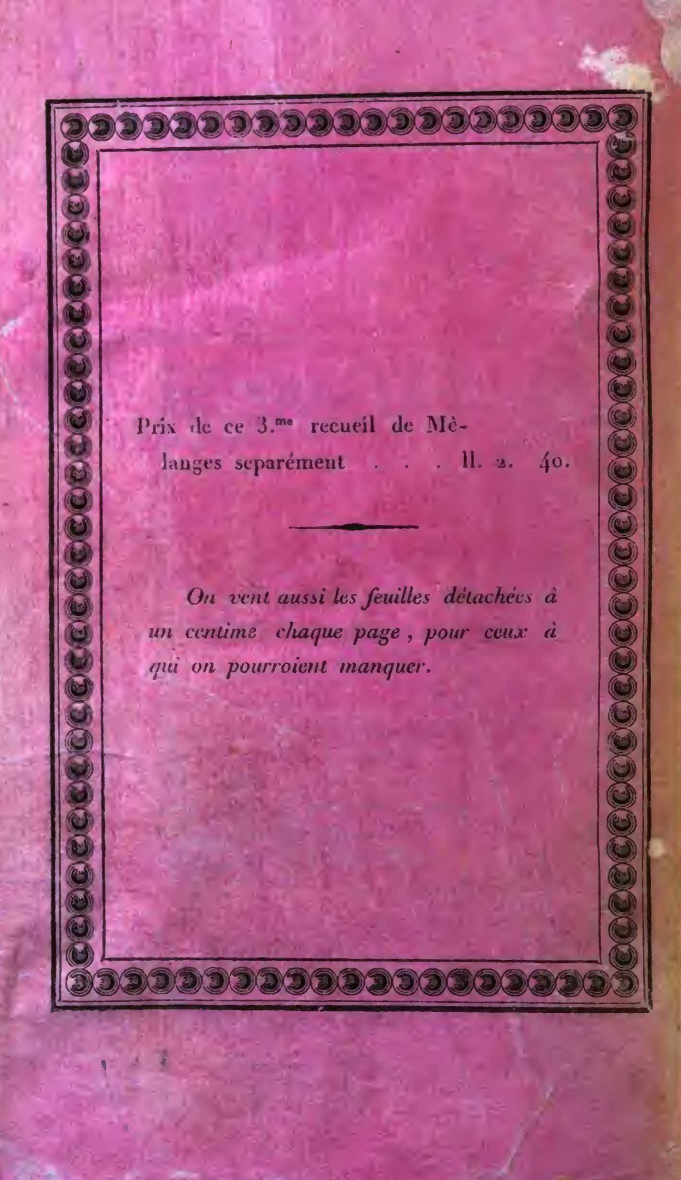
Nons y fîmes de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux Capitaines et aux Officiers des vaisseaux de l'Inde, qu'on pouvoit au besoin, se procurer en mer une eau saine et potable. A cinq heures du matin, nous mîmes 56 gallons d'eau salée dans une cucurbite; à sept heures elle commença a bouillir; et dans l'espace de cinq heures et un quart, nous en tirâmes 36 gallons d'une eau douce, qui n'avoit ni mauvais goût ni aucune qualité nuisible, comme nous l'avions éprouvé souvent; il en resta 13 gallons et demi au fond de l'alembic. Cette opération ne nous coûta que neuf livres pesant de bois, et 69 de charbon. Je crus qu'il étoit très-important de faire connoitre cette expérience; puisque dans un long voyage on peut en mer faire provision d'une eau potable, avec la quelle on peut cuire toute espece de denrées, faire du thé et du café; ce qui dans un long voyage, et sur-tout dans les climats chauds, peut-être utile à la santé, et sauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation, l'eau n'a jamais été épargnée; nous dessalions celle de la mer par distillation, lorsque nous étions réduits à 45 tonneaux; et nous conservions l'eau de pluie avec



le plus grand soin. Je ne permettois pas de la prodiguer. L'Officier de garde étoit chargé de la distribuer en une quantité suffisante.

Le 3 mars 1768, nous mîmes à la voile. Tandis que nous étions à terre, nous fîmes plusieurs observations astronomiques, et nous reconnûmes que la baie de la Table étoit par 34° 2′ de lat. et 35° 49′ de long. Le 19 mai nous arrivâmes aux Dunes, après un voyage de 637 jours.

TABLE DES MATIERES.



Prix de ce 3.me recueil de Mèlanges separément . . . ll. 2. 40.

On vent aussi les feuilles détachées à un centime chaque page, pour ceux à qui on pourroient manquer.


ROMA

